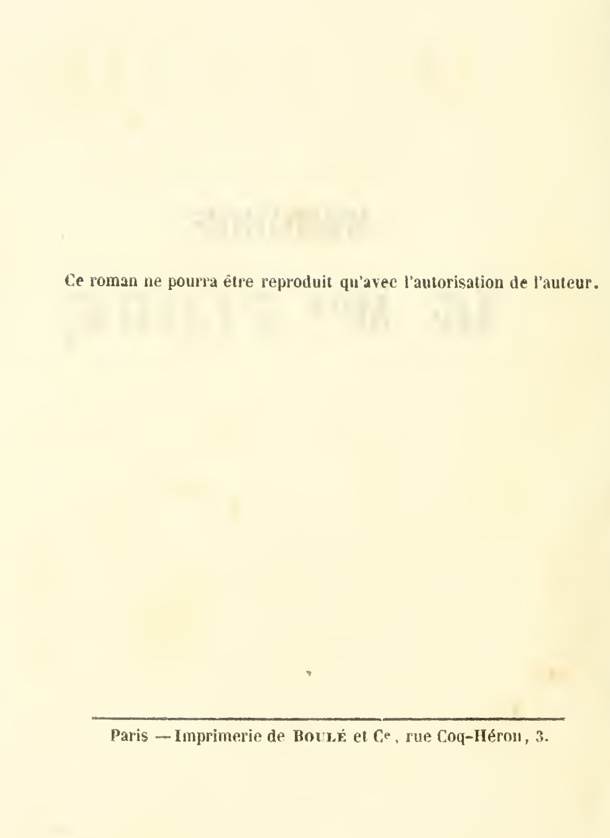


MÉMOIRES

DE Mlle FLORE.



Paris — Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

MÉMOIRES

DE

MLLE FLORE

Artiste du théâtre des Variétés.

« Pourquoi n'écrirais-je pas mes Mémoires ?
» ma blanchisseuse écrit bien les siens ! »

II

PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

QUAI MALAQUAIS, 15.

—

1845

« Pourquoi n'écrirais-je pas mes Mémoires?
» ma blanchisseuse écrit bien les siens! »

CHAPITRE PREMIER.

Ma visite chez la femme d'un sénateur. — Grand sacrifice. — Volange fils. — Le Café des Comédiens. — M. Touchard.

La lettre de mon cher Henri me causa autant de surprise que de chagrin.

Il m'aime bien, me dis-je, et je l'aime aussi. Mais si je consens à ce qu'il me propose, voilà son avenir perdu!

Quant au mien, je m'en embarrasse peu!
— Que faire! que résoudre!

Je restai pendant une heure plongée dans mes réflexions. Tout ce que m'avait dit le bon Duval me revint à la mémoire.

Je me répétais : « Chez ces têtes exaltées, plus les sentimens sont vifs, moins ils sont durables. »

Quitter mon pays, le suivre à travers le monde!... cela a la tournure d'un roman de madame Cottin.

Sa mère veut lui faire faire un mariage avantageux, il refuse dans ce moment-ci. Plus tard, il se repentira d'avoir refusé. Ses parens sont puissans. C'est sur moi que tombera leur colère.

Prévenons le coup. Il pourrait m'écraser, et je puis encore l'éviter.

Si je réfléchissais trop long-temps, je ferais peut-être une sottise de sang-froid, il vaut mieux faire une bonne action de mauvaise tête.

Anssitôt dit, aussitôt fait.

Je me fais habiller, je sors, je prends la voiture publique de Meudon. Arrivée à la barrière, je monte dans un modeste fiacre, et je me fais conduire rue de Tournon, à l'hôtel du sénateur de B...

En route, j'avais bien préparé mon discours, arrangé toutes mes phrases. En descendant de voiture, je ne me souvins plus d'un mot de mon rôle.

Je demande au portier de l'hôtel madame la comtesse de B... : — Voyez à l'antichambre, me répond d'un ton insolent cet homme qui m'avait vue descendre d'un fiacre.

Je traversai la cour, j'arrivai à une première antichambre, où trois ou quatre valets de pied à qui je m'adressai, me regardant à peine, me dirent : — Entrez : parlez au valet de chambre.

Je pénètre dans un salon, où un monsieur, vêtu de noir, assis dans un fauteuil, lisait un journal. Je lui demande d'une voix timide :

— Madame la comtesse de B... ?

Il leva les yeux sur moi, et me dit :

— De quelle part ?

— De la mienne.

— Votre nom ?

— Mademoiselle Flore.

— Attendez. — Et il continue sa lecture.

— Je suis pressée.

— C'est différent.

Il pose doucement son journal sur un guéridon, tire sa tabatière, aspire lentement sa prise de tabac, puis, se levant plus lentement encore, il entr'ouvre à peine le battant d'une porte et dit d'un ton assez méprisant :

— Mademoiselle Flore ! — Et se retournant vers moi, il me dit : — Entrez.

J'entre dans un fort beau salon d'une décoration un peu rococo, meubles Pompadour, et

je vois une grande dame sèche, d'une cinquantaine d'années, ayant les pieds sur un coussin de velours.

Sur un autre coussin était un petit chien bichon, le toupet relevé et rattaché avec un ruban rose.

La dame faisait du filet. Elle me regarda d'un air de protection, sans se lever. Le bichon se leva en grognant, et vint au devant de moi en grinçant des dents.

Je n'osais pas avancer.

— Ici, monsieur Bibi, lui dit la dame : couchez-vous !

Le chien reprit son coussin, toujours en grommelant.

Je saluai, et, d'un air assez embarrassé, je prononçai : — Madame est madame la comtesse de B...?

— Sans doute... Après?

— Pardon, madame, mais...

— Je vous attendais, mademoiselle.

— Vous m'atendiez, madame? dis-je avec surprise.

— Apparement. Voyons, approchez, que je voie si votre figure me convient.

— Mais, madame, que peut faire ma figure?...

— Beaucoup, mademoiselle. Je n'aime pas qu'on soit trop jolie ; cela est dangereux dans

une maison où il y a beaucoup de valets.

— Mais, madame...

— Me laisserez-vous parler?... Attendez que je vous interroge.

— Mais...

— Toujours vos mais! — Que savez-vous?

J'étais fort surprise de toutes ces questions. Je commençai à croire qu'il y avait un quiproquo, et que la comtesse me prenait pour une autre.

— Eh bien! répondez donc. Êtes-vous adroite, savez-vous travailler, habiller, coiffer?

Je ne doutai plus du quiproquo.

— Vous vous trompez, madame, vous me prenez sans doute pour une femme de chambre ?

— Vous ne l'êtes pas ? Et pourquoi donc venez-vous présenter chez moi ?

— Pour vous parler, madame, et pour vous rendre un important service ; mais permettez que je m'asseoie, je suis très émue.

— Dites-moi donc qui vous êtes. On m'a annoncé mademoiselle Flore. Êtes-vous couturière, marchande de modes ? Je n'ai pas besoin de vos services, et je trouve étonnant qu'on se présente ainsi chez moi.

— Madame... mes genoux fléchissent.

Je tombai sur un fauteuil.

— Eh bien ! est-ce qu'elle va se trouver mal, maintenant?

Elle allait tirer le cordon de la sonnette.

— Non, madame, n'appelez pas. Ce n'est rien. Votre air... sévère... Je suis remise, et je vais vous parler.

— Bon Dieu ! cela a l'air d'une aventure.

— Madame, vous avez un fils.

— Est-ce que vous le connaissez?

— Oui, madame; un jeune homme charmant !

— Un fou ! qui me donne bien du chagrin dans ce moment.

— Vous voulez le marier ?

— Et monsieur refuse, sous je ne sais quel prétexte absurde. La plus belle alliance ! une famille de la plus ancienne noblesse, comme la nôtre, non pas de cette nouvelle noblesse de l'empire... dont je ne dis pas de mal, cependant. — L'empereur nous a ralliés, il est bien aise de s'entourer de nous. — Bon ! continua-t-elle à demi-voix ; je vais parler de cela à cette femme !

— Je sais, madame, les motifs de ses refus.

— Je m'en doute, moi ; quelque folle passion. Mon fils a le malheur d'être très romanesque. On m'a parlé de je ne sais quelle intrigue, avec une... je ne sais qui. — J'ai mis du monde en campagne, on m'a promis de

découvrir cela. — Quelque coquette, quelque intrigante se sera emparée de l'esprit du vicomte, qui est faible. — Je saurai qui elle est, je la verrai, je lui parlerai.

— Vous pouvez lui parler maintenant, madame.

— Comment ?

— Elle est devant vous.

— Se peut-il !

— Je ne suis ni une coquette, ni une intrigante. Je suis sans bien, sans nom ; mais j'ai de la délicatesse dans le cœur. Ma démarche doit vous le prouver. — Lisez, madame, la lettre que j'ai reçue, ce matin même, de M. Henri... de votre fils.

Elle prit la lettre, me regarda entre les deux yeux, et se mit à la lire avec des signes d'étonnement et d'indignation.

— Le fou! l'extravagant! je le reconnais bien. Mauvaise tête! s'enfuir au lieu de conclure un mariage auquel l'empereur lui-même a daigné promettre de signer. — Et en m'apportant cette lettre, mademoiselle, quelle est votre intention? De profiter de la sotte faiblesse de mon fils, ou de me faire mettre un prix à votre confidence?

— Ah! madame, dis-je en me levant, vous ne réfléchissez pas à vos paroles. Si les meilleures intentions ne m'amenaient ici, y serais-je venue? — Non, j'aurais accepté la proposition de Henri; je serais partie avec lui. Mais

en venant vous révéler mon secret, n'est-ce pas vous prouver que je l'aime assez pour sacrifier mon bonheur au sien! Ma conduite parle pour moi. Votre fils voulait faire une folie, vous quitter; je vous le rends.

— Mon enfant, dit la comtesse d'un ton doux, presque amical, vous êtes une bonne et digne fille. Ce que vous faites est bien. Je serai reconnaissante. Vous serez récompensée.

— Ah! madame, qu'entendez-vous par là? Soyez reconnaissante, oui, mais comme je l'entends. Une bonne action ne se paie pas.

— J'aurai soin de vous.

— Je n'ai besoin de personne. J'ai un état, je l'avais quitté, je vais le reprendre.

— Quel état ?

— Je suis comédienne, madame.

— Comédienne ! dit la comtesse avec un mépris bien marqué.

— Vous voyez que cela n'ôte rien aux bons sentimens. — Mais ce n'est pas tout. Si Henri me voit, me rencontre, sera-t-il assez raisonnable pour...

— Je vous entends. Oui ; il faudrait, pour quelque temps, vous soustraire à ses yeux, vous cacher ; qu'il ignore votre retraite jusqu'à ce qu'il soit décidé à se marier.

— C'est à quoi je pensais.

— Voudriez-vous entrer dans un couvent ?

— Dans un couvent !... Oh ! non, madame.

— Oui, je conçois, cela n'irait guère avec votre métier ! — Cependant, si vous vouliez quitter cette voie de perdition, vous convertir...

— Peut-être... plus tard, madame, dis-je en soupirant.

— Aimez-vous mieux passer quelque temps dans une ferme que j'ai en Normandie ? Vous n'y manquerez de rien ; on dira au vicomte que vous l'avez oublié ; ce sera charmant.

— Lui qui a tant fait pour moi, paraître ingrate ! j'en mourrais de chagrin.

Dans ce moment, une voix se fit entendre ; c'était celle de Henri. Le valet de chambre

annonça qu'il demandait si sa mère était visible.

—Lui, dans ce moment ! Vous ici ! Mademoiselle, passez dans l'appartement de mes femmes; qu'il ne vous voie pas. — Simon, ne dites pas à mon fils que j'étais avec quelqu'un.

Elle me conduisit, me précipita, pour ainsi dire, dans une chambre voisine, et me dit : —Restez là , je vous appellerai quand il sera parti.

Je venais de faire un grand sacrifice, je ne m'en repentais pas.

J'entendis ouvrir et fermer des portes, j'écoutai, je collai mon oreille au trou de la serrure.

Henri était là. J'espérais entendre ce qu'il disait à sa mère; mais une portière de tapisserie interceptait la voix.

Je restai là quelque temps.

On ne venait pas m'ouvrir, ni m'appeler.

Je regardai où j'étais, je vis une porte entr'ouverte, elle donnait sur un petit escalier ; je descendis, je me trouvai dans une arrière-cour ; la porte était ouverte sur la rue ; une pensée subite me vint ; je sortis et m'éloignai rapidement.

J'avais laissé ma lettre entre les mains de la comtesse : cette indiscrétion, dont Henri pouvait ne pas comprendre le généreux motif, me rendait peut-être coupable à ses yeux.

Je tremblais que sa mère ne me mît en face de lui.

Je raconterai plus tard le résultat de leur entrevue.

Ma première résolution me sembla la meilleure ; je la suivis.

Marchant au hasard, je descendis la rue de Tournon, j'arrivai à la rue des Boucheries, et je me trouvai devant le café des Comédiens, tenu par M. Touchard. Un homme était sur la porte ; j'entendis prononcer mon nom, je me retournai.

C'était Volange fils, qui avait été mon camarade au théâtre Montansier-Variétés, où il avait remplacé son père, et qui nous avait quittés pour aller courir la province.

Beaucoup de mes lecteurs ignorent peut-être ce que c'est que le café des Comédiens, il vont l'apprendre.

— Eh! bonjour, Flore, me dit Volange avec sa voix comique. Est-ce que vous venez chez Touchard pour chercher une place? Est-ce que vous n'êtes plus aux Variétés? — Entrez donc, je vous offre un petit verre, une limonade, une carafe d'orgeat ou une bavaroise, au choix, ce qui vous sera agréable.

— Merci, Volange, je n'ai besoin de rien, mais votre rencontre me fait naître une pensée... Oui... entrons.

— Vous êtes bien mise, ma chère; vous n'avez pas l'air d'une comédienne *à pied* (sans place).

— Cependant, mon cher Volange, je cherche un engagement pour la province.

— Ma chère amie, vous en trouverez difficilement un dans ce moment-ci.—Les troupes sont faites, la quinzaine de Pâques étant passée. Les directeurs ont fait leurs engagemens; mais, comme je vous aime beaucoup, que vous êtes mon ancienne camarade, je puis vous en offrir un.

— Vous, Volange, vous êtes donc directeur?

— Tout comme un autre; pourquoi pas?

— Et dans quelle ville allez-vous?

— Dans beaucoup de villes.

— Comment! dans beaucoup?

— C'est plus agréable. Si l'on n'est pas bien dans une, si l'on n'y fait pas ses affaires, on va dans une autre. On ne dédaigne même pas les bourgs et les villages. On a quelquefois plus d'agrément dans les bourgs que dans les villes.

— Vous êtes donc directeur d'une troupe ambulante?

— Tout ce qu'il y a de plus ambulante. Les voyages ont pour moi un charme inexprimable. On étudie les mœurs du pays que l'on parcourt, quand par hasard il y a des mœurs. On admire les beaux sites, la belle nature, quand la nature est belle. Quand elle est vilaine, on en est quitte pour ne pas l'admirer.

Voyons ,Flore, voulez-vous être des nôtres?

— Je voudrais réfléchir.

— Fi donc! mon enfant; ne réfléchissez pas. La réflexion tue la gaîté, et c'est ce dont nous avons le plus besoin, nous autres comédiens. — Avez-vous une garderobe?

— J'en ai bien une chez moi, mais je ne veux pas y rentrer.

— Le magasin suppléera à ce qui vous manque. — Avez-vous de l'argent sur vous?

— Quelques napoléons dans ma bourse.

— Des napoléons!... Vous avez des napoléons! Prenons donc quelque chose. — Peut-être n'avez-vous pas déjeûné? — Monsieur

Touchard, faites-nous servir un déjeûner à la fourchette pour deux.

— Monsieur Volange, dit M Touchard, votre mémoire est déjà pas mal fort.

— Eh bien! monsieur Touchard, je le solderai en partant. Je ne pars pas encore. Est-ce que vous ne connaissez pas vos artistes, vos pratiques, vos bonnes pratiques?

— C'est parce que je les connais!...

— Farceur de père Touchard! Le fils de Volange est digne de son père, héritier de ses talens et de ses vertus. Mon père a été fameux; il a été plus que comédien, il a été seigneur de village, et sans la révolution...

— Oui; dites plutôt s'il n'avait pas tout mangé.

— Ma chère Flore, le mémoire dont parle ce mercenaire se monte à une trentaine de francs ; prête-les moi, je les ajouterai à tes appointemens. Je te tutoie ; mais te voilà ma pensionnaire, ma camarade ; cette familiarité est la preuve de l'amitié que je te porte.

Nous nous mîmes à table.

— Quel emploi veux-tu jouer? Les amoureuses, je m'en doute. C'est précisément là ce qui me manquait. Les amoureuses ne sont pas rares quand on ne tient ni à la jeunesse ni à la beauté ; mais j'y tiens, et le public aussi. — Ce petit vin du père Touchard est délicieux, ses côtelettes sont fort tendres. — Papa Touchard, du café!

— Je jouerai donc les amoureuses?

— Oui ; mais il faudra jouer un peu de tout. Cela forme le talent. De l'opéra-comique, de la comédie, de la tragédie au besoin.

— De la tragédie?

— Certainement ! Les jeunes princesses. Avec un physique comme le tien, quelle ravissante Iphigénie! quelle délicieuse Zaïre ! — Père Touchard, deux petits verres !

— Je ne prends pas de liqueur.

— Le second ne sera pas perdu.

— Combien me donnerez-vous d'appointemens ?

— Ne parlons pas de cela.

— Cependant...

— Un talent comme le tien est impayable, me dit-il en buvant un petit verre. Je ne te mets pas aux appointemens. Je t'élève, tout d'un coup, au rang de sociétaire, et je te donne part entière.

— Part entière !

— Oui, ma fille, ajoute-t-il en buvant le second petit verre. — Voilà comme il comprenait les parts entières. — Les frais prélevés, tu partageras. Tu vois que je suis bon enfant. Un autre directeur te prendrait à l'essai, simple pensionnaire. Va débuter à la Comédie-Française, on te fera attendre ta réception cinq ou six ans, si on te reçoit. Moi, je te reçois tout de suite.

Mon intention était de m'éloigner, de quitter Paris.

Ma tête n'était guère à moi, j'étais émue de tout ce qui venait de m'arriver, l'idée de voyager me plaisait, je ne réfléchis pas aux chances heureuses ou malheureuses qui m'attendaient.

J'acceptai les offres de Volange.

Plusieurs personnes arrivèrent.

— Bon ! dit Volange, voici ma troupe, mes pensionnaires, je vais te présenter. Tu vas faire connaissance avec tes nouveaux camarades, tous artistes très distingués.

Je crus voir entrer une troupe de masques.

CHAPITRE II.

Six portraits d'après nature. — Émile Cottenet. — Un spectacle à Pontoise. — *Joseph*, *Pygmalion* et l'*Intendant comédien malgré lui.*

— Venez, venez, mes chers amis, s'écria Volange, un peu animé par le déjeûner. Nous sommes au complet; j'ai une jeune première, un premier rôle, une première chanteuse, une dugazon. Vous voyez tout cela dans la personne de mademoiselle Flore, mon ancienne camarade du théâtre des Variétés, qui

consent à quitter la capitale pour faire jouir la province de ses talens.

Les hommes me saluèrent et me firent des sourires gracieux, les deux femmes me regardèrent de travers.

— Notre charmante compagne de voyage veut vous payer sa bien-venue. — Papa Touchard? un bol de punch et huit verres.

A ces mots, tout le monde s'assit autour de la table, et les femmes me saluèrent en minaudant.

— Ma chère Flore, me dit Volange, ma troupe possède des acteurs du plus grand mérite, et s'ils ne sont pas attachés aux premiers théâtres de Paris, c'est que la jalousie,

la cabale et les coteries sont plus puissantes que les talens. Je te présente d'abord M. Floricour, notre premier rôle.

Celui-ci salua, après avoir dégusté noblement une gorgée de punch.

C'était un grand homme sec, il portait une perruque blonde à la Titus, frisée à petits crochets; sa figure maigre s'emboîtait dans une énorme cravate; il louchait un peu, mais comme il roulait continuellement les yeux, ce léger défaut ne s'apercevait guère, on ne le voyait même pas, quand on le regardait de profil (1).

(1) Cet Elleviou de province a fini ses jours à la porte du théâtre des Ombres chinoises de Séraphin, au Palais-Royal, où tout le monde a pu le voir, âgé de soixante-dix ans, revêtu d'un grand carrick gris, et annonçant aux

— Je crois, dit M. Floricour d'une voix creuse et enrouée, que je puis tenir l'emploi. Je l'ai joué dans les plus grandes villes de France, et, en 1778, lorsque le fameux Lekain mourut, je demandai à débuter pour le remplacer, mais M. de Larive s'y opposa et s'empara de ses rôles. Je n'étais pas fait pour le doubler. J'aimai mieux, comme César, être le premier dans un village que le second dans Rome !

Il se redressa noblement, et huma une seconde gorgée de punch.

— Tu as bien fait, Floricour, lui dit Volange.

passans : *Les ombres chinoises du sieur Séraphin. Aujourd'hui, le Pont cassé, la Poule plumée, la Plume qu'on poule, la Poule qu'on plume* , etc., etc. Il gagnait à ce métier quarante sous par jour. Pauvre Elleviou !

— Que dis-tu, Flore, de M. Hossard, notre père-noble? J'espère que voilà un gros papa de bonne mine, et un joli ventre de financier?

M. Hossard joue aussi les tabliers et chante les basses-tailles. Il a un fameux creux!

— Hum! hum! fit M. Hossard en toussant du fond de la poitrine: ce n'est pas le creux qui me manque.

Quant à la basse-taille, on pouvait lui en appliquer le nom; car il avait tout au plus quatre pieds de haut.

— Prends garde à notre jeune premier, Flore! continua Volange. Les Colins sont dangereux, et M. Jolibois est un séducteur: c'est la coqueluche des femmes, partout où nous passons.

M. Jolibois, qui avait une rose à la bouche, l'ôta pour sourire et montrer deux dents longues qu'il portait à l'anglaise. Il fredonna *Enfant chéri des dames,* et me lança un coup d'œil assassin.

— Soyons sage, reprit Volange. Des mœurs, et point d'infidélités à madame Jolibois, votre légitime !

Madame Jolibois était la duègne, qui lui donna un coup d'éventail, en disant :

— Eugène, que je vous y prenne !

— Voilà notre fine soubrette, mademoiselle Zémire, continua Volange en me montrant une petite femme dont la physionomie pointue avait l'air assez égrillard, et dont les cheveux d'un blond ardent étaient peignés à l'enfant.

Quand à Celui-ci, dit encore Volange, en frappant sur l'épaule d'un petit homme à la mine spirituelle, je l'ai gardé pour le dernier, et ce n'est pas sans raison.

Émile Cottenet, élève de mon père, et qui a fait avec lui ses dernières caravanes, est notre factotum. Il joue tout : comiques, caricatures, sérieux, tragiques, bouffons ; parle en vers en vers et en prose, chante l'opéra et le vaudeville.

C'est lui qui taille, rogne et raccourcit les ouvrages, quand il y a plus de rôles que nous ne sommes d'acteurs.

Il nous fait aussi des pièces et des couplets de circonstance, analogues aux villes où nous passons : c'est un sujet précieux.

Ce fut là que je fis la connaissance d'Émile Cottenet, qui en effet ne manquait pas d'esprit et de talent; il a joué depuis à la Porte-Saint-Martin, au Gymnase, et il a été mon camarade au Vaudeville.

Quant à moi, dit Volange, tu m'as vu à l'œuvre, tu me connais; je suis le digne fils de mon père: c'est faire mon éloge en deux mots.

Le bol de punch était fini. — Je payai la dépense.

Je demandai une chambre à M. Touchard, qui tenait avec son café des Comédiens, un petit hôtel garni. Le départ étant fixé au lendemain, j'allai me reposer des fatigues de la

journée, et m'étourdir sur la nouvelle carrière que j'allais parcourir.

Le sort en était jeté ; je me livrai au hasard.

Le lendemain, j'allai faire quelques emplettes, pour ne pas manquer de ce qui pouvait m'être nécessaire en voyage, et lorsque je revins avec un commissionnaire qui portait une malle, mes cartons et un sac de nuit, je trouvai à la porte de Touchard une espèce de guimbarde dans laquelle mes camarades étaient déjà emballés.

— Arrive donc, chère amie ! me cria Volange du plus loin qu'il m'aperçut ; nous t'attendons. Les paquets sont sur la voiture, et les artistes dedans. Mais que vois-je ? Tu es

femme de précaution ; tu as à toi seule plus de bagages que nous tous.

J'ai apporté les brochures que j'ai prises chez Barba, ajouta Volange ; nous étudierons nos rôles en route, car nous coucherons ce soir à Pontoise, et j'espère bien que nous y débuterons après-demain.

Volange me fit placer entre lui et Émile Cottenet.

La duègne avait près d'elle son Colin.

La soubrette était entre le financier et le premier rôle.

M. Touchard, sur sa porte, nous souhaita un bon voyage.

— En route, postillon ! cria Volange.

Une sorte de charretier monta sur son siége, fit claquer son fouet; la voiture commença à nous cahoter, et nous partîmes pour Pontoise.

— Allons, me dis-je, à la grâce de Dieu!

La vie est un voyage,
Tâchons de l'embellir;
Jetons sur ce passage
Les roses du plaisir.[1]

C'est ce que je fredonnais dans la patache qui nous roulait assez brutalement sur le pavé de Pontoise.

Les chemins de fer n'étaient pas encore inventés, dans ce temps-là.

Au train dont nous conduisaient les deux Rossinantes qui nous traînaient, nous devions hardiment faire nos sept lieues en huit ou dix heures.

Cependant, en véritable Parisienne, je n'avais jamais quitté la capitale que pour aller le dimanche à Romainville ou à Saint-Cloud, et mon plus long voyage avait été celui de Meudon.

Mon imagination se plaisait aux objets nouveaux que j'allais voir.

Je dévorais l'espace.

Lorsque nous eûmes dépassé Saint-Denis et que je vis la vallée de Montmorency, les jolis paysages qui s'offrirent à ma vue me parurent délicieux, et j'aurais certainement éprouvé des *impressions de voyages*, si cette sorte de chose avait déjà été découverte.

Nous descendîmes enfin à Pontoise, et ma-

demoiselle Zémire, notre soubrette, qui probablement avait peu voyagé aussi, dit au conducteur : — Ah ! voilà la rivière.

— Oui mademoiselle, répondit celui-ci ; c'est l'Oise.

— Ah ! dit-elle, à Paris, nous appelons ça la Seine.

Il paraît qu'elle avait peu étudié la géographie.

Nous descendîmes à l'auberge du *Grand Vainqueur*, qui ne me parut pas la plus brillante de la ville. Elle était dans un faubourg et avait une assez mince apparence ; mais Volange nous dit que nous y serions très bien reçus, attendu qu'il y était connu.

Je ne puis me dispenser de vous parler de l'enseigne.

Vous croyez peut-être, à la signification, qu'elle représentait Turenne, le grand Frédéric ou Napoléon?

Point du tout; elle était ainsi figurée : *O grand* 20 et un cœur.

Cela me donna une idée très avantageuse de l'esprit des habitans de cette ville, et je fus persuadée que les pièces du répertoire de Brunet y seraient très bien reçues.

Mais notre directeur savait mieux que moi ce qui convenait aux amateurs de Pontoise.

Nous devions faire notre ouverture par un

spectacle capable d'attirer la foule, et il avait choisi trois pièces de genres différens.

Voici l'affiche :

Par permission de M. le maire.

« La troupe de M. VOLANGE fils, passant par cette ville pour se rendre dans les plus importantes de la France et de l'étranger, où elle est attendue et désirée, donnera, aujourd'hui, une représentation de :

JOSEPH,

Drame lyrique de MM. Alexandre Duval et Méhul, de l'Institut.

La pièce sera jouée en drame, afin que la musique ne ralentisse pas l'action.

Cependant, pour ne pas priver le public des délicieux accords de M. Méhul, la superbe romance de :

A peine au sortir de l'enfance,

sera chantée dans un entr'acte par mademoiselle FLORE, élève du Conservatoire, et première cantatrice d'un des grands théâtres de la capitale.

Le spectacle commencera par :

PYGMALION,

Scène mélodramatique de J.-J. Rousseau, philosophe de Genève, auteur de la *Nouvelle Héloïse*, qui a fait verser tant de larmes aux cœurs sensibles.

M. FLORICOURT remplira le rôle de Pygma-

lion, et le jouera d'une manière tout à fait historique.

Le rôle de la statue sera rempli par mademoiselle Flore, avec le costume modelé sur celui de mademoiselle Georges, du Théâtre-Français.

Cette brillante soirée dramatique, qui doit faire époque dans la ville de Pontoise, sera terminée par :

LA FÊTE DE CAMPAGNE

OU L'INTENDANT COMÉDIEN MALGRÉ LUI,

Comédie-proverbe, l'un des chefs-d'œuvre de feu Dorvigny, que la mort vient d'enlever récemment aux Muses, qui pleurent sur sa tombe.

Dans cette pièce, M. Volange fils, succes-

seur de son père, remplira le rôle créé par ce célèbre comédien, dont la réputation n'a pas besoin d'éloges, et changera sept fois de costumes, de caractère et de physionomie avec la célérité la plus extraordinaire.

Messieurs les militaires et messieurs les enfans nés à Pontoise ne paieront que demi-place.

L'orchestre sera composé par messieurs les amateurs de la ville. »

On voit que, dès le début de la troupe, je devais paraître dans deux pièces.

Heureusement que je savais la romance de *Joseph*, que tout le monde chantait à cette époque.

Quant au rôle de la statue dans *Pygmalion*,

il n'avait pas été long à apprendre, puisqu'il ne se compose que de ces quatre répliques : — Moi. — C'est moi. — Ce n'est plus moi. — Ah ! encore moi.

Nous n'en sommes pas encore à la représentation, qui ne devait avoir lieu que le lendemain de notre arrivée, afin d'avoir le temps d'exciter la curiosité des habitans de la ville.

L'hôte du Grand *Vingt Cœur*, amateur passionné de comédie, reçut Volange à bras ouverts.

— Nous voilà donc revenu dans notre ville?

— Oui, monsieur Gorenflot, et avec une troupe formidable. — Ce n'est pas comme la dernière fois, que nous n'étions que quatre. —

Huit sujets du plus grand talent! — Cinq hommes et trois femmes! — Un répertoire varié en tous genres. — Des costumes plein les malles que vous voyez. — Depuis longtemps Pontoise n'aura vu dans ses murs de plus magnifiques représentations! — J'y resterai tant que nous serons agréables à cette belle cité. — Talma, qui est en voyage, m'a promis que s'il passait par ici pendant que nous y serons, il s'arrêterait pour nous donner *Hamlet* et *Manlius*.

— Que me dites-vous là! Pontoise serait honorée de la présence de M. Talma?

— S'il ne vient pas, vous aurez M. Floricour, qui ne lui cède en rien dans le tragique, et moi, Volange, qui vaux à moi seul toute une troupe comique.

— Oui ; mais nous aimerions bien M. Talma!

— Quánt aux femmes, voici mademoiselle Flore que l'on voulait engager aux Français, mais que la jalousie de mademoiselle Duchesnois a décidée à faire son tour de France.

Je me disais tout bas : — Quel Volange nous avons là !

— C'est délicieux !... Que vous arrivez bien ! Seulement, je vous dirai que l'on vient d'abattre notre salle de spectacle.

— Ah ! diable !

— Elle menaçait ruine !

— Il fallait bien vite en construire une autre.

— C'est égal !... faute d'une abbaye, les moines ne manquent pas.

— Vous retournez le proverbe.

— Il le faut bien.

— Mais s'il n'y a pas de salle de spectacle, où jouerons-nous?

— J'ai votre affaire. — Une grange superbe. — Les foins ne sont pas encore rentrés. — Elle peut tenir deux cents personnes à l'aise.

— Mais un théâtre! des décorations !

— Tous les rideaux de mon auberge et mes deux paravens sont à votre disposition. — Toutes mes tables feront un plancher. — Tous mes bancs et ceux de l'école primaire asseoiront les spectateurs.

— Diable! diable!

— Mon voisin Bolichon, le menuisier, vous arrangera tout cela en un tour de main. Vous lui donnerez un billet gratis pour lui et sa famille.

— C'est contrariant.

— Du tout! cela amènera du monde dans mon auberge. Je fournirai les rafraîchissemens.

— C'est bien! nécessité n'a point de loi. Nous nous contenterons de la grange.

— Je vais vous conduire chez le nouveau maire, un homme charmant, mon voisin, qui adore aussi la comédie, et qui va vous délivrer tout de suite votre permission.

— Allons donc chez le maire!

— C'est un bourgeois qui est riche, ma foi, un ancien marchand de veaux; vous savez que les veaux sont la renommée de Pontoise. Il a cabriolet, et, comme sa maison n'a ni cour ni remise, je reçois son cabriolet dans ma grange.

— Peu m'importe, allons le voir! — Ah ça! vous avez de quoi nous loger?

— Sans doute! seulement, je vous dirai que dans ce moment j'ai pas mal de rouliers qui vont sur la route de Picardie; mais il me reste deux grandes chambres : nous mettrons les hommes dans l'une et les dames dans l'autre. — Les mœurs seront à l'abri, car je tiens aux mœurs! Marguillier de ma paroisse!... mem-

bre du conseil municipal ! cousin du maître d'école ! — je tiens aux mœurs ! — Ah ! monsieur Volange, je suis enchanté que le théâtre soit en démolition, pour avoir la comédie dans ma maison !

J'écoutais tout ce dialogue avec la surprise d'une personne qui n'a aucune expérience des voyages et des chances d'une troupe ambulante.

Cependant j'avais lu le *Roman comique* de Scarron, et je pensai que nous aurions pu lui fournir la matière d'un nouveau chapitre.

Je n'étais pas au bout.

Il fallut nous résigner à prendre un logement en commun, comme l'aubergiste nous y forçait.

Les hommes montèrent dans leur chambre, sans paraître étonnés de cet arrangement auquel ils semblaient habitués.

Je montai avec mes compagnes de voyage dans celle que l'on nous destinait, guidées par une grosse servante, qui nous dit qu'elle allait nous apporter nos bagages.

Quel logement !... comparé à celui que je venais de quitter dans mon charmant ermitage de Meudon...

Figurez-vous une espèce de grenier, orné de quelques meubles délabrés, tapissé d'une tenture à personnages du temps du roi Dagobert.

Sur la cheminée, un miroir de dix-huit

pouces carrés, enchâssé dans un trumeau à baguettes jadis dorées, et surmonté d'un tableau de bergerie.

Il n'y avait dans cette chambre que deux lits, et je n'avais pas envie d'en partager un avec une de mes nouvelles compagnes.

Je demandai à la servante si l'on ne pourrait pas me procurer un lit de sangles.

Cette fille me répondit qu'elle ne pouvait m'offrir que le sien, et je le retins en lui promettant de le bien payer.

Je lui mis une pièce d'argent dans la main, et cet arrangement parut lui convenir beaucoup.

Quelques momens après, le lit fut apporté,

et l'on monta nos bagages. La duègne témoignait beaucoup d'humeur; je crus que c'était d'être séparée de son mari.

Je m'étonnai que cette femme, d'un certain âge, eût un mari si jeune. Elle le comblait de soins, de prévenances : il avait l'air d'y être très sensible, et d'avoir pour elle tous les soins et les égards que l'on a pour une personne qu'on aime tendrement.

Quand à mademoiselle Zémire, elle paraissait assez résignée, et elle disait gaîment que dans la vie il fallait savoir s'accommoder de tout.

Je pris mon parti, et, en attendant l'heure du repas et le retour de notre directeur, je me mis à causer avec mes camarades, et à

leur faire des questions sur la vie que nous allions mener.

— Vous êtes jeune, me dit la duègne, et conséquemment vous avez peu d'expérience; si la mienne pouvait vous être utile, j'en serais bien aise, car vous me paraissez une très bonne personne. Si vous le voulez, je vais vous raconter mon histoire, cela vous fera passer le temps et vous offrira peut-être quelques leçons dont vous pourrez profiter, ainsi que notre autre camarade.

Je lui témoignai que cela me ferait plaisir, et elle commença le récit que je vais transcrire.

Je le trouvai si intéressant, que je l'engageai à l'écrire. — C'est fait, me dit-elle, et si

vous voulez en prendre copie, il ne tient qu'à vous ; je vous en confierai le manuscrit.

Je profitai de la permission ; et maintenant qu'elle n'existe plus, je crois, sans indiscrétion, pouvoir communiquer cette histoire au public.

CHAPITRE III.

Histoire de mademoiselle Vadé. — La loge de M. le maire. — Le receveur des contributions-clarinette. — Nous continuons notre voyage. — Les titres des pièces changés. — L'homme vert des îles Canaries.

« Je n'ai pas toujours été longue, maigre et sèche, telle que vous me voyez. J'ai aujourd'hui cinquante-sept ans, et lorsque je débutai à la Comédie-Française, à l'âge de dix-neuf ans, j'étais une assez jolie personne.

Je porte un nom célèbre dans les fastes du

théâtre comique et dans ceux de la poésie grivoise.

Mon père était ce *Vadé* dont les poèmes burlesques et les opéras comiques ont eu, dans le siècle qui vient de finir, des succès de vogue.

Il était né à Ham, en Picardie, et il épousa une jeune personne d'Amiens; c'est dans cette ville que je fus élevée, ayant perdu mon père un an après ma naissance.

Malheureusement pour moi, mon père avait vécu vite. Il aimait le monde, le théâtre, les plaisirs. La société le recherchait, parce qu'il en faisait le charme par son esprit et sa gaîté. Le genre poissard, dont il était le créateur, était une nouveauté originale.

Tout le monde courait aux théâtres de la foire, pour y voir représenter les *Troqueurs*, *Jérôme et Fanchonnette*, et *Nicaise*.

Mon père, au milieu des plaisirs et des travaux dans lesquels il ne savait pas être modéré, ne songeait point à sa fortune.

Sa santé, épuisée par l'abus qu'il en avait fait, ne put y résister; il mourut en 1757, âgé de 37 ans, et laissa sa veuve avec une pauvre petite fille sur les bras : c'était moi.

Ma mère succomba peu de temps après, et je me trouvai orpheline, ayant pour toute richesse le nom de mon père, que quelques rigoristes tournaient en ridicule, parce qu'il y a des esprits misanthropes et froids qui sont fâchés qu'on les amuse. Ceux-ci mesurent

leur estime sur le degré de chagrin et d'humeur qu'ils trouvent dans les autres; ceux-là, censeurs perpétuels, mettent de la vanité à blâmer tout.

Comme s'il y avait moins de mérite à peindre la nature avec vérité et gaîté, qu'à faire des drames sombres, d'ennuyeuses tragédies, et des comédies musquées où il n'y a pas le mot pour rire!

Un brave homme d'Amiens, parent de ma mère, n'ayant pas d'enfans, eut la bonté de se charger de moi.

Cet honnête parent, que j'appelais mon oncle, par amitié, fabriquait dans cette ville des pâtés de canards.

Vous devez savoir que c'est l'industrie de

cette cité picarde, et que les pâtés d'Amiens ont une réputation que personne ne leur conteste.

Ce n'était pas comme celle de mon père ! Voilà la différence entre la littérature et la pâtisserie !

Notre boutique était précisément en face de la Comédie. Mon oncle était lié d'amitié avec le propriétaire de la salle, qui lui prêtait sa loge, et il me conduisait souvent au spectacle.

J'y pris tant de goût, que je ne rêvai bientôt plus que comédie.

Ma tante n'avait pas pour le spectacle le même goût que mon oncle. Elle le grondait

de ce qu'il m'y menait trop souvent; mais le bonhomme n'en tenait compte : il était enchanté, surtout lorsqu'on jouait des pièces de mon père ; il semblait qu'il en fût lui-même l'auteur, et il me disait :

— Vois-tu, Fanchonnette, c'est ton père qui a fait cela ! C'est ton père dont on chante les couplets, c'est ton père qu'on applaudit !

Mon père m'avait donné le nom de *Fanchonnette*, du personnage d'un de ses plus jolis opéras comiques.

— Il ne t'a pas laissé de fortune, mon enfant, me disait mon oncle ; mais il t'a laissé de la gloire !

A cette époque, les auteurs de théâtre ne

faisaient pas fortune de leur vivant ; mais, après leur mort, leurs enfans n'héritaient même pas du produit de leurs ouvrages. Les pièces tombaient dans le domaine public, et les comédiens s'en enrichissaient, tandis que les héritiers naturels étaient souvent dans le besoin.

L'amour du théâtre, le souvenir de mon père, le désir de jouer dans une de ses pièces, me tourmentaient tellement, que je déclarai à mon oncle que je voulais absolument me faire comédienne.

Loin de s'y opposer, mon oncle en fut enchanté.

Sa femme combattit tant qu'elle put ma résolution. Elle voulait m'assurer une exis-

tence paisible, me marier, et elle avait jeté les yeux pour cela sur le fils d'un de ses cousins, pâtissier de la ville, et ayant, comme mon oncle, une réputation dans les pâtés de canards.

Mais une boutique, un comptoir et un mari en veste blanche et en bonnet de coton ne me séduisaient pas comme les prestiges de la scène.

On voulait me faire pâtissière, et je voulais être princesse !

La troupe d'Amiens jouait la tragédie, la comédie et l'opéra comique.

Mon oncle me présenta au directeur, celui-ci me fit répéter les rôles que j'avais appris ;

il fut content de moi et me promit un début. Il pensait qu'une jeune personne de la ville et le nom de Vadé exciteraient l'intérêt des amateurs.

Mon début fut annoncé dans le rôle d'*Iphigénie en Aulide*, et dans celui de Claudine, du *Poirier*, opéra-comique de mon père.

J'eus le plus grand succès.

Je réussis également dans plusieurs autres rôles de tragédie et de comédie.

Un succès de province ne suffisait pas à ma jeune ambition. Je parlai d'aller à Paris, et de me présenter au Théâtre-Français.

Un jeune comédien, qui venait de Bruxelles, et qui s'était arrêté quelques jours à Amiens, en allant à Paris, m'avait vue jouer,

et avait été très content de moi. Il avait obtenu son ordre de début au Théâtre-Français, il me promit de parler de moi : c'était Dazincourt ; il me tint parole. Aussitôt arrivé, il m'écrivit qu'on avait besoin d'une jeune princesse, et que, sur son récit, on m'attendait avec impatience.

Cet emploi était tenu par mademoiselle Saint-Val, qui n'était pas jolie : je l'étais, il me promettait un triomphe.

Mon oncle, ravi de cette circonstance, me promit de m'accompagner, et, malgré les sages remontrances de ma tante, nous partîmes pour Paris, et nous allâmes trouver Dazincourt, qui n'avait pas encore débuté, et qu'on avait remis au mois de novembre, parce que

Dugazon ne se souciait pas de voir paraître quelqu'un dans l'emploi qu'il jouait en double sous Préville et Augé.

Cependant Dazincourt nous promit de nous conduire, dès le lendemain, à l'assemblée des comédiens, qui étaient prévenus de mon arrivée.

Je commençai à avoir peur.

Ce fut bien pis, lorsque je me présentai au comité. Il était au complet, et composé des premiers sujets de la comédie : Lekain, Bellecour, Préville, Brizard, Molé, Dauberval, Desessarts, Augé, Bouret et Monvel.

Figurez-vous une jeune personne de dix-neuf ans, qui n'a vu que sa petite ville, qui a passé un mois à peine dans les coulisses d'un

petit théâtre de province, et qui se trouve tout à coup devant un aréopage de grands comédiens ordinaires du roi, tous hommes à réputation, et tous la méritant.

Le ton, les manières de ces messieurs, qui ressemblaient si peu à ce que j'avais vu jusque alors, me pétrifièrent. Je n'osais ni avancer ni reculer. Mon bon oncle, avec son habit de ratine, sa tournure de pâtissier, saluait jusqu'à terre; il se prit les pieds dans le tapis, et tomba tout de son long.

Je rougissais, je tremblais.

La première chose qu'on fait lorsque quelqu'un tombe, c'est de rire. Ces messieurs ne se gênèrent pas.

Bellecour vint à moi d'un air affable et compatissant, et me dit :

— Approchez, ma belle demoiselle. Que ce petit accident ne vous décourage pas. Ce n'est pas monsieur qui doit débuter, c'est vous.

Les yeux de l'assemblée se tournèrent vers moi. J'étais jeune, jolie, je leur inspirai de l'intérêt.

On m'engagea à me remettre et à débiter quelque chose.

Je récitai une grande partie du rôle de Zaïre, à la satisfaction de l'assemblée.

— C'est bien, fort bien, dit Lekain, que jusque alors je n'avais pas remarqué, et que je n'aurais pas pris pour ce tragique si renommé,

à sa tournure commune, à sa figure peu avenante et au peu d'élégance qui régnait dans sa toilette.

— C'est bien dommage, continua-t-il, que mademoiselle ne soit pas arrivée plus tôt; mais mademoiselle Contat, qui a débuté le mois dernier, ne peut manquer d'être reçue, vous savez tous pourquoi, et nous ne pouvons pas donner à mademoiselle des espérances que nous ne pourrions pas réaliser.

Je pâlis ; j'allais me trouver mal.

— Cependant, dit alors Préville d'un ton de bonhomie qui me rendit quelque espoir, il suffit que mademoiselle Contat soit mon élève pour que je veuille éviter d'être accusé de partialité, et, par conséquent, d'injustice.

Accordons à mademoiselle Vadé un début; quand même elle ne serait pas reçue, cela peut l'encourager, et l'aider à obtenir un engagement dans quelque bonne ville de province, où elle se formera, et d'où elle pourra nous revenir un jour avec un talent digne de la scène française.

Je l'aurais embrassé!

Je débutai à la Comédie-Française, le 9 mars 1776, par le rôle d'*Iphigénie en Aulide,* le même que j'avais joué à Amiens. J'eus plus de succès que je ne l'espérais : je fus reçue à l'essai. Je restai pendant un an au Théâtre-Français. Celle qui me remplaça fut madame Mars, mère de la charmante actrice de ce nom (1). »

(1) L'histoire du Théâtre-Français avait annoncé, en 1784,

Mademoiselle Vadé en était là de son récit, lorsque Volange, qui revenait de chez le maire de la ville avec sa permission, entra dans notre chambre, et nous annonça que le dîner était servi dans la salle à manger de l'auberge.

C'était une espèce de table d'hôte; les amateurs de spectacle s'y étaient rendus, sur la nouvelle qu'il venait d'arriver des comédiens. Je ne vous dirai point ce qui se passa à ce festin, qui fut plus bruyant qu'amusant, si ce n'est qu'étant la seule femme jeune et un peu jolie de la troupe, je fus assaillie des hommages provinciaux des convives; qu'il me fallut

la mort de mademoiselle Vadé; mais cette pauvre femme, n'ayant pas eu les succès que son nom lui promettait, en changea pour jouer en province, où elle a fini dans la médiocrité. J'ai dû ce renseignement à un vieux comédien, M. Lasozelière, qui a été secrétaire de notre théâtre.

essuyer force complimens très fades; que ces messieurs firent venir du vin de Champagne, et que, prétextant la fatigue du voyage, mes deux compagnes et moi nous nous retirâmes, laissant les hommes boire du punch avec nos camarades.

Le lendemain, dès le matin, Volange, accompagné de notre hôte et du menuisier, s'occupa à dresser le théâtre dans la grange.

Les tables, les bancs, les paravens, tout ce que l'on avait promis fut ajusté. Nous répétâmes, et, le soir, le public était nombreux; les amateurs étaient à l'orchestre, et Volange, faisant sa ronde, vit, au milieu de la salle, un cabriolet.

— Eh ! monsieur Gorenflot, s'écria-t-il, faites donc ôter cette voiture !

— Comment ! répliqua M. Gorenflot, pas du tout ; c'est la loge de M. le maire.

— La loge de monsieur le maire !... un cabriolet ?

— Sans doute. Une autorité ne peut pas être confondue avec la foule.

Dans ce moment, M. le maire arriva avec son épouse, ses deux fils et son domestique.

— Place à monsieur le maire !

L'autorité salua gracieusement la compagnie, monta gravement dans le cabriolet qui représentait la loge impériale ; ses deux fils

s'assirent sur le brancard, son domestique monta derrière.

Je m'attendais à voir arriver le cheval, que, cependant, on voulut bien laisser à l'écurie.

Le spectacle de la salle était assurément plus neuf que celui de la scène, quoique notre théâtre fût arrangé et décoré d'une manière assez bouffonne.

L'illusion n'était pas complète, mais le public s'y prêtait.

Volange frappe les trois coups de pied pour l'ouverture.

L'orchestre joue à tour de bras l'air :

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille?

M. le maire salue plusieurs fois.

Je ne vous dirai point comment la pièce de *Joseph* fut exécutée ; mes expressions seraient au dessous de la vérité.

Les jupons de femme formant les tuniques, les rideaux de calicot servant de manteaux, les châles de cotonnade de turbans, tout cela n'est rien. Emile Cottenet drapait ses camarades, et se drapait lui-même avec beaucoup d'art ; tout, sous sa main, prenait une forme pittoresque.

Fallait-il une barbe, une perruque blanche de vieillard ? un paquet de filasse en faisait les frais. Fallait-il des cothurnes ? il empruntait une paire de jarretières à la servante,

et les croisait par dessus ses souliers et ses bas.

Avait-on oublié son rouge, il allait chercher une brique, la pilait dans l'égrugeoir de la cuisine, et en frottait les joues à quiconque en voulait.

C'était lui qui jouait, dans *Joseph,* le réprouvé Siméon ; Floricour en Joseph, et mademoiselle Zémire en Benjamin complétaient ce bel ensemble.

Cependant, je devais chanter dans l'entr'acte la romance :

À peine au sortir de l'enfance, etc.

Un monsieur, que l'on me dit être receveur des contributions, devait m'accompagner avec sa clarinette.

Je m'avance, il donne le ton une demi-octave au dessus de ma voix.

Je lui dis : — C'est trop haut.

Au lieu de baisser le ton, il baisse le son, et me donne la même note.

— Vous êtes trop haut, lui dis-je.

Il descend de son tabouret, se met sur une chaise basse, et me donne toujours le même ton.

— Monsieur, c'est votre instrument qui est trop haut.

Il le baisse jusqu'à terre, et ne démord pas de la même note.

— Monsieur, vous donnez un *ut*, donnez-moi un *la*.

— Que ne le disiez-vous, mademoiselle ?

Il me donna le *la* d'une octave au dessous.

— Monsieur, c'est trop bas.

— Trop haut, trop bas ! dit-il : chantez sans musique. Vous accompagnera qui voudra.

Je chantai sans accompagnement et je fus applaudie à tout rompre.

Il faut dire que Volange était dans la salle, et que l'aubergiste, ses garçons, sa famille et lui claquaient à faire trembler la salle, et entraînaient l'enthousiasme des autres spectateurs.

Pygmalion et l'*Intendant comédien* furent joués sans grande catastrophe. Seulement,

M. Floricour, dans son enthousiasme, manqua de me casser le nez avec son maillet.

La recette s'était montée à soixante francs. Il y avait trente francs de frais, de location et de nourriture. Il restait trente francs à partager ; et, comme j'étais sociétaire à part entière, j'eus trois francs soixante-quinze centimes de dividende.

Chacun des deux jours suivans, la recette ne s'éleva qu'à douze francs, et, *comme j'étais sociétaire*, je fus obligée de rapporter quatre francs vingt-cinq centimes : c'était cinquante centimes de plus que je n'avais reçu.

Heureusement que ma bourse était passablement garnie, et que j'avais sur moi quelques bijoux, ce qui me rassura pour l'avenir

de notre voyage dramatique, au moins pour un certain temps.

Volange nous réunit le troisième jour, après le spectacle, et nous dit :

— Mes enfans, mes amis, mes camarades, cette ville n'est pas digne de recevoir dans son sein des artistes tels que nous. Méprisons ces Vandales, et portons nos talens dans une cité capable de nous mieux comprendre.

La ville d'Étampes n'est éloignée que de six lieues ; le spectacle y est aimé, chéri, adoré.

Cette ville possède un théâtre ; il faut y porter nos pas, et marcher dans notre force et dans notre liberté.

J'offris à Volange de faire quelques avances,

pour ne pas aller à pied et pour arriver à la ville d'une manière décente et convenable.

Cette proposition charma mes camarades, et Volange, exalté par ma générosité, se jeta à mes pieds avec transport, en s'écriant :

— O Flore, tu es la déesse des fleurs et des cœurs! Je te vote une couronne civique, et, au lieu de rester simple sociétaire, je t'offre de partager la direction avec moi.

Mieux que cela, je te propose d'être directrice de la troupe. Je serai ton pensionnaire, ton régisseur, ton acteur... ton tout ce que tu voudras.

Heureusement que j'avais plus de raison que d'ambition : je refusai ces honneurs, et je me contentai de promettre à mes camara-

des que, provisoirement, je ne les laisserais pas dans l'embarras; mais je les prévins que mes fonds n'étaient pas considérables, et que si on ne nous traitait pas mieux dorénavant, je serais obligée de me retirer de la société.

Je ne vous ferai pas le récit de nos caravanes. La vie des acteurs nomades de cette époque était toujours à peu près la même, à quelques épisodes près. Elle est devenue moins accidentée, depuis que l'autorité a donné des priviléges pour les différens arrondissemens, et que les directeurs sont obligés d'offrir certaines garanties. Cependant les traditions ne sont pas entièrement perdues, et il y en a qui dureront tant que les comédiens auront besoin de ruses pour attirer le public, et tant

que le bon public sera bien aise de s'y laisser prendre.

Par exemple, les changemens de titre sont une excellente amorce pour donner le change aux spectateurs et faire passer une vieillerie pour une nouveauté.

Volange avait un vrai talent pour donner aux pièces des titres extraordinaires.

Au lieu d'annoncer *Zaïre*, il mettait sur l'affiche : le *Grand-Turc amoureux et jaloux*. Il intitulait *Beverley :* les *Cruels effets de la funeste passion du jeu*.

Quand nous passions dans une ville, il avait soin de choisir parmi les pièces celle qui pouvait y avoir un rapport quelconque.

A Brives-la-Gaillarde, il jouait le *Voyage interrompu*, de Picard, et il l'intitulait : le *Jeune homme de Brives-la-Gaillarde*.

A Villeneuve-sur-Yonne, c'était le *Collatéral*, auquel il donnait pour titre : le *Marchand de bois de Villeneuve-sur-Yonne*. Nous jouions la même pièce sous le titre de : la *Diligence à Joigny*, la *Diligence à Reims*, la *Diligence à Gisors*, etc.

Si on arrivait à Dijon, il intitulait le drame si connu de Mercier, la *Brouette du Vinaigrier de Dijon*.

C'est au point qu'un jour, à Villers-Cotterets, il eut l'aplomb de donner le *Misanthrope*, et de l'intituler : le *Misanthrope de Villers-Cetterets*.

Il avait un instinct merveilleux pour savoir de quelle ville était l'auteur d'une pièce, et quand il ne le savait pas, il en faisait un, à tout hasard, citoyen de la ville où nous nous trouvions.

C'est ainsi qu'après avoir annoncé avec raison les *Plaideurs*, par M. Racine, natif de la Ferté-Milon, il annonçait ailleurs les *Plaideurs*, par M. Racine, natif de Château-Thierry.

Un jour, dans un mauvais village de la Brie, il eut bien le frônt d'annoncer le *Médecin malgré lui*, comédie par un jeune auteur de cette commune.

Du reste, ce vieux charlatanisme s'est renouvelé de nos jours. Les directeurs mettent

à toutes les pièces le nom d'un auteur en vogue, et on m'a assuré avoir vu sur l'affiche d'une petite ville de département : le *Tartufe*, comédie en cinq actes, de M. Scribe.

Je courus ainsi la province, pendant plus d'un an, avec Volange et sa troupe, tantôt bien, tantôt mal ; bravant la peine; riant souvent de notre position, parce que c'était plus gai que d'en pleurer ; et, au bout du compte, joignant les deux bouts du mois, en attrapant quelquefois un bon après un mauvais, et deux mauvais après un bon.

Quelquefois nous rencontrions dans nos voyages quelque camarade égaré qui s'associait à nous, et qui renforçait notre troupe.

En arrivant à Lisieux, nous demandâmes si

la ville était privée de spectacle; mais l'aubergiste nous dit que, depuis trois jours, on avait l'*homme vert* qui faisait fureur, et qui, précisément, demeurait dans son auberge.

— Qu'est-ce que l'homme vert ?

— C'est un très bel homme, de la couleur que je vous dis, et qui arrive du cap Vert ou des îles Canaries.

— Pourrions-nous le voir ?

—Oui, en payant ; il joue la comédie tous les soirs.

— Diable ! et nous qui venions pour la jouer aussi.

Il restera tant qu'il fera de l'argent.

— Et pourrait-on lui parler, à cet homme vert ?

— Tenez, le voilà qui descend pour dîner.

En effet, nous vîmes arriver un homme parfaitement vert et luisant, qui dit en nous voyant : — Tiens ! c'est Volange, c'est Flore !

Nous fûmes fort surpris d'être connus d'un sauvage des îles Canaries.

— Vous ne me reconnaissez pas. — Ah ! je ne pensais pas que j'ai changé de couleur. — J'en ai tant fait voir au public de *couleurs !* — Mais, pour les amis, je suis toujours le même.

— Qui donc, le même ?

— Rosambeau.

— Rosambeau ! — Mais oui, c'est lui !

Beaucoup de mes lecteurs savent sans doute ce que c'était que Rosambeau.

Il arrivait de Caen, où il n'avait pas pu rester, à cause des tours qu'il avait joués à son directeur.

Minet, dit Rosambeau, mort il y a peu de temps, a joué au théâtre des Jeunes Artistes, au théâtre Louvois, puis il a débuté aux Français, à l'Opéra-Comique, au Palais-Royal, à l'Odéon ; il passait partout et ne s'arrêtait nulle part.

Il a joué dans toutes les villes de France : c'était le Juif-Errant du théâtre.

Il avait un caractère si facétieux qu'il était

presque impossible de compter sur lui.

Voilà ce qui l'avait fait partir du théâtre de Caen.

Il s'y était fait engager pour les premiers rôles.

Ordinairement, celui qui joue cet emploi possède sa garderobe, c'est-à-dire tous les costumes nécessaires.

Il demande pour son début le rôle du général dans la *Veuve du Malabar*, et il est fort bien reçu du public.

Le lendemain, le directeur lui dit qu'il jouera *Oreste*, dans *Andromaque*.

Le directeur vient sur le théâtre, au mo-

ment où la pièce allait commencer. Il voit mon Rosambeau qui se promenait sur la scène en habit de général. Il n'en possédait point d'autre.

— Allez donc vite vous habiller, lui dit le directeur, on va frapper les trois coups.

— M'habiller, répond Rosambeau : est-ce que je ne le suis pas, habillé ?

— Comment, vous aller jouer Oreste en uniforme ?

— J'en ai le droit.

— Vous êtes fou !

— Monsieur, ménagez vos termes.

Il entre en scène.

Il est accueilli par une bordée de sifflets.

— Messieurs, dit-il, en saluant le public, je suis étonné de la manière dont vous me recevez.

— Votre costume ! lui crie-t-on de toutes parts : les sifflets redoublent.

— Messieurs, veuillez m'écouter. Si ce costume ne convient pas, c'est la faute du directeur. Permettez-moi de vous lire mon engagement. Il le tire de sa poche, et lit avec un grand sérieux.

« Monsieur Rosambeau jouera en chef et
» sans partage, dans la tragédie, la comédie
» et l'opéra, les rois, les grands amoureux, et
» tous les premiers rôles *en général*. »

A cette boutade, les éclats de rire succédèrent aux sifflets. Rosambeau se vanta qu'il avait plu *en général*.

Il nous proposa de s'associer avec nous, et de faire partie de notre troupe. Il lui tardait de quitter le costume du cap Vert et de faire peau neuve.

Entre artistes, on s'oblige toujours ; nous acceptâmes ce renfort.

Nous débutâmes à Lisieux.

Dans cette ville, on aime beaucoup l'opéra comique.

On nous demanda le *Déserteur*.

Je jouai le rôle de la jeune fille qui chante :

J'avais égaré mon fuseau.

Rosambeau était chargé du rôle de Montauciel.

Il jouait l'ivresse à merveille.

Les habitans de Lisieux furent surpris de ce qu'il n'était plus vert ; quelques uns l'interpellèrent tout haut.

— Messieurs, leur dit-il en s'avançant sur le bord de la scène, un acteur, pour plaire au public, doit savoir prendre la couleur de son rôle. Il y quelques jours, *j'étais vert ;* aujourd'hui, *je suis gris*.

CHAPITRE IV.

1813. — Les alliés en Champagne. — Je joue devant les Russes. — Trente billets doux. — Un Cosaque du Don. — L'ennemi est chassé. — Une heureuse rencontre. — Un manteau à deux. — Paris ! Paris !

Les grands événemens influent sur les petites destinées des pauvres comédiens comme sur celles des grands acteurs politiques.

Tandis que nous courions de ville en ville, un immense drame se déroulait en France pendant l'année 1813.

On concevra facilement qu'une troupe de comédiens devait fuir partout où arrivaient des troupes de Prussiens, de Wurtembergeois et de Cosaques.

Nous étions en Champagne, lorsque ceux-ci y entrèrent, et nous fûmes surpris dans la ville d'Épernay par un détachement des troupes alliées.

Les Russes, après s'être emparés de la ville, y avaient établi leur état-major, et avaient placé autour leurs quartiers.

Nous ne pouvions sortir de la ville sans avoir des passeports et des sauf-conduits de ces nouvelles autorités. Lorsque nous nous présentâmes devant ces Russes, ils apprirent que nous étions comédiens, et ils voulurent

se passer la fantaisie d'assister à un spectacle français.

Si nous n'avions consulté que notre esprit national, nous aurions bien certainement refusé d'égayer les loisirs de ces messieurs ; mais, dans ce moment, nous étions en leur puissance, et il n'y avait pas moyen de les désobliger. Nous ne savions trop quel spectacle leur donner. Les officiers paraissaient des hommes très distingués, et peu disposés, peut-être, à se contenter des grandes pièces que nous ne craignions pas d'estropier devant les spectateurs des petites villes, ou à s'amuser des facéties du répertoire des Variétés.

Nous nous trompions. Ils rassurèrent notre modestie, et nous promirent d'être fort indulgens, pourvu que nous les fissions rire.

Faire rire l'ennemi qui envahissait notre patrie, cela nous semblait dur ! Mais il fallait se résigner.

Volange, en fin politique et grand administrateur, nous dit : « Ce sont des Russes, il faut leur jouer *Pierre-le-Grand* — ou le *Menuisier de Livonie*.

Il proposa ces pièces.

— C'est bien, lui répondit le commandant, mais il est entendu que Pierre-le-Grand ne paraîtra pas sur la scène.

— Monsieur, cela est impossible, le czar joue le principal rôle dans ces deux ouvrages.

— Alors, choisissez-en un autre. Il n'est pas permis, à Saint-Pétersbourg, de présen-

ter, sur le théâtre, un personnage de l'auguste famille impériale, et nous voulons observer partout le même respect religieux pour nos souverains.

Nous ignorions cette particularité : elle nous sembla singulière, à nous qui mettons sur le théâtre nos rois bons ou mauvais, Henri IV, Louis XI, Charles IX.

Notre troupe sérieuse était la moins bonne.

Nous proposâmes *Jérôme-Pointu* et le *Dîner de Madelon*. Deux pièces à trois acteurs.

Dans la première, Volange, qui, comme je l'ai dit, imitait assez bien son père, était son singe dans le rôle du procureur Jérôme Pointu; Emile Cottenet jouait le clerc qui se

travestit. et, moi, je faisais assez gentiment le petit rôle de Jeannette.

Dans le *Dîner de Madelon*, Volange remplaçait Bosquier-Gavaudan ; Émile, Tiercelin ; et moi, je remplissais le rôle de Madelon, que j'ai joué depuis aux Variétés, après Élomire, qui l'avait créé très gaîment.

Volange eut l'idée diplomatique de mettre sur l'affiche qu'il écrivit à la main :

LES COMÉDIENS EXTRAORDINAIRES DE S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE auront l'honneur de donner, aujourd'hui, etc., etc.

(Le titre des pièces que nous devions jouer.)

Nous jouâmes donc devant un auditoire militaire. Les officiers occupaient les pre-

mières places, les sous-officiers les secondes, et on avait permis aux Cosaques de monter au paradis.

Des Cosaques au paradis ! J'aurais voulu les voir en enfer !

L'orchestre qui devait accompagner le vaudeville fut composé, comme à l'ordinaire, par les amateurs de la ville ; mais on leur adjoignit la musique du régiment russe pour remplir les entr'actes, et elle exécuta des marches militaires, au milieu desquelles je fus bien étonnée d'entendre le *Chant du Départ*, la *Marseillaise*, et même le fameux *Ça ira*, entremêlés à des airs nationaux de Russie.

Parmi ces derniers airs, j'en reconnus d'autres de Boïeldieu, qu'il avait composés

en Russie, pendant son séjour dans ce pays, pour plusieurs opéras que, depuis son retour, il a fait représenter en France.

Nos deux petites pièces amusèrent beaucoup nos spectateurs.

Le *Dîner de Madelon* surtout excita leur hilarité, et dans la scène où l'ami Vincent croit qu'on veut lui couper les oreilles, Émile fut digne de Tiercelin lui-même! Ce furent des éclats de gaîté extraordinaires.

Piron se vantait d'avoir fait rire le guet.

Émile, plus fier, pouvait s'écrier : — J'ai fait rire les Cosaques !

Pour moi, je les avais charmés.

Je trouvai le jour suivant, à notre auberge,

vingt billets doux, dont la chaleur n'annonçait nullement la température du Nord. Ils étaient tournés plus galamment peut-être que ceux des séducteurs français.

Mais vingt, c'était trop.

Je ne répondis à aucun.

Nous retournâmes demander nos sauf-conduits.

Le commandant nous répondit qu'on nous les donnerait quand le détachement quitterait la ville, mais que jusque-là il fallait donner spectacle tous les jours.

Notre amour-propre était engagé à ne pas paraître trop mauvais, et à choisir des pièces qui convinssent à nos geoliers.

Nous choisîmes dans le répertoire des Variétés : *Pommadin*, *Pataquès*, l'*Enrôlement supposé*, et le joli petit opéra du *Bouffe et le Tailleur*.

Je chantai l'opéra.

Ce que c'est que la nécessité !

Mais j'étais une *Dugazon sans roulades*.

Émile se tira adroitement du rôle de Cavatini, et nous fîmes un effet ravissant dans le morceau : *Conservez bien la paix du cœur*.

Le lendemain, je trouvai à mon auberge trente billets doux.

Je ne répondis à aucun, pour ne pas faire de jaloux.

Il y avait cependant de bien belles propositions.

L'un m'offrait deux ou trois cents serfs.

L'autre, je ne sais combien d'arpens de terre dans la Sibérie.

Celui-ci un château princier.

Celui-là une infinité de roubles.

Je fus Française !

Comme je me promenais un matin sur les boulevarts d'Épernay, qui étaient assez solitaires, et que j'y repassais tranquillement un rôle, je vis venir à moi un énorme Cosaque, muni d'une affreuse barbe rousse ; il me barra le passage, en prononçant des mots barbares

dont je ne compris pas un seul, mais qui m'effrayèrent autant que l'horrible figure de l'habitant du Don.

Je m'arrête toute tremblante ; il porte la main sur moi.

Je pense que le malheureux veut commettre un attentat !

Mais il saisit la chaîne d'or que j'avais le tort de porter au cou, et la détache.

Je crie !

Au même instant paraît un officier russe.

Le Cosaque se jette à genoux, l'officier reprend la chaîne et me la remet ; puis, tirant tranquillement un pistolet de sa cein-

ture, il l'appuie sur le front du Cosaque, qui ne bouge pas.

— Monsieur, m'écriai-je, au nom du ciel, faites-lui grâce !

— Impossible, mademoiselle.

Le coup part, le Cosaque tombe.

— Voilà comme nous maintenons la discipline.

Je m'évanouis.

En revenant à moi, je me trouvai sous une tente, vis-à-vis d'un officier d'une figure charmante, dont les cheveux blonds tombaient en boucles sur ses épaules.

Le grand nombre de décorations qui or-

naient sa poitrine annonçait qu'il était d'un rang supérieur.

— Je vous ai fait peur, mademoiselle, me dit-il d'une voix douce : mais avec ces gens-là, il faut en user ainsi.

— Ah ! monsieur, vous avez eu la cruauté !... Mon Dieu !... tuer un homme !

— Ce n'est pas un homme, c'est un Cosaque.

— Avec cette figure aimable, ce son de voix si gracieux, être si cruel !...

— Vous êtes bien plus cruelle que moi, mademoiselle.

— Comment ?

— Vous me faites mourir d'amour, et je ne suis pas un Cosaque.

— Monsieur, si j'en crois toutes les lettres que j'ai reçues, j'en fais mourir bien d'autres, et vous conviendrez qu'il m'est impossible de donner des assurances sur la vie à tout l'état-major de S. M. l'empereur de Russie.

— Mademoiselle, puisque le hasard m'a favorisé de votre rencontre, et que j'ai le bonheur de faire connaissance avec vous, permettez-moi d'espérer que je serai plus heureux que les autres.

La conversation continuait sur un ton galant, et l'officier était pressant. Ma situation commençait à devenir fort embarrassante.

Tout à coup le tambour bat, les trompettes

sonnent le boute-selle ; on entend de tous côtés des houras.

Ce sont les Français qui arrivent.

Mon officier prend son shakos, ses armes, me baise la main, monte à cheval et part au galop, en me disant : — Mademoiselle, j'espère vous revoir à Paris.

Je me sauve à toutes jambes vers notre auberge, où je trouve mes camarades qui étaient fort inquiets de mon absence.

Voilà donc la ville d'Épernay reprise par les Français.

Effrayés de nous trouver entre le flux et reflux des armées françaises et ennemies, tantôt vaincues, tantôt victorieuses, nous

allâmes devant les nouvelles autorités pour savoir s'il y aurait moyen de retourner à Paris.

Nous apprîmes que l'empereur était à Montereau, et que si nous pouvions y arriver, de là nous pourrions ensuite marcher vers la capitale, où son intention était de se rendre.

Précisément un corps de troupes se dirigeait sur cette ville; nous demandâmes la permission de le suivre, heureux de trouver cette escorte.

Un régiment de hussards faisait partie de ce détachement. Un jeune capitaine descend de cheval et entre pour se rafraîchir dans l'auberge où nous venions d'entrer nous-mêmes.

Il paraissait souffrant, harassé de fatigue ; il se jette sur une chaise, et demande quelque chose à manger.

Je reconnais cette voix. Je lève les yeux. Il me regarde, et nous nous écrions tous deux à la fois :

— Henri !

— Flore !

Je le revoyais après un an de séparation.

Les questions, les réponses se succédaient sans que nous nous entendissions l'un l'autre.

Mes camarades nous entourèrent.

Après les premiers instans, un peu de calme se rétablit.

Henri nous dit que son régiment devait se reposer dans cet endroit, et que, comme il était encore souffrant de plusieurs blessures, son colonel lui avait permis de passer la nuit, s'il le pouvait, plus commodément qu'au bivouac.

Je ne peux pas vous dire tous les sentimens que sa vue réveilla en moi.

Je vous ai déjà prévenus, mes chers lecteurs, que je n'aurais pas d'autre éloquence que celle du cœur et de la vérité.

Il y aurait là un beau chapitre à faire pour une femme auteur ; mais pour celle qui écrit sans savoir ce métier, il n'y aura que le récit fidèle de ses impressions.

On nous avait servi un repas frugal et mo-

deste, tel que pouvaient le donner des paysans dont les propriétés étaient dévastées par la guerre.

Henri se mit sans façon à table avec nous, s'assit auprès de moi, et me promit de m'apprendre, après le repas, ce qui s'était passé entre lui et sa famille depuis mon départ.

Lorsque nous fûmes seuls, Henri prit un air plus sérieux, dans lequel il y avait une teinte de mélancolie.

— Vous voilà donc retrouvée! me dit-il; j'ai à me plaindre de votre peu de confiance en moi. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez me quitter, que vous ne m'aimiez pas ?

— Moi, Henri ! ne pas vous aimer, après ce que vous aviez fait pour moi.

— Cependant, votre démarche auprès de ma mère, votre départ mystérieux !

— Ma conduite a dû vous prouver que je préférais votre bonheur au mien.

— Cependant, ma mère m'a dit...

— Que vous a-t-elle dit, votre mère ?

— Que vous regrettiez votre état, que je vous empêchais de le reprendre.

— Elle ne vous a donc pas dit que je me sacrifiais pour vous, que je ne voulais pas vous laisser manquer un mariage brillant ?

— Non, elle m'a dit que vous aimiez un de vos camarades.

— Et vous l'avez crue ?

— Pouvais-je croire qu'elle me trompait ? lorsqu'après vous avoir cherchée inutilement, j'ai appris par hasard que vous étiez partie avec une troupe de comédiens !

— Et alors ?

— Alors on m'a reparlé de ce mariage. Par dépit, j'étais prêt à le conclure ; mais je changeai d'idée, je voulais vous oublier, quitter la France. J'eus recours au ministre de la guerre, à qui je dis que je voulais rentrer dans la carrière des armes, que je regrettais d'avoir abandonnée.

La campagne de Russie se préparait, je partis malgré les sollicitations de ma famille.

J'ai gagné trois grades sur les champs de bataille, et je suis revenu avec l'espérance de ne pas en rester là.

— Mon Dieu ! vous vous ferez tuer !

— Pourquoi pas ? Je n'ai jamais beaucoup aimé la vie ; j'en ai passé avec assez de bonheur quelques momens, mais le reste est désenchanté d'avance. Quant à vous, Flore, suivez votre vocation : elle vous appelle au théâtre, vous auriez tort de l'abandonner. Chacun a sa destinée qu'il ne peut éviter.

Vous allez à Paris, j'espère que nous y serons bientôt. Nous nous y retrouverons, Flore. Si vous rentrez à votre théâtre, vous me reverrez encore dans cette loge d'avant-scène où je vous ai aperçue, moi, pour la première fois.

— Ne nous reverrons-nous que là?

C'était dans la journée le second rendez-vous que je recevais pour Paris.

Celui de l'officier russe ne m'inquiétait guère.

Celui de Henri me touchait au cœur.

Nous nous séparâmes. Il avait besoin de repos. Il me serra la main avec amitié et voulut la baiser. Je la retirai vivement. Il en parut surpris. Je lui présentai l'autre. Je n'avais pas oublié que cette main avait été souillée par le baiser d'un Cosaque. Henri me quitta tristement.

J'avais le cœur gros, les yeux pleins de larmes.

Quand je me réveillai, j'appris que le régiment de hussards avait été obligé de partir au milieu de la nuit pour se porter sur Soissons.

— Mon Dieu ! me disais-je, le reverrai-je dans cette loge d'avant-scène?

Aussitôt que je serai à Paris, il faut à tout prix que je rentre au théâtre des Variétés.

Nous marchâmes pendant dix jours, suivant les troupes françaises tantôt battues, tantôt prenant leur revanche, toujours braves et courageuses.

Il ne s'agissait plus de jouer la comédie.

Nous assistions à la représentation d'un drame sanglant dont la vue seule peut donner une idée.

Nous rencontrions sur les routes des familles en fuite, des hommes et des femmes portant leurs enfans, traînant leurs bestiaux, conduisant des charrettes pleines de meubles à demi brisés.

D'autres étaient assis sur les routes, pleurant leurs maisons pillées et dévastées.

Les soldats partageaient avec eux leur pain, quand ils en avaient.

De pauvres paysans leur offraient, plus loin, la moitié de leurs chétives provisions.

Souvent, harassés de la marche, nous espérions nous reposer dans un village, et lorsque nous y arrivions, nous le trouvions sans habitans, et il nous offrait le triste spectacle d'un incendie.

Nous étions réduits à bivouaquer, nous couchions sur la terre ou sur la paille.

Je ne puis oublier ce qui m'arriva à Essone, où un vieil officier, dont je regrette de ne pas savoir le nom, eut la bonté de m'offrir la moitié de son manteau.

— Quoi, lui dis-je, vous voulez le couper ?

— Non, ma belle enfant, me répondit-il : mon manteau est grand; mettez-vous dans une moitié, je me mettrai dans l'autre.

Le brave homme n'y entendait pas malice. Nous fûmes camarades de lit, et je réponds qu'il pensa plutôt à se reposer qu'à faire la conversation.

Le canon nous éveilla de bonne heure.

Nous nous remîmes en route, et nous étions près de la fontaine de Juvisy, lorsque l'empereur lui-même arriva.

Qu'ajouterai-je? Tout le monde sait le dénouement de ce triste drame.

Les troupes alliées entrèrent dans Paris.

Heureusement nous n'étions pas là pour les voir arriver.

CHAPITRE V.

Je quitte la troupe de Volange. — Ma portière et sa fille. — Les éteignoirs et M. Soulié. — Je tiens un cabinet de lecture. — On me propose un trône. — Un homme sous le scellé. — Les Russes au théâtre des Variétés.

Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, dit un vieux proverbe ; et la comédienne qui voyage n'amasse pas d'argent.

Je ne parle pas de celles qui voyagent pour aller porter, dans les théâtres des grandes

villes, des talens connus et des réputations toutes faites.

Celles-là moissonnent des applaudissemens, des bouquets, des petits madrigaux, et, ce qui vaut mieux, de gros sacs d'écus !

Mais la pauvre Flore revenait de son pélerinage dramatique, la tête pleine de rôles et la bourse vide !

Mes costumes étaient usés.

Ils l'avaient été autant par moi que par mes camarades à qui je les avais prêtés.

Volange me proposait de reprendre nos courses : je savais ce qu'il en coûtait d'être sociétaire *à part entière*. Je le remerciai, et je me séparai de sa société dramatique, sans

avoir jamais su depuis ce qu'elle était devenue.

Je crois que la direction de Volange fut tuée par une circulaire assez sévère du ministre de l'intérieur, du 1er mai 1815, qui s'adressait aux troupes ambulantes.

Je n'avais plus de parens.

Pour des amis, on n'en a pas quand on est dans le malheur.

J'aurais eu, sans rougir, recours à Henri; mais, comme tous ceux qui avaient loyalement combattu avec l'empereur, il avait été exilé de l'autre côté de la Loire.

J'allai trouver mes anciens directeurs des Variétés, je leur demandai à rentrer à leur

théâtre, dont j'étais véritablement l'enfant.

On ne me reçut pas comme l'enfant prodigue, on ne tua pas le veau gras!

Le bon Duval était alors secrétaire-général de l'administration. Il me rappela ses conseils et ses prédictions; cependant, tout en promettant de parler pour moi, il m'objecta que les engagemens étaient faits, que la troupe comptait quatorze femmes, que si je voulais jouer des amoureuses, il y en avait six; que si je voulais jouer des rôles comiques, Élomire, Gontier et Maria tenaient cet emploi.

J'allai trouver Brunet, qui, en faveur de notre ancienne amitié, me promit de me faire engager pour la prochaine année théâtrale, et en attendant, me dit que je pouvais venir au

théâtre, et que j'y serais toujours reçue comme une enfant de la maison.

Cependant, que faire pendant un an, pour attendre des appointemens?

Des dettes? Il faut pour cela avoir du crédit.

Ne fait pas des dettes qui veut.

Travailler? On sait ce que peut gagner une femme qui tient l'aiguille : juste ce qu'il faut pour mourir de faim.

Je dois rendre justice à mes camarades, presque tous me reçurent à bras ouverts.

Les hommes m'offrirent leurs services.

Les femmes me proposèrent un logement

chez elles : mais on gêne les autres, et on n'est pas libre soi-même.

Je me logeai, en attendant mieux, dans un modeste hôtel garni, et je mis en gage quelques uns des effets qui me restaient, pour payer ma quinzaine d'avance.

Permettez-moi de vous faire le tableau de a troupe du théâtre des Variétés à cette époque, et d'y joindre quelques petites réflexions sur ce qui contribue au succès des théâtres.

Car il ne ne faut pas croire qu'une artiste, quand elle l'est véritablement, vive sans réfléchir.

Outre le talent particulier de presque tous les acteurs, ce qui rendait la troupe des Variétés excellente, c'était l'ensemble.

Depuis dix ans, les mêmes acteurs et les mêmes actrices ne s'étaient point quittés et se connaissaient parfaitement. Leurs qualités brillaient, leurs défauts disparaissaient par l'habitude qu'on avait de les voir.

Le succès du théâtre ne reposait pas sur une seule tête.

Les auteurs ne faisaient pas un ouvrage pour qu'il n'y eût qu'un seul rôle entouré d'accessoires insignifians.

Dans une pièce, on trouvait souvent réunis Brunet, Potier, Tiercelin, Bosquier-Gavaudan, et les accessoires de la même pièce étaient joués par Legrand, Odry et Vernet.

Les comédiens du Théâtre-Français venaient

souvent aux Variétés pour en admirer l'*ensemble.*

Mais je m'aperçois que je vais écrire de la critique et qu'on se moquera de moi. Laissons les directeurs de théâtre faire comme ils l'entendent. Ce n'est pas moi qui les instruirai ni qui les corrigerai.

Je pense comme Jocrisse :

« Il faut laisser dire les maîtres, parce qu'autrement, on n'en finirait pas. »

En réfléchissant à ma position, il me vint une idée que je crus heureuse.

C'était de donner des leçons d'art dramatique aux jeunes personnes qui se destinaient au théâtre, et d'établir chez moi un conservatoire au petit pied.

Mais, pour avoir des élèves, il faut être connue.

Ou bien il faut se faire connaître par des affiches, par des annonces dans les journaux.

Je n'avais pas le moyen de payer l'imprimeur ou l'insertion.

Je parlai de mon projet à ma portière, qui était une assez bonne femme, et qui m'avait paru très répandue dans la petite société de son quartier.

Madame Cadillon, c'est le nom de ma portière, était un type digne de Henri Monnier, et assurément il l'aurait mise dans ses tableaux de mœurs, s'il l'avait connue.

Madame Cadillon était folle du spectacle,

et comme sa place sédentaire la privait du plaisir d'y aller autant qu'elle l'aurait voulu, elle était obligée de se contenter du plaisir de lire des pièces de théâtre, qu'elle empruntait de tous les côtés.

Son ambition aurait été d'être ouvreuse de loges.

Je gagnai son amitié, en lui promettant de solliciter pour elle cet emploi, aussitôt que je serais rentrée au théâtre.

Provisoirement, je lui prêtai toutes mes brochures, qu'elle ne se contentait pas de dévorer toute seule, mais dont elle faisait tout haut la lecture, le soir, aux voisines et aux cuisinières qui venaient brûler leurs chan-

delles dans sa loge, ou se chauffer à son poêle.

Elle me promit beaucoup de pratiques, et, en attendant, elle m'offrit celle de sa fille, qu'elle désirait vivement pousser dans les coulisses.

En faire une actrice, avait été le rêve de toute sa vie.

Mademoiselle Adeline Cadillon était une jeune personne de dix-huit à dix-neuf ans, à la tournure dégagée, et à la physionomie délurée.

Elle travaillait chez une cordonnière, en qualité de chamareuse, et elle fréquentait aussi assidument qu'elle le pouvait l'amphithéâtre de l'Ambigu et de la Gaîté.

Elle vint, dès le lendemain, prendre sa première leçon, et me débita des *tartines* de mélodrame, avec plus de cuirs qu'il n'y en avait dans la boutique de sa cordonnière.

Je lui fis entendre qu'il fallait prendre, avant tout, des leçons de langue et de grammaire; mais cette étude n'était pas de son goût. J'ai su qu'elle avait débuté depuis au théâtre des Funambules, où elle eut beaucoup de succès... dans la danse de corde.

Ma portière ne m'envoya pas d'autre élève.

J'en demandai dans une table d'hôte où j'allais prendre mes repas, en attendant que j'eusse la facilité de remonter mon petit ménage.

Il m'en vint dès le lendemain.

Mais ce n'étaient pas des demoiselles.

C'étaient des jeunes gens qui voulaient, disaient-ils, suivre mes leçons.

Ils désiraient tous jouer les rôles d'amoureux, et voulaient commencer par apprendre les gestes.

Ce n'était pas là mon compte, je fermai ma classe.

Je rencontrai heureusement une de mes anciennes amies, mademoiselle Joséphine Mayeur, la fille de l'acteur de ce nom, qui avait précédé Brunet dans l'emploi des niais, au théâtre des Variétés. Cette jeune et jolie personne ayant appris ma position, voulut absolument que j'allasse loger avec elle.

Joséphine Mayeur avait été ma camarade pendant quelque temps, au théâtre des Variétés. Elle y avait débuté en 1802, à peine âgée de quinze ans ; elle y était rentrée en 1808, et n'y était restée qu'un an, sa jolie figure n'ayant pas suffi à remplacer le talent qu'elle n'avait pas encore, car depuis elle en a eu, et elle en a fait jouir les théâtres des départemens.

Au moment de notre rencontre, elle tenait un petit cabinet de lecture, rue Richelieu : son père lui en avait fait l'acquisition.

Lasse de vivre dans une sorte d'isolement, et voyant mes petites économies disparaître, sans moyen de les remplacer, j'acceptai sa proposition, à condition que je lui serais utile.

Je l'aidai donc à tenir son petit établisse-

ment, et je l'y remplaçais quand elle s'absentait.

Une jolie tête de plus dans un comptoir ne peut pas nuire pour attirer les chalands.

Cependant nous n'avions pas une grande quantité d'abonnés.

La fureur de la lecture n'était pas poussée au degré ou elle est parvenue maintenant.

Il n'y avait alors que cinq ou six journaux.

Et des romanciers : Ducray-Duminil, Pigault-Lebrun, madame Cottin, étaient, autant que je puis m'en souvenir, nos plus grands fournisseurs, et rajeunissaient nos tablettes garnies de vieilleries, dont les pages étaient aussi usées que la réputation.

Nos abonnés peu nombreux fournissaient à peine à l'entretien du loyer, des acquisitions et des lumières, dont le progrès n'était pas encore très rapide.

Je parle ici, tout simplement, des lumières qui éclairaient matériellement la société, telles que les *quinquets* et les *carcel*, qui ont pris les noms de leurs inventeurs, et qui les ont immortalisés.

Lorsque d'autres lumières devinrent à l'ordre du jour, on leur opposa les *éteignoirs*, qui prirent bientôt un grand accroissement.

Les lumières et les éteignoirs me rappellent une anecdote que je ne veux pas vous faire perdre, quoiqu'elle soit d'une date un peu moins ancienne.

C'était en pleine restauration, à l'époque où les idées libérales étaient vivement attaquées et proscrites.

Honoré, acteur plein d'esprit, qui a été mon camarade aux Variétés, qui a joué sur plusieurs théâtres de Paris, était alors à Bordeaux.

Un journaliste de cette ville, M. Soulié, qu'il ne faut pas confondre avec l'ingénieux et spirituel romancier Frédéric Soulié, critiquait très durement Honoré dans sa feuille quotidienne.

Honoré, pour se venger, ne manquait jamais, dans ses rôles, d'improviser quelques plaisanteries auxquelles le nom de son adversaire prêtait beaucoup.

Il disait : Mon soulier est trop long, mon soulier est trop plat, mon soulier est crotté.

Le journaliste crut devoir adresser ses plaintes à l'autorité, comme étant attaqué personnellement.

Le maire fit venir Honoré, et lui défendit, sous les peines portées par la loi, de rien ajouter à ses rôles, et surtout de prononcer en scène le nom de Soulié.

En cas de désobéissance, il y allait de la prison.

Cependant Honoré voulait se venger.

Il alla au café du théâtre, et promit aux jeunes gens, dont il était fort aimé, de faire

un jeu de mots et une épigramme sur Soulié, sans risquer la prison.

Ce bruit se répandit bientôt dans la ville.

Le lendemain, la salle était comble, et M. le maire était dans sa loge, pour voir si Honoré contreviendrait à ses ordres.

On donnait le *Sourd ou l'Auberge pleine*.

Honoré jouait Dasnières.

Le premier acte se passa sans hostilités, quoiqu'on en attendît dans la scène où ce personnage adresse tous les calembourgs d'usage au papa Doliban.

Au second acte, arrive la scène où Dasnières fait son lit.

Honoré dresse le sien avec tous les lazzis les plus comiques. Il se couche, il n'a pas encore parlé de Soulié, le second acte va finir.

Les spectateurs s'impatientaient, et commençaient à murmurer.

Alors Honoré se relève et dit : « Ah ! j'ai oublié d'éteindre ma lumière. Le feu pourrait prendre à mon lit. *J'aurais beau crier que je suis cuit, je ne serais pas cru.* Comment donc faire ?... »

Il se baisse, prend son soulier et ajoute : « Ah ! voilà mon éteignoir ! »

A ces mots, les applaudissemens partent de tous les côtés de la salle.

Le maire lui-même éclate de rire.

Honoré a vaincu son ennemi.

Soulier, qui était dans la salle, se lève précipitamment, et s'enfuit.

Je reviens au cabinet de lecture, qui n'allait pas trop bien. Je voyais arriver le moment où nous serions obligées de fermer boutique. Joséphine était en arrière de plusieurs termes de son loyer. Elle avait, de plus, quelques dettes criardes.

Parmi nos abonnés, il y en avait un qui semblait me remarquer.

Il restait plus long-temps que les autres, m'adressait souvent la parole, et cherchait toujours à lier conversation.

Dans la position où je me trouvais, j'étais peu communicative.

Cependant, un soir qu'il se trouvait seul à lire un roman, et que j'étais au comptoir, il vint à moi, et me dit : — Mademoiselle, il faut absolument que je vous fasse une proposition.

Ce mot de proposition m'effaroucha.

—Vous êtes belle, mademoiselle, et vous ensevelissez vos grâces et le plus beau buste que j'aie vu, dans un obscur cabinet de lecture, où personne ne peut les admirer.

Je ne concevais rien à ce début.

Il continua.

— Je suis venu à Paris pour exploiter quelques capitaux, que je voudrais mettre dans une bonne entreprise, et j'ai jeté les yeux sur vous.

— Comment, monsieur, vous voulez m'exploiter ?

— En tout bien et tout honneur, mademoiselle.

— Il m'est impossible de vous comprendre.

— Je vais m'expliquer.

Un de mes cousins a fait jadis, en 1808, sa fortune au café du Bosquet, rue Saint-Honoré.

Il est impossible que vous n'ayez pas entendu parler de la belle limonadière. On a assez chanté dans les rues :

C'est la belle limonadière
Du joli café du Bosquet.

Les théâtres même ont célébré sa gloire.

L'exemple de mon cousin a été suivi par des spéculateurs, et en 1811, au Palais-Royal, le café des Mille-Colonnes a établi aussi sa belle limonadière, qui, plus tard, a eu pour fauteuil, à ce que l'on assure, un trône acheté après faillite d'une tête couronnée.

— Ou voulez-vous en venir, et que me font ces belles limonadières ?

— C'est que je veux vous faire la proposition de l'être à votre tour, et de vous asseoir sur un trône.

Je sais, mademoiselle, que vous avez joué la comédie avec agrément. Votre nom et votre figure peuvent achalander l'établissement que j'ai en vue.

De plus, faut-il tout vous avouer ?

Oui, mademoiselle Flore, je suis éperdument amoureux de vous, et, à l'offre d'un trône, je joins celle de ma main.

J'avoue que ma surprise fut grande.

Je venais de voir que les trônes n'étaient pas solides, ou du moins qu'il n'était pas fafacile de s'y tenir.

Quant à la main de ce monsieur, j'y tenais d'autant moins, qu'elle était attachée à un corps fort disgracieux, surmonté d'une tête atroce.

De plus, j'avais dans le cœur un souvenir que je ne pouvais effacer, je pensais toujours à Henri.

Ma réponse fut froide et polie; mais je refusai net.

— Mademoiselle, me dit alors l'abonné en question, dont la physionomie s'anima, vous refusez un homme passionné, un homme capable de tout entreprendre pour vous posséder.

Il me tint ensuite les discours les plus extravagans.

Je commençais à avoir peur, lorsque, heureusement, il entra deux vieux habitués dans le cabinet de lecture.

Mon amoureux sortit en me disant :—Vous me reverrez.

Quelques jours se passèrent, et je ne le revis point.

Nos affaires allaient de plus mal en plus

mal. La pauvre Joséphine m'apprit qu'on allait saisir ses meubles, et que, comme elle avait eu l'imprudence de souscrire une lettre de change, sa liberté était compromise.

A mon tour de l'obliger.

Je retournai à mon hôtel garni, et j'emmenai Joséphine avec moi.

Pendant notre absence, on vint mettre les scellés sur son mobilier, sur les armoires et sur les portes de l'appartement.

Deux jours se passèrent.

Le père de Joséphine, le bon Mayeur, qui était alors directeur du théâtre de Dunkerque, avait reçu une lettre de sa fille; il avait envoyé au correspondant des théâtres, M. Prin,

l'argent nécessaire pour la tirer d'embarras ; nous allâmes tout de suite trouver le propriétaire, et, en le soldant, nous obtînmes immédiatement la levée des scellés.

Naturellement, nous devions être présentes à cette opération.

Nous ne nous doutions pas de ce qui allait arriver.

Dans ma chambre à coucher, le juge de paix ouvre une grande armoire en placard, où nous mettions nos robes.

Il jette un cri.

Tout le monde regarde.

— Ciel ! dit le juge de paix : un homme mort !

Nous restons tous stupéfaits!

Une voix faible et dolente se fait entendre.

— Non, je ne suis pas mort tout à fait, mais je n'en vaux guère mieux.

Je reconnais cette voix, la figure atroce qui m'avait offert sa main, et je m'écrie :—C'est vous, monsieur! Que faites-vous là?

— Hélas! j'étouffe et je meurs de faim.

— Comment! dit à son tour le juge de paix, mesdames, vous quittez votre logement et vous y laissez un homme dans une armoire!

— Monsieur, nous ignorons comment il s'y trouve. Nous ne serrons pas ordinairement des hommes dans nos armoires (1).

(1) Si ce monsieur avait vu jouer *M. Vautour* ou le *Pro-*

Quelqu'un avait été chercher un bouillon, que l'on fit prendre à ce malheureux prisonnier.

Quand il eut repris ses sens et quelques forces, il dit au juge de paix :—N'accusez pas ces dames, je suis seul coupable. Je m'étais caché là, il y a... je ne sais pas combien il y a ; car le temps m'a semblé bien long, et ma montre est arrêtée.

— Il y a deux jours, dit le juge de paix, que j'ai mis les scellés.

— Je croyais qu'il y avait trois semaines.

— Vous êtes donc un voleur ?

priétaire sous le scellé, il aurait su le danger qu'il y avait à se cacher ainsi. — On peut prendre de bonnes leçons dans le répertoire des Variétés.

— Non, monsieur le magistrat, je suis un amant!

— Un amant!

— Malheureux! Je dois rendre justice à la vertu de mademoiselle Flore. Je lui avais fait des propositions que je croyais pouvoir lui convenir. Elle m'a refusé.

J'ai eu la malheureuse pensée de devoir à la ruse ce que je ne pouvais pas obtenir autrement.

Je me suis glissé dans cette chambre, mais sans autre intention que celle de lui renouveler mes protestations d'amour.

— Monsieur, dit le magistrat; il me faut d'autres preuves.

On vous trouve caché dans un domicile étranger. Avez-vous des papiers? Quelqu'un peut-il répondre de vous? Ces dames vous connaissent-elles?

Je m'empressai de dire que je le connaissais pour un de nos abonnés, et qu'en effet il m'avait adressé des propositions très bienveillantes, mais que je n'avais pas cru devoir les accepter.

Les papiers de notre pauvre abonné se trouvèrent en règle.

Le juge de paix, après une sévère admonition, l'engagea à se retirer promptement.

— Mais, monsieur, je n'ai pas la force de marcher.

On envoya chercher un fiacre, dans lequel on le transporta.

Il me lança en sortant un regard plein d'amour, mais d'amour mourant.

Il ne revint pas à notre cabinet de lecture.

Nous nous y réinstallâmes provisoirement.

L'aventure avait fait du bruit, et cela nous amena pendant quelque temps des pratiques, que la curiosité attirait, et à qui il fallait conter l'histoire de l'*homme sous le scellé.*

Presque tous les jours je continuais de fréquenter les spectacles, dont j'avais facilement des billets ; car ma bourse légère ne m'aurait pas permis cette dépense.

Dans ce moment, le théâtre était livré aux pièces de circonstance, et presque toutes étaient faites par les mêmes auteurs qui avaient chanté le gouvernement précédent.

Je me trouvai heureuse, quand je songeai que je n'étais pas obligée de jouer dans ces pièces des rôles qui auraient blessé mon cœur et contrarié mes opinions.

Oui, mes opinions !

Parce qu'on est femme, ne peut-on pas en avoir une ?

J'ai exprimé la mienne, et nous la verrons en temps et lieu.

Cependant, comme on m'avait accordé une entrée aux Variétés, j'en profitais pour me

mettre au courant du répertoire, qui s'était augmenté depuis mon départ.

Les salles de spectacle étaient remplies d'uniformes étrangers de toutes les nations, ce qui n'empêchait pas le public parisien d'y abonder.

Jamais les théâtres ne firent de plus belles recettes.

J'étais un soir aux Variétés, au balcon, et je regardais tristement, vis-à-vis de moi, la loge d'avant-scène où j'avais si souvent vu Henri.

Elle était vide.

Tout à coup elle s'ouvre, et je vois entrer...

Qui? lui?...

Non, plusieurs officiers russes, et parmi eux

je reconnais mon jeune officier d'Epernay, celui qui avait brûlé la cervelle au Cosaque, et que le boute-selle avait fait partir si brusquement dans un moment bien dangereux pour moi.

Cet homme dans cette loge, tandis que celui que j'aurais voulu y voir n'y était pas, cela me donna des émotions... Je ne faisais guère attention au spectacle ; à tout moment mes yeux se portaient involontairement sur l'avant-scène.

Je m'aperçus que plusieurs lorgnettes se dirigeaient vers moi ; je ne pus pas douter que je ne fusse reconnue par le jeune officier.

En effet, il me salua, et me fit de la main plusieurs signes auxquels je feignis de ne pas faire attention.

Dans l'entr'acte, la bouquetière m'apporta un bouquet des plus élégans : je le refusai.

Je n'attendis pas la fin du spectacle ; je partis pendant le second entr'acte.

Dès que l'officier russe me vit quitter ma place, il sortit de sa loge.

Je le rencontrai sur l'escalier, où il m'offrit la main.

—Mademoiselle, me dit-il, me permettrez-vous de vous reconduire ?

— Monsieur, lui répondis-je à demi-voix et avec assez de fermeté, quoique fort troublée :

Paris a capitulé, mais je ne suis pas comprise dans la capitulation.

CHAPITRE VI.

Madame Baroyer et le mousquetaire. — La comédie chez les fous. — Un marquis trop célèbre. — Les douze Henri IV. — Le triomphe de Trajan et l'empereur de Russie. — A bas les aigles ! à bas les N !

Après avoir quitté le jeune officier russe, je me perdis dans la foule qui descendait, et je gagnai lestement mon modeste hôtel garni.

Depuis ce temps, je pris la précaution de me mettre aux baignoires, afin d'être moins en vue.

Un soir, je me trouvais dans une de ces loges avec Crétu, l'un des directeurs des Variétés ; il survint un vieux monsieur qui le reconnut et qui lia conversation avec lui.

C'était un émigré qui était rentré avec Louis XVIII, un de ces voltigeurs dont on fit à cette époque de si plaisantes caricatures, une espèce de M. de la Jobardière.

On jouait les *Chevilles de maître Adam*. Lorsqu'il vit paraître madame Baroyer, il s'écria : — Eh ! pardieu ! je reconnais cette actrice ; je l'ai vue à Versailles avant la révolution !... Est-ce que ce n'est pas la Baroyer ? — C'est elle-même, répondit Crétu. — C'est inconcevable, reprit le vieux voltigeur. Je me rappelle qu'étant mousquetaire, je l'ai vue dans les coulisses du théâtre de la Montansier,

que les mauvais sujets de mon âge fréquentaient volontiers, et elle était déjà vieille à cette époque. — Elle l'est encore, lui dit Crétu. — Mais, pardieu ! continua le ci-devant mousquetaire, elle ne l'est pas plus que dans ce temps-là. Comment diable a-t-elle fait son compte ?

Je me hasardai à lui dire :

— Monsieur, le talent ne vieillit pas.

— J'ai cependant diablement vieilli, ajouta le ci-devant jeune seigneur. Pardieu ! je veux aller lui faire ma cour, et lui rappeler un certain souper fin où nous nous trouvâmes ensemble, et que monseigneur le comte d'Artois donna, chez un traiteur de Versailles, à la Montansier, qui ne lui était pas indifférente

D'après la permission que lui en avait donnée monseigneur, elle avait amené les femmes les plus aimables de sa troupe. Nous étions là quelques jeunes étourdis fort gais et très disposés à rire et à folâtrer. Je me trouvai à côté de la Baroyer, qui me parut fort spirituelle. Le vin de Champagne nous étourdit un peu, nous troubla la vue, et, vers le dessert, je me sentais, pardieu! tenté de dire, comme Chérubin dans le *Mariage de Figaro* : « Marceline est une femme ! » Je ne sais trop ce qui serait arrivé, si un écuyer de monseigneur le comte d'Artois ne fût venu l'avertir qu'on le demandait au jeu du roi.

Monseigneur levant table, nous fûmes obligés de faire comme lui, et je retournai à l'hôtel des Mousquetaires, en me promettant

d'aller le lendemain voir jouer *Figaro*, et de retrouver Marceline. Mais le lendemain, précisément, j'eus un duel avec Grammont, qui m'avait plaisanté sur ma conquête, tandis qu'il prétendait avoir fait celle de la séduisante mademoiselle Lillié, une des plus jolies nymphes de la Montansier, et la meilleure chanteuse de sa troupe d'opéra. Je pris mal la plaisanterie ; nous allâmes au clair de lune tirer notre épée au bord de la pièce d'eau des Suisses. Il me mit trois pouces de fer dans le bras ; je restai six semaines cloué dans ma chambre. Le roi, qui n'entendait pas raillerie sur ces sortes d'affaires, m'envoya faire une petite retraite à la Bastille. J'oubliai la Baroyer ; la révolution survint, j'émigrai, et j'allai faire mes fredaines à Coblentz. Me voici de retour avec la légitimité, et je retrouve ici

ma Marceline avec la même figure qu'elle avait en 1788. C'est, pardieu ! dommage que je ne sois point un Chérubin ! cette petite demoiselle (il parlait de moi) vient de dire que le talent ne vieillit pas ; mais je sens qu'autre chose vieillit. N'importe; je veux revoir la Baroyer.

Après la pièce, le voltigeur, appuyé sur le bras de Crétu et sur une canne à pomme d'or, en forme de béquille, se disposait à monter sur le théâtre, pour faire une reconnaissance qui eût été sans doute fort dramatique, lorsqu'il se sentit pris d'une quinte violente ; il jugea à propos de remettre l'entrevue à un autre jour.

On le conduisit à sa voiture, et il se mit au lit, où son asthme l'étouffa dans la nuit.

Le même soir, en sortant des Variétés, je rencontrai mon ancien camarade Joly ; je lui demandai un billet pour aller le lendemain au Vaudeville, où il devait jouer la première représentation d'une pièce intitulée *Gascon et Normand*. On jouait aussi ce jour-là les *Caméléons*, pièce en un acte qui eut peu de succès.

Je cite cette pièce, parce que c'est la seule à laquelle ait travaillé un homme devenu célèbre dans un autre genre, Béranger, le chansonnier national. Il a prouvé qu'on pouvait faire d'excellentes chansons et une mauvaise pièce.

Chacun son métier.

La présence de Joly me fit penser que madame Saint-Aubin, sa belle-mère, pouvait

changer ma position. Protégée par elle, je pouvais entrer à son théâtre, pour jouer de petits rôles, comme celui que j'avais rempli dans le *Déserteur*, en faisant la jeune fille qui a égaré son fuseau.

Joly me promit de me présenter à la délicieuse actrice du théâtre Feydeau. Dès le lendemain, il me conduisit à Nogent, où elle avait une très jolie maison de campagne, et où elle recevait souvent.

Madame Saint-Aubin venait de partir pour Charenton avec quelques intimes.

Ils allaient voir jouer la comédie par les fous.

Je me remis en route avec Joly, et nous

arrivâmes à Charenton presque aussitôt qu'eux.

Je ne pouvais pas croire que des fous fussent capables de s'exercer dans un art qui demande tant d'étude et de travail, même de la part de ceux qui ont de la raison.

Mais on m'apprit que cette façon de les occuper, de les distraire de leurs manies, en leur faisant porter leurs idées et leur attention sur des objets amusans, était un moyen curatif employé souvent avec succès.

S'il n'avait pas toujours des résultats complets, il avait l'avantage de leur procurer quelques momens de plaisir et de faire diversion à leur état habituel.

La comédie que l'on devait donner ce jour-là

à Charenton faisait partie d'une fête que l'établissement donnait à son directeur, qu'on appelait, je crois, M. Coulmier.

Lorsque nous entrâmes dans la salle, on commençait le *Dépit amoureux*, qui est la *pièce de bœuf* de toutes les sociétés. Tous les rôles n'étaient pas joués par des fous, on avait soin de les associer à des personnes de bon sens et à quelques comédiens de profession, pour maintenir l'équilibre.

Le rôle de Gros-René était rempli par Stockleit fils, de l'Ambigu-Comique, jeune acteur qui s'est fait à ce théâtre une réputation, qui depuis a joué avec succès à l'Ambigu et à l'Odéon, et qui, peu de temps après la révolution de juillet, est allé jouer la comé-

die au Pérou, où il est mort au lieu de s'enrichir.

Le rôle de Marinette était joué par madame Quesney (1), femme d'un certain âge, mais affichant la jeunesse et la coquetterie... Cette dame avait des relations avec un des pensionnaires de la maison, qui n'était cependant pas fou, mais qui devait se trouver trop heureux de ne pas être dans une autre prison, à laquelle on ne l'avait pas condamné, pour éviter les révélations les plus scandaleuses.

Cet homme, que je regardai comme une espèce de curiosité, comme un de ces êtres

(1) Je crois devoir prévenir mes lecteurs qu'outre la mémoire si nécessaire à une actrice, et dont j'ai le bonheur d'être douée, je possède à un très haut degré la mémoire des noms. Une personne que j'ai vue et que l'on m'a nommée une fois est gravée pour toujours dans mon souvenir.

monstrueux que l'on fait voir dans des cages, était le trop fameux marquis de Sade, auteur de plusieurs livres qu'il est impossible de nommer, et dont le titre seul est une insulte au goût et aux mœurs. Ce qui doit vous faire penser que je ne les ai pas lus.

Il semblait que sa figure fût l'enseigne de son esprit et de son caractère. Je l'ai encore devant les yeux, et j'ai la mémoire des physionomies comme j'ai celle des noms.

Il avait une assez belle tête, un peu longue, le nez aquilin, les narines ouvertes, la bouche étroite, et la lèvre inférieure saillante. Les coins de sa bouche retombaient avec un sourire dédaigneux.

Ses yeux petits, mais brillans, étaient dis-

simulés sous une forte arcade qu'ombrageaient d'épais sourcils; ses paupières plissées recouvraient les coins de l'œil, comme ceux d'un chat; son front découvert s'élevait en ovale, il était coiffé de ses cheveux relevés en toupet à la Louis XV, ses faces étaient légèrement bouclées, le tout était parfaitement poudré, et cette chevelure lui appartenait, quoiqu'il fût alors âgé de soixante-quatorze ans.

Sa taille était droite et élevée, son port noble était celui d'un homme de la haute société.

On me pardonnera de m'être étendu sur le portrait d'un homme qui a joui d'une infâme célébrité.

Il avait conservé de grandes manières et

beaucoup d'esprit. C'était lui qui avait composé le divertissement et les couplets pour la fête de M. Coulmier.

Revenons à la comédie jouée par les fous.

Le rôle d'Éraste était rempli par un jeune homme d'une physionomie très intéressante ; il était devenu, à ce que l'on m'a dit, fou par amour, après avoir perdu, par un accident subit, une jeune personne qu'il devait épouser. S'il l'eût perdue après le mariage, cet accident ne lui serait peut-être pas arrivé.

La folle qui représentait Lucile était une jolie blonde, vive, gracieuse, qui joua parfaitement ses scènes de dépit et de coquetterie.

La petite scène de Mascarille fut jouée très

gaîment par un autre fou, dont le nom a été célèbre dans les lettres et au théâtre.

C'était le fils du spirituel Laujon, le doyen des chansonniers.

Ce pauvre jeune homme avait la folie de se croire un grand peintre.

Il dessinait, sur un carré de papier, des maisons, des arbres et des bonshommes, et il envoyait ses tableaux à madame Saint-Aubin, en lui demandant 40,000 francs.

La première pièce marcha sans encombre.

Dans l'entr'acte, M. Coulmier voulant venir saluer madame Saint-Aubin et sa société, se leva, et lorsqu'il fut levé, il disparut à mes yeux.

Je le cherchais dans la foule, lorsqu'en baissant les yeux je le vis auprès de nous.

Quelle fut ma surprise! Cet homme, qu'à l'aspect de sa grosse tête et de son large buste j'avais cru très grand, était monté sur un siége fort élevé, et lorsqu'il fut à terre, c'était un nain de quatre pieds de haut, dont les jambes courtes et cagneuses supportaient l'énorme torse.

Voilà comme on est trompé sur beaucoup de grands hommes, lorsqu'ils ne sont plus sur leur piédestal.

Le spectacle continua.

La seconde pièce ne fut pas aussi heureuse que la première.

Un fou jouait un rôle de valet, et ne débi-

tait pas mal, lorsque celui qui jouait son maître lui donna une lettre, en lui disant d'aller la porter.

Celui-ci le regarde fièrement, oublie son rôle, et lui dit : — Pour qui me prenez-vous ? Est-ce que je suis votre domestique ? Faites vos commissions vous-même.

Et il sortit de scène, sans qu'on pût l'y faire rentrer.

Un autre, qui jouait un père noble, ne voulut jamais souffrir qu'on lui mît sa perruque, et, comme on insistait, il laissa faire malicieusement, mais aussitôt qu'il fut entré en scène, il la jeta dans le trou du souffleur.

On fut obligé de baisser la toile.

On terminait le spectacle par le joli opéra comique des *Deux petits Savoyards*, qui devait amener le divertissement. Madame Saint-Aubin s'était donné la peine de le faire répéter.

La pièce fut jouée d'une manière très agréable ; mais les honneurs furent pour une charmante personne, folle cependant, une jeune Espagnole nommée mademoiselle Urbistondos.

C'était une brune ravissante, aux cheveux d'un noir d'ébène, aux grands yeux fendus en amande, à la physionomie mélancolique. Elle joua le rôle de Joset de manière à ravir tous les spectateurs, et elle chanta ensuite très bien les couplets faits par le marquis de Sade pour le directeur de la maison, héros de la fête.

Ce qui me frappa, c'est que les couplets, composés par cet homme de mœurs affreuses, respiraient tous la grâce et faisaient l'éloge de la vertu !

Six mois après cette fête, le marquis de Sade allait voir dans l'autre monde si la vertu n'est qu'un mot.

Je sortis de cette comédie de fous avec un serrement de cœur, et il m'en est toujours resté une impression pénible.

J'étais venue pour m'entretenir avec madame Saint-Aubin de mon projet d'entrer à l'Opéra-Comique. Mais je dis à Joly que j'avais réfléchi, que ma démarche n'était qu'une étourderie, et que je le priais de ne pas en parler.

En effet, Dieu sait comme j'étais faite pour chanter l'opéra comique. J'étais supportable dans la troupe de Volange, dans la grange de Pontoise et devant les Normands de Lisieux! mais à côté de mesdames Regnault, Boulanger, Duret et Palar, c'eût été une plaisanterie.

Revenons à la littérature dramatique de cette époque :

Le 12 avril 1814, M. le comte d'Artois était arrivé à Paris.

Le 1er mai, le roi Louis XVIII fit son entrée dans la capitale.

J'étais sur le balcon du théâtre des Variétés avec tous nos camarades. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un de nos auteurs

était à la tête du cortége. Martainville, à cheval, avec un panache blanc, et agitant un grand sabre, nous salua en passant; il eut l'air de nous dire : « C'est moi qui vous le ramène. »

Mais on n'avait pas attendu ce jour pour jouer des pièces royalistes et légitimistes.

Ce fut Henri IV qui fit les frais de toutes ces nouveautés.

Il est assez curieux de constater que l'on fit représenter douze Henri IV sur les théâtres de Paris.

On reprit la *Partie de chasse de Henri IV* aux Français.

Puis après, les *États de Blois*, de Raynouard, où l'on voyait aussi Henri IV.

On donna, au Vaudeville, les *Clés de Paris,* ou le *Désert de Henri IV*. A la troisième ou quatrième représentation, Sacken, qui était gouverneur de Paris, étant arrivé au spectacle au moment où la pièce venait de finir, des enthousiastes l'applaudirent, en criant : Vive Sacken ! et demandèrent qu'on jouât la pièce une seconde fois, ce qui eut lieu.

La même chose était arrivée dix années auparavant, pour une circonstance plus glorieuse et plus patriotique.

On venait de jouer au théâtre des Troubadours, rue de Louvois, une pièce intitulée l'*Heureuse nouvelle*, relative au traité de paix.

Bonaparte, alors premier consul, arriva un peu tard, et le public, transporté par sa présence, fit recommencer la pièce.

L'Opéra-Comique donna les *Héritiers Michau,* ou le *Meunier de Lieursaint* (1), de M. Planard, et les *Béarnais,* ou *Henri IV en voyage,* de M. Sewrin. Le même théâtre reprit la *Bataille d'Ivry.*

Les Variétés jouèrent le *Souper de Henri IV,* ou la *Dinde en pal,* ancienne comédie de Boutillier, à laquelle Rougemont ajouta des couplets.

(1) A propos du meunier de Lieursaint, on se souviendra peut-être qu'au convoi de Louis XVIII, derrière le char funèbre et au milieu du deuil, on vit un homme en habit de meunier, un mouchoir à la main. On dit alors que c'était un descendant de ce Michau, qui avait reçu Henri IV dans son moulin.

Mais il n'y a jamais eu de Michau à Lieursaint que dans la pièce de Collé, qui avait du reste imité sa comédie d'une pièce que nous avons vue à l'Opéra-Comique, sous le titre de *le Roi et le Fermier.*

Ce descendant de Michau qui pleurait le descendant de Henri IV était donc un puff sentimental.

On joue la comédie même aux enterremens.

Ensuite, la *Jeunesse d'Henri IV*, de Merle et Brazier.

Le théâtre de la Gaîté célébra le retour des Bourbons, en donnant *Henri IV*, ou le *Siége de Paris*.

Ce théâtre annonça alors l'intention de reprendre le titre de Grands danseurs du roi, qu'il avait reçu de Louis XV.

Que de gens auraient pu prendre aussi dans ce moment le titre de Grands danseurs du roi !

L'Odéon donna, pour sa part, deux pièces dont le même monarque était le héros.

Henri IV et d'Aubigné, et *Une journée de Henri IV.*

Il n'y eut pas jusqu'au théâtre des Ombres chinoises de Séraphin, qui donna aussi sa *Partie de chasse de Henri IV*.

Ce ne furent pas les seuls ouvrages de circonstance que le moment fit naître.

Je veux que mes Mémoires servent à l'histoire contemporaine et à celle du théâtre ; je mentionnerai donc encore :

A l'Opéra, *Pélage*, ou le *Roi et la Paix*, et je ne quitterai pas notre premier théâtre lyrique sans vous parler d'une représentation donnée devant l'empereur des Russies. Il y a du comique dans tout, même dans les choses les plus sérieuses et les plus tristes.

Il n'y avait pas moyen d'entrer dans la salle, dont les avenues étaient encombrées d'une

foule immense, parce qu'on y attendait l'empereur Alexandre.

Mon ami Beaupré m'avait fait placer dans les coulisses.

Croirait-on que pour recevoir le vainqueur, on avait annoncé le *Triomphe de Trajan*, ce grand opéra qui avait été fait pour les triomphes de Napoléon !

Je me rappelle que Martainville, qui était près de moi sur le théâtre, appelait cela une malice assez plaisante.

Toutes les femmes qui garnissaient la salle étaient en blanc, et portaient d'énormes cocardes blanches.

On lève la toile, on croit qu'on va voir commencer la pièce.

Point du tout.

Dérivis se présente, salue, et vient annoncer que, par l'indisposition d'un acteur, on ne jouera pas le *Triomphe de Trajan ;* il propose à la place la *Vestale.*

Bruit, tumulte !

Les Français veulent applaudir leur vainqueur dans *Trajan.*

Enfin, on fait circuler dans la salle que c'est l'empereur de Russie qui, par modestie, ne veut pas accepter l'encens qu'on allait lui offrir sous le nom du triomphateur romain, et qui avait déjà servi à l'empereur des Français.

Il fallut céder ; mais on se dédommagea bien

dans le premier acte de la *Vestale*, car on appliqua à l'empereur Alexandre tous les éloges adressés à *Licinius*, qui vient aussi sur la scène dans un char triomphal.

Ce n'est pas tout encore.

Des spectateurs lèvent les yeux et aperçoivent l'aigle qui surmonte le rideau d'avant-scène.

On crie : *A bas l'aigle!*

On ne commencera pas que l'aigle ne soit abattu !

Pauvre aigle ! qui avait été salué tant de fois dans le temps qu'il était vainqueur.

Des ouvriers et des garçons de théâtre grimpent au cintre. Les marteaux et les ciseaux frappent de toutes leurs forces.

Mais l'aigle tenait bon.

On fut obligé d'annoncer au public que cette cérémonie serait trop longue, que Sa Majesté attendrait trop, et on se contenta de jeter sur l'aigle un grand voile blanc.

Alors l'ouverture commence par *Vive Henri IV*, puis on joue la pièce.

Lays vient sur le théâtre dans un entr'acte, comme j'y étais venue à Pontoise, pour chanter : *A peine au sortir de l'enfance*. Mais lui, c'était pour faire entendre des couplets d'un M. de Chalabre, qui commençaient par : *Vive Alexandre ! Vive Guillaume !* et qui finissaient par : *Ils nous ramènent les Bourbons*.

Cela devait un peu contrarier Lays, qui, dans le temps, avait été *pas mal* patriote.

On ne peut pas se faire une idée des transports, des cris, des houras qui faisaient retentir la salle.

Les femmes criaient plus fort que les hommes.

On s'embrassait dans les loges, dans les foyers, dans les corridors.

Je crois que beaucoup de jeunes gens profitèrent de l'occasion pour embrasser les plus jolies femmes devant le nez de leurs maris.

Quelques jours après, ma fruitière, en me montant mes petites provisions, me raconta qu'elle avait été, avec les dames de la halle, complimenter l'empereur Alexandre, et crier dans son salon : Vive Louis XVIII !

Il avait été obligé d'en embrasser deux ou trois.

Le métier de vainqueur a ses désagrémens.

Le logement que j'avais loué provisoirement était vis-à-vis la porte Saint-Denis.

J'y vis des échafaudages. On était occupé à réparer quelques endroits dégradés.

J'étais descendue, je causais avec Emile Cottenet, qui était entré depuis peu au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et qui logeait dans le même hôtel que moi.

Arrive un employé de la préfecture, qui connaissait Emile ; il lui apprend qu'il est chargé de surveiller l'exécution d'une ordonnance de police, pour faire enlever tous les

emblèmes, chiffres et armoiries de Napoléon.

On se rappellera peut-être le mauvais jeu de mots qui circulait alors : que Napoléon avait des N *mis* partout (des ennemis).

Ce monsieur interpelle un des ouvriers, et lui crie : « Je vois là-haut un N qu'il faut enlever ! »

— Prenez garde, dit Emile, c'est l'inscription :

LUDOVICO MAGNO.

Si vous ôtez l'N, cela fera :

LUDOVICO MAGO.

L'employé comprit la nécessité de conserver la lettre séditieuse.

CHAPITRE VII.

Le retour de l'empereur. — Les violettes proscrites. — Mademoiselle Mars. — Le 8 juillet. — Encore des pièces de circonstance. — Un testament à Waterloo. — La marchande à la toilette. — Un monsieur veuf.

Le 20 mars 1815 allait arriver.

On se doute bien qu'à dater de ce jour le répertoire de Henri IV disparut de dessus toutes les affiches.

Le 20 mars au soir, on jouait aux Variétés : *Je fais mes farces*, lorsque l'on annonça dans

la salle que l'empereur venait d'entrer aux Tuileries. Potier, qui était en scène, dit assez haut à Brunet : « Il paraît que je ne suis pas le seul qui fait ses farces. »

Le spectacle fut interrompu ; personne ne resta dans la salle. Tout le monde courut du côté des Tuileries, où la vieille garde avait déjà repris ses postes.

Il fallait voir les acteurs et les actrices qui avaient été les plus enthousiastes et les plus exagérés, les uns changer de langage, les autres trembler ; ceux-ci cacher leurs opinions, ceux-là faire de la leur les démonstrations les plus vives.

Les coulisses du théâtre étaient en révolution comme la France. On s'y disputait, on était près de s'y battre !

C'est alors que les violettes vinrent jouer leur rôle.

On se rappelle que cette fleur printannière devint le signe de ralliement de ceux qui voyaient avec plaisir le retour de Napoléon.

Comme il reparaissait avec le printemps, on lui donna le sobriquet de *Père la Violette.*

Bien des gens portaient des violettes à la boutonnière. Quelques femmes, non seulement en portaient des bouquets, mais elles en firent des ornemens pour leurs robes et leurs chapeaux.

Mademoiselle Mars parut sur le théâtre avec une robe garnie de violettes : elle fut vivement applaudie.

Cent jours après, lorsqu'elle reparut sur la scène, elle fut sifflée. On se rappelait ses violettes. Pauvre fleur!... tu as été proscrite, mais les lis l'ont été depuis.

Hommes et fleurs, chacun triomphe et est proscrit à son tour.

Si j'avais joué à cette époque, j'aurais couru la même chance que mademoiselle Mars, car j'aurais fait la même démonstration. Je ne la fis que dans la salle, où ma robe fut cependant remarquée, quoique je ne fusse pas la seule à en porter une semblable.

Le 8 juillet, Louis XVIII rentra dans Paris, et la pièce de circonstance ne se fit pas attendre au Vaudeville. On y donna, le 17 du même mois, l'*Écharpe blanche* ou le *Retour*

à Paris. Un mois après, Théaulon, qui avait suivi les fugitifs à Gand, fit jouer le *Prince chéri* ou le *Lis enchanté*; et, au bout d'une huitaine de jours, on lança encore : *Nous aussi nous l'aimons!* ou la *Fête du faubourg Saint-Antoine*.

Les Variétés furent moins prodigues; elles ne donnèrent que le *Bouquet du Roi* ou le *Marché aux Fleurs*.

Comme je n'étais que témoin dans tout cela, et que le roman de ma vie était interrompu pour le public, j'ai cru devoir remplir cette lacune par des faits qui ne sont pas sans intérêt.

Je vivais assez tranquille auprès de ma camarade Mayeur; mais un coup bien sensible allait me frapper.

Un jour elle me dit, lorsque je rentrai, qu'un militaire était venu me demander pendant mon absence.

— Un militaire !

— Oui, ma chère.

— Un officier, sans doute ?

— Non, un sous-officier.

— Ce n'est pas lui.

— Qui, lui ?

— Ah ! ma chère amie, tu ne sais pas... je ne t'ai pas dit... mais j'y pense toujours.

Alors je lui contai toute l'histoire de ma liaison avec Henri, notre séparation, les sentimens que je lui avais conservés. Elle me

comprit, car cette jeune femme avait un cœur sensible, aussi sensible que son imagination était vive et sa tête ardente.

— Eh bien ! ce militaire, lui demandai-je, que me voulait-il ?

— Il m'a dit que c'était à toi-même qu'il voulait parler. Il reviendra demain.

J'attendis le lendemain avec une impatience inexprimable. — Je me levai de bonne heure ; il me semblait que cela dût le faire arriver.

J'avais passé la nuit, agitée de mille inquiétudes.

Je dormis peu, et mon sommeil fut troublé par des rêves effrayans.

Il y a des gens qui prétendent que les pres-

sentimens n'existent pas, que ce sont des chimères de l'imagination ; j'y ai toujours cru, et ils m'ont rarement trompée.

Il me semblait voir Henri, pâle et défiguré, s'approcher de moi.

Il voulait me parler, et la parole expirait sur ses lèvres.

Je m'éveillais couverte d'une sueur froide, et lorsque je me rendormais, je le voyais encore.

Je racontai mes rêves à mon amie, qui en fut presque aussi émue que moi-même.

Enfin ce militaire arriva et demanda à me parler sans témoins ; il était chargé d'une commission qu'il voulait remplir exactement.

— Madame, me dit-il quand nous fûmes seuls, j'ai à remplir un triste devoir.

Je pâlis.

— Monsieur, vous venez, j'en suis sûre, de la part de M. Henri de B... ?

— Oui, madame.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même? Où l'avez-vous vu ? où l'avez-vous quitté ?

— A Waterloo !

— Il est mort? m'écriai-je.

— Oui, madame.

Je jetai un cri.

Ma bonne Mayeur accourut, me reçut dans ses bras.

Je serais tombée sur le plancher.

Quand je fus revenue à moi, j'accablai cet homme de questions.

— Madame, me dit-il, mon capitaine est mort en brave. Il me dit avant de mourir :

— Il faut que tu ailles à Paris, que tu portes à quelqu'un mes dernières paroles, mes dernières pensées.

— J'irai, mon capitaine.

— Tire ton sabre.

Il était tout tiré, et rouge du sang des Anglais.

— Que faut-il faire de mon sabre, mon capitaine ?

— Coupe une mèche de mes cheveux.

— C'est fait, mon capitaine.

— Prends ce mouchoir.

Je l'ai pris, j'ai entortillé ses cheveux dedans.

— Ah ! si je pouvais lui écrire !...

— Mon capitaine, j'ai dans ma giberne la petite écritoire et quelques chiffons de papier. — Il faut vous dire, madame, que je suis maréchal-des-logis chef, et que j'ai toujours des écritures à faire. — Je soulève mon capitaine, je mets la plume dans sa main, qui était froide ; à peine pouvait-il la tenir.

— Je lui dis : Mon capitaine, dictez, j'écrirai.

— Non, mon ami, je veux écrire moi-même. Quand tu seras à Paris, tu iras au théâtre des Variétés.

— Tonnerre ! mon capitaine, est-ce que vous allez me donner un billet de spectacle ?

— Tu demanderas l'adresse de mademoiselle Flore.

— Ah ! bien ! — Vous pensez à l'amour dans un drôle de moment !

— Tu lui remettras ce paquet, et ce que je vais écrire. Je veux lui laisser un témoignage de mon amitié.

— Bien ! Comme on ne peut pas emporter sa fortune, il faut la laisser à ceux que l'on aime. Faites donc votre testament. Mais ne parlez pas tant, et écrivez, car j'ai peur que

vous n'ayez pas le temps d'en écrire long.

Enfin, mon capitaine a tracé quelques mots sur ce papier.

Je n'en ai pas pris connaissance. Il faut respecter les secrets que l'on ne nous confie pas.

Mon pauvre capitaine a tourné l'œil, et tout a été fini.

J'ai enveloppé ça bien soigneusement, et quand mes blessures m'ont permis de marcher, quand on a dirigé nos débris sur Paris, je me suis acquitté de ma commission.

J'ai demandé votre adresse ; je suis venu hier, je suis revenu aujourd'hui.

Voilà le paquet.

En terminant, il essuya deux grosses larmes qui tombaient sur sa moustache.

Je pris ce paquet d'une main tremblante et en fondant en larmes.

Je baisai les cheveux de Henri, puis je développai ce papier sur lequel il avait écrit ses dernières volontés ; je lus :

« Du champ de bataille de Waterloo.

» Ceci est mon testament.

» Je donne et lègue à mademoiselle Flore, sur tous les biens qui doivent me revenir... »

Il n'y en avait pas davantage.

— Comment! voilà tout? dit le militaire. Tonnerre! mon pauvre capitaine, il avait de

si bonnes intentions; mais la camarde l'a emporté un petit moment trop tôt.

— Excusez, mesdames, voilà ma commission faite. Je m'en vais; je n'aime pas à voir pleurer les femmes.

Il mit la main à son shakos, et s'en alla en murmurant entre ses dents :

— Mon pauvre capitaine! mon pauvre capitaine!...

Cette scène me fit une impression douloureuse.

Le souvenir de ce pauvre Henri à ses derniers momens!

Sa pensée bienveillante et généreuse...

J'y fus plus sensible qu'à tout ce qu'il avait

l'intention de me donner, et je puis dire que la nouvelle de sa perte m'affecta vivement.

Joséphine Mayeur cherchait à me distraire, en m'entretenant chaque jour d'un avenir plus heureux.

Un matin que nous étions occupées toutes les deux à trouver dans notre imagination le moyen de sortir de la position précaire où nous étions, Joséphine reçut une lettre de son père, qui lui annonçait qu'il lui avait trouvé un nouvel engagement pour le théâtre de Bordeaux. Elle était presque décidée à l'accepter ; mais elle éprouvait beaucoup de peine en songeant à moi, qui ne devais reprendre ma place aux Variétés que l'année suivante.

Nous vîmes entrer une femme chargée de

plusieurs paquets. Elle nous salua assez familièrement, et se jeta sur un siége en disant : — Dieu ! que je suis fatiguée !

— Pardon, mesdemoiselles ; vous ne me connaissez pas, mais je viens vous offrir mes services.

— Qui êtes-vous, madame ?

— Madame Labiche, marchande à la toilette. Je viens de la part de mademoiselle Cuisot. Je lui fournis toutes sortes de choses. ainsi qu'à presque toutes les actrices de Paris, depuis l'Opéra jusqu'au boulevart. Je suis très accommodante, et vous ne serez pas fâchées d'avoir affaire à moi.

— Madame, je vous avouerai que nous ne sommes guère en fonds dans ce moment-ci.

— Cela n'y fait rien, mesdemoiselles ; je ne vous demande pas d'argent, pas même de billets.

Je donne du temps à mes clientes.

J'ai là d'excellentes occasions.

Des choses qui n'ont presque pas été portées ; c'est comme du neuf.

Elle se mit à développer ses ballots.

— Voici un châle magnifique, vrai cachemire de l'Inde ; il a été payé 3,000 fr. ; vous l'aurez pour moitié.

Il vient d'une danseuse de l'Opéra, qui l'avait reçu d'un Aglais. Elle s'est brouillée avec lui le lendemain, et elle veut vendre le châle pour acheter une paire de boucles d'oreilles.

dont une de ses amies est obligée de se défaire, et que je lui ferai avoir à très bon marché.

— Au lieu d'acheter un châle, dit Joséphine, je serai peut-être obligée de vendre les miens.

— Alors, je vous les achèterai. Pour être gênée, on n'est pas déshonorée. Je puis vous être utile de plus d'une manière. Je fais des placemens de fonds et des placemens de personnes. J'arrange quelquefois des mariages : pourquoi ne pas vous marier? J'ai dans ce moment, en main, trois ou quatre partis fort avantageux.

Nous n'avions envie de nous marier ni l'une ni l'autre.

— Puisque vous faites tant d'affaires, lui dit Joséphine, tâchez de vendre mon fonds de cabinet de lecture, et trouvez une place à mon amie.

— Quel genre de place? Veut-elle être demoiselle de comptoir dans un restaurant? tenir les livres dans un magasin de nouveautés? voyager pour une maison de commerce?

— Je ne sais pas la tenue des livres, je calcule fort mal, j'écris comme un chat, et je ne voudrais pas quitter Paris.

— Eh! mon Dieu, j'y pense, s'écria madame Labiche en me regardant plusieurs fois; j'ai une excellente place à vous procurer. — Je ne serai pas exigeante. — Je ne vous demanderai pour mon droit de courtage que

vingt pour cent sur vos appointemens, et votre pratique pour tout ce qui concerne la toilette.

— Quelle est donc cette place ?

— Dame de compagnie chez un monsieur veuf et puissamment riche.

— Dame de compagnie ! qu'aurai-je à faire ?

— Les honneurs de sa maison, purement et simplement. Vous tiendrez la place de sa défunte, dans son salon et à sa table. Il aime à recevoir, et il reçoit bonne compagnie. Vous serez logée, chauffée, éclairée, entretenue de tout, et vous aurez six mille francs d'appointemens.

— C'est superbe ! dit Joséphine.

— Je ne compte pas les cadeaux, et il est très généreux.

— C'est trop beau, dis-je à mon tour. Je ne peux pas croire que je lui convienne.

— Vous lui conviendrez, j'en réponds. Il a en moi la plus grande confiance. Je vous ai demandé vingt pour cent : il y a des femmes qui me donneraient le double pour avoir une aussi belle position. Vous me donnerez en entrant les intérêts du premier trimestre, et ainsi de suite.

— Accepte, me dit Joséphine; je ne serai plus inquiète sur ton compte, et je partirai plus tranquille pour Bordeaux.

— Je vous présenterai dès demain, reprit

madame Labiche ; mais il faut que le premier coup d'œil soit décisif. Il vous faut une mise élégante, recherchée. Je me charge de vous apporter demain une toilette complète.

— Je vous ai dit, madame, que j'étais gênée dans ce moment.

— Je vous ferai crédit. Tout cela sera payé par M. Duponceau.

(C'est le nom que je donnerai à cet homme qui ne manquait pas de quelques ridicules, mais qui avait aussi de très bonnes qualités.)

— Et si je ne lui conviens pas?

— Vous en serez quitte pour me compter le loyer de ce que je vous aurai prêté. Mais je m'arrangerai pour que vous lui conveniez.

D'abord, une demoiselle ne ferait pas notre affaire. Cela ne serait pas assez respectable à la tête d'une maison. Il faut que vous soyez veuve.

Pouvez-vous être veuve ?

— Je crois que oui, répondis-je en souriant.

— Quel nom prendrez-vous? Il ne nous faut pas de Sainte-Amarante, de Saint-Félix, de Sainte-Marie. Cela sent trop les veuves de table d'hôte et d'hôtel garni.

— Je voudrais un nom bourgeois. Il faudrait que vous fussiez veuve d'un officier de la grande armée. M. Duponceau est enthousiaste de Napoléon. Si votre mari pouvait avoir été tué dans la campagne de Russie, cela nous arrangerait bien.

— C'est tout arrangé, dit Joséphine. Elle est veuve d'un capitaine tué à Waterloo, elle se nomme madame Henri.

Je les laissai toutes deux composer mon roman, et j'y donnai l'approbation par mon silence.

Qui ne dit mot consent.

— Cependant, madame, dites-moi du moins ce que c'est que M. Duponceau.

— C'est juste. D'abord, il a soixante mille livres de rente ; c'est le point capital.

C'est un honnête homme, cela ne gâte rien.

Il n'est plus jeune, mais il n'est pas vieux.

C'est un ancien ébéniste du faubourg Saint-

Antoine, qui a quitté le commerce depuis plusieurs années, et qui a pris assez facilement le ton et les manières du monde.

D'un certain monde, bien entendu.

Mais comme il est riche, bon enfant, et qu'il reçoit très bien, il ne manque pas d'amis, ou du moins de société.

Je vous ai dit qu'il était veuf ; j'ajouterai veuf d'une femme qui le faisait enrager. Il n'en a pas moins fait élever au Père-Lachaise un très beau monument, avec cette inscription en lettres d'or :

A la meilleure des épouses !
Attends-moi.

Mais il a l'intention de se faire attendre le

plus long-temps possible, car il a fait planter derrière ce monument un ormeau qui a déjà pris le développement d'un orme.

Ce qui veut dire comme la chanson :

Attendez-moi sous l'orme,
Vous m'attendrez long-temps.

Madame Labiche, au milieu de son babil, ne manquait pas d'esprit.

La marchande de toilette est un type.

Ce genre de femme fraye avec toutes les classes de la société.

Dans les plus grandes maisons, il ne faut pas croire qu'elle n'ait affaire qu'aux femmes de chambre.

Madame Labiche nous donna un aperçu de son commerce.

— Le temps est passé, nous dit-elle, où les grandes dames laissaient à *leurs soubrettes* les robes et les chapeaux qu'elles ne portaient plus.

D'ailleurs, il n'y a plus guère de grandes dames.

Les femmes de banquiers et d'agens de change, de ce qu'on appelle l'aristocratie de l'argent, ont pris l'esprit spéculateur de leur maris.

L'ancienne noblesse, ruinée, base son luxe sur l'économie.

La classe bourgeoise n'achète plus, comme sous l'ancien régime, la *défroque* de la cour.

Les étoffes d'aujourd'hui sont plus légères et les modes varient beaucoup plus.

Les femmes comme il faut vendent elles-mêmes leurs *nippes* (madame Labiche employa ce mot), pour suppléer à la pension que les maris font pour la toilette.

Tout cela se place dans les classes où les moyens ne sont pas en rapport avec les prétentions.

On en fait des garderobes de théâtre. Le meilleur et le plus élégant va en province, le reste descend au Temple.

La marchande à la toilette sert d'intermédiaire pour avoir l'air de vendre à bon marché des châles, des dentelles ou des bijoux que les femmes n'ont pas achetés, et des cadeaux

que l'on fait encore payer aux maris, et dont elle rend l'argent aux femmes, en se faisant donner un bon escompte.

— Je vous dis là une partie de mes secrets, continua madame Labiche, parce qu'ils peuvent vous être utiles un jour, et que ma confiance peut me valoir votre pratique.

J'ajouterai qu'il est quelquefois très difficile de faire parvenir à une femme sa correspondance et de recevoir ses réponses.

Les domestiques sont indiscrets.

Leur faire une confidence, c'est devenir leur esclave.

La marchande à la toilette est une messa-

gère sûre, attendu qu'elle y trouve son intérêt, outre le plaisir d'obliger son sexe.

Beaucoup d'autres détails me donnèrent la plus haute idée des talens divers de madame Labiche, mais il me serait difficile de me les rappeler.

Nous convînmes qu'elle me présenterait, le lendemain, à M. Duponceau ; et, en effet, elle vint me prendre, en m'apportant une toilette digne, non pas de la veuve d'un capitaine, mais de la veuve d'un général.

CHAPITRE VIII.

Je deviens dame de compagnie.—Une mauvaise connaissance. —Je suis volée. — Je m'engage pour la Russie. — Le brick la *Fortune*. — La cloche du couvent. — Ma visite aux Ursulines.

Nous nous rendîmes à la place Royale, où M. Duponceau était propriétaire d'un bel hôtel.

Il avait choisi ce quartier, parce que les appartemens, beaucoup moins chers que dans les autres, y sont plus vastes et ont une tour-

nure aristocratique qui flattait son amour-propre.

Son hôtel était celui d'un ancien président au parlement de Paris. Les boiseries, les tentures, les moulures dorées, les trumeaux, étaient du siècle de Louis XIV, et juraient passablement avec les meubles modernes dont l'appartement était garni.

Les meubles faisaient le même contraste que le nouveau propriétaire dans cet antique appartement.

M. Duponceau nous reçut avec plus de bonhomie que de grâce. Il avait l'air d'un homme positif, qui traite toutes les relations comme des affaires, et qui met dans les affaires la politesse qui peut les faire réussir.

— Qu'est-ce qui me procure votre visite, ma chère madame Labiche, et celle de madame ? dit-il en me regardant d'un œil curieux.

— J'aurais pu vous prévenir, répondit madame Labiche ; j'ai mieux aimé vous surprendre.

— La surprise est fort agréable, dit-il en continuant de me regarder.

— Je ne veux pas vous faire languir ; vous désirez une dame de compagnie, et vous avez raison. Une maison n'est agréable que quand une femme en fait les honneurs.

Un homme comme vous ne peut pas vivre seul : mais il lui faut une personne qui joigne aux agrémens extérieurs les qualités du cœur

et de l'esprit, une éducation soignée, une tenue distinguée, et des antécédens honorables.

Vous trouverez tout cela dans madame Henri, veuve d'un capitaine tué à Waterloo, d'un de nos braves, d'un homme décoré de la main de Napoléon lui-même.

Pauvre capitaine ! il n'a laissé à sa jeune et intéressante veuve que son nom et le souvenir de sa gloire !

Au milieu des mensonges de cette femme, le souvenir de Henri vint mouiller mes yeux. Je fus innocemment sa complice.

— Madame, dit avec enthousiasme M. Duponceau, ne cachez pas des larmes honorables. De toutes les recommandations, celles

qu'on vient de faire valoir sont auprès de moi les plus précieuses.

Madame Labiche était l'amie de ma femme, d'une femme que j'ai eu le malheur de perdre, et que je regrette tous les jours, comme le prouve le monument que je lui ai fait élever au cimetière de l'Est, et qui m'a coûté six mille francs.

Mais un homme ne peut pas pleurer éternellement.

Il faut de la philosophie dans ce monde.

Le chemin de la vie est triste quand on y marche seul. Je désirais une compagne de voyage.

Je la reçois avec confiance des mains de l'amie de feu mon épouse.

Il me semblait que je jouais un rôle assez sot ; mais je m'y étais prêtée, je ne pouvais pas démentir madame Labiche après m'être livrée à elle.

Cependant, je pris intérieurement ma résolution.

Le résultat de l'entrevue fut que M. Duponceau m'installa chez lui dans un joli appartement, séparé du sien par le palier. Les conditions du marché furent telles que madame Labiche me les avait annoncées.

J'avais une position.

Mais le mensonge me répugnait.

Je n'attendis que deux jours pour voir si je me plairais dans la maison, s'il me convien-

drait d'y rester et si je m'accommoderais du caractère et des façons de M. Duponceau.

Je crus qu'en effet cet homme était susceptible de rendre heureuse une femme qui s'attacherait à lui.

Le troisième jour, après le dîner, je lui demandai une conversation particulière, dans laquelle je lui avouai franchement que, si un moment d'étourderie, d'irréflexion m'avait entraînée dans une démarche que je regardais comme blâmable, je ne voulais pas prolonger son erreur.

Il parut surpris.

— Monsieur, lui dis-je, il me serait impossible de jouer avec vous un rôle qui ne con-

vient pas à la franchise de mon caractère. Je n'aimerais pas plus à tromper qu'à être trompée.

On a forgé un roman : on m'a compromise. Je ne suis pas à mon aise dans un personnage supposé. Je veux tout vous dire : je ne suis pas madame Henri.

— Je le sais, me dit-il en souriant. Vous êtes mademoiselle Flore, du théâtre des Variétés.

— Comment ! vous savez?...

— Je vous avais reconnue, et mon intention était de rompre dans peu les engagemens que j'avais pris vis-à-vis de vous ; mais votre franchise, votre délicatesse, changent en ce moment ma résolution. Si la position que je

vous avais offerte vous convient, je n'y changerai rien. Vous conserverez même, pour ma société, le nom que l'on vous avait donné; cela est plus convenable. Ainsi, vous serez mademoiselle Flore pour moi, et madame Henri pour les autres.

Si l'on vous reconnaît, on se gardera bien de me le dire : on croira me tromper, et c'est moi qui tromperai les autres

Je ne me doutais pas de ce dénouement.

Il me sembla très heureux.

Tout s'arrangea au mieux, et je fus bientôt la maîtresse de la maison.

J'avais trouvé un homme excellent, facile à vivre, généreux, d'un esprit peu élevé, mais

qui remplaçait par la loyauté de son caractère l'élégance, qui n'est souvent qu'un vernis extérieur, et qui déguise de mauvaises qualités, ou même des vices.

Je me sus bon gré d'avoir été franche.

Il n'y avait pas de mérite de ma part.

On ne sait pas tout ce qu'il y a souvent de délicatesse dans l'âme d'une pauvre femme que certaines classes semblent repousser; mais la franchise, la délicatesse, n'excluent pas nécessairement les passions. Les âmes les plus fortes ont leurs faiblesses; j'en ai souvent fait l'épreuve, et je la fis dans ce moment, où tout m'annonçait un avenir heureux et tranquille.

J'avais véritablement pris de l'attachement pour M. Duponceau.

Ce n'était pas un sentiment vif et passionné, mais c'était une amitié calme et raisonnable, telle que peuvent la faire naître de bons procédés, une confiance mutuelle, et la reconnaissance qu'on doit à une personne qui ne s'occupe que de notre bonheur.

Parmi les gens que recevait M. Duponceau, il y avait un jeune homme qui était l'oracle et le boute-entrain de sa société.

Ce jeune homme, que je nommerai Alexandre, avait pris dans la maison un tel ascendant, qu'il y faisait ce qu'on appelle la pluie et le beau temps.

C'était un de ces caractères étourdis, gais,

vifs, rieurs, qui plaisent beaucoup aux esprits communs.

Le farceur de société en est quelquefois le tyran.

Alexandre n'avait pas une conduite très réglée ; il était de ces jeunes gens qui mangent ce qu'ils ont, et même ce qu'ils n'ont pas.

Ces jeunes gens-là deviennent facilement parasites; ils ont envie de tout, et tous les moyens leur semblent bons pour avoir ce qu'ils désirent. S'ils se font peu de scrupule de troubler un ménage véritable, ils s'en font encore bien moins de troubler une liaison qui n'a pas la sanction de la légitimité. Si l'amour, la passion peuvent excuser cette faute, elle est moins pardonnable quand elle n'a pas

même cette excuse, et qu'elle n'est que la suite d'un calcul méprisable.

Toutes ces réflexions que je fais maintenant, je ne les fis pas, malheureusement, lorsque, étourdie, éblouie, séduite par l'ascendant qu'Alexandre exerçait sur tout ce qu'il approchait, je fus assez faible pour tomber sous sa domination.

D'abord, je résistai à toutes ses avances, à toutes ses galanteries, autant par le sentiment de reconnaissance qui m'attachait à M. Duponceau que par l'espèce de crainte que m'inspirait Alexandre, malgré le penchant qui m'entraînait vers lui.

C'est un grand combat que celui qui se livre, dans le cœur d'une femme, entre la raison et la passion.

Malheureusement, c'est presque toujours la passion qui l'emporte.

Quoiqu'il eût peu dissimulé son caractère, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'Alexandre était encore plus dangereux que je ne l'avais supposé.

J'avais cru être aimée ; mais si je l'étais, c'était d'une manière bien peu conforme à mes sentimens.

Je trouvai un homme violent, despote, brutal même !

Ce n'est pas tout.

Joueur, dissipateur, libertin, et n'ayant pas de quoi subvenir à ses folles dépenses, il n'eut pas honte de puiser dans ma bourse.

A peine pouvais-je parvenir à satisfaire ses exigences.

Lorsque cela m'était impossible, malgré la générosité de M. Duponceau, il me menaçait... oserai-je le dire? il me maltraitait !

Je tremblais tous les jours que cette intrigue ne fût découverte.

Le bon M. Duponceau avait une confiance aveugle en moi.

De plus, il aimait Alexandre.

Cet homme l'avait fasciné.

Plus tard, Alexandre fit des lettres de change; sa liberté fut menacée.

— Voulez-vous, me dit-il, qu'on me mette

en prison? que je sois déshonoré publiquement? — Il ne tient qu'à vous.

Que faire?

Il fallut consentir à lui donner un asile chez moi.

M. Duponceau m'emmena passer deux jours à la campagne.

J'étais dans la plus vive inquiétude.

Il avait fallu mettre ma femme de chambre dans la confidence.

Lorsque nous revînmes, je trouvai mon secrétaire forcé, mes bijoux enlevés, tous mes effets volés.

La femme de chambre fut soupçonnée. Ce

vol fut mis sur son compte. M. Duponceau voulait porter plainte. J'eus toutes les peines du monde à l'en empêcher. Je sentais bien que si cette femme était arrêtée, tout l'affreux mystère serait dévoilé.

M. Duponceau se contenta de la renvoyer, et moi, je fus obligé de payer son silence. Elle me le fit payer cher, car d'un mot elle pouvait me perdre. Je compris alors toute l'étendue de ma faute.

Il ne m'était plus possible de vivre ainsi, je pris une résolution désespérée. J'avais appris que M. Colignon, agent dramatique, formait une troupe française pour la Russie; j'allai le trouver, et lui demandai s'il pouvait me faire avoir un engagement.

Sa troupe était en route ; mais il lui manquait une soubrette. Il m'offrit cet emploi. J'acceptai avec empressement, et il se chargea de me faire partir sur le brick la *Fortune*, qui était en charge au Havre, et qui devait faire voile quelques jours après.

Je fis mes préparatifs dans le plus grand secret.

J'écrivis à M. Duponceau une lettre dans laquelle je donnais à mon voyage des motifs qui en déguisaient la véritable raison.

Mais Alexandre ne m'avait pas perdue de vue.

Je ne sais comment il avait connu mes démarches ; il faut croire qu'il m'avait épiée,

qu'il ne voulait pas lâcher sa proie. En arrivant au Havre, la première personne que j'aperçus en descendant de la voiture, où j'avais pris une place dans le coupé, ce fut lui qui sortait de la rotonde et qui vint m'offrir la main.

J'aurais vu un serpent, un monstre, que je n'aurais pas été plus effrayée.

— Je sais tout, me dit-il. Vous me fuyez, vous partez pour la Russie ; j'y vais aussi. Ma place est retenue sur le même bâtiment qui doit vous emmener : nous voyagerons ensemble.

Cette audace me glaça. Ce n'était ni le lieu ni le moment d'entrer en explications, et de lui faire les reproches qu'il méritait.

J'eus assez de force pour me contenir.

J'allai donc à l'auberge où il me conduisit, et le lendemain je montai avec lui sur le vaisseau.

Mais je méditais un projet.

J'aurais mieux aimé me jeter dans la mer que de me retrouver sous la puissance de cet homme, que je haïssais autant que j'avais eu la faiblesse de l'aimer.

Je prétextai donc une indisposition, une grande fatigue, et je demandai à me reposer dans l'endroit qui me fut désigné par le capitaine.

Tout se préparait pour le départ. Alexandre ne quittait pas le pont.

Parmi les hommes qui allaient et venaient et qui transportaient divers objets, j'en arrêtai un à qui j'offris une pièce d'or s'il voulait me faire sortir du vaisseau. Cet homme parut d'abord surpris, et me dit que j'en avais bien le droit. J'ajoutai que je désirais ne pas être vue. Je lui mis un napoléon dans la main.

— Suffit, me dit-il, prenez ma capote et suivez-moi.

Il ôta sa grosse capote de marin ; elle m'enveloppa presque entièrement.

Puis, me prenant vivement par le bras et me menant sur la planche qui touchait la jetée, il me poussa en me disant :

— Trotte devant moi, drôle, et va à tes affaires.

Je cours au risque de me précipiter dans la mer, il me suit, et, en quelques minutes, nous arrivons à une cabane de pêcheur, où il me dit : — Restez-là, et soyez tranquille.

Peu d'instans après, nous voyons les voiles se déployer, le brick sortir du port, et au bout d'une demi-heure, nous l'avions presque perdu de vue.

Alexandre était toujours sur le pont, au milieu d'une vingtaine de passagers, et certainement il pensait que j'étais couchée dans l'endroit où le capitaine m'avait conduite.

Cependant j'avais repris la voiture de Rouen, et, comme si j'avais pu penser qu'Alexandre dût courir après moi, je fis mes dix-

huit lieues en regardant continuellement sur la route.

En arrivant à Rouen, je me fis conduire à une auberge avec l'intention, lorsque je me serais reposée de tant de fatigues et d'émotions, d'aller au théâtre, et de voir si j'y trouverais quelqu'un de ma connaissance.

Je ne possédais absolument que ce que je portais sur moi, mes bagages et mes effets ayant été embarqués.

Mais, avant d'aller plus loin, je dois dire que ce malheureux Alexandre m'a sauvé la vie, comme une compensation de l'avoir tant tourmentée.

Quelque temps après mon arrivée à Rouen,

on lisait dans les journaux : « Le brick la *Fortune*, parti du Havre pour Saint-Pétersbourg, vient de périr corps et biens en entrant dans la Baltique. »

La pauvre Flore aurait été engloutie, elle aurait servi de repas aux requins, elle n'aurait pas joué tous ses bons rôles, et elle n'aurait pas le plaisir d'écrire aujourd'hui ses Mémoires.

Quant à Alexandre, j'avoue que sa perte ne m'a pas fait beaucoup de peine ; il la méritait bien, et elle lui a sans doute évité une fin déshonorante.

Mais pourquoi faut-il que tous les braves gens qui étaient sur le vaisseau aient péri avec lui !

J'en reviens toujours à mon refrain, qu'il y a une destinée et qu'on ne peut pas l'éviter.

J'avais demandé au conducteur de la voiture de m'indiquer un hôtel modeste où je pusse ne pas être vue comme je l'aurais été à l'hôtel de France, ou à l'hôtel d'Angleterre, qui est le plus fréquenté, et qui, étant situé sur le port, m'exposait à des rencontres que je voulais éviter.

Il m'indiqua l'*Hôtel de Confiance*, rue Ganterie, tenu par M. Boudin, où je serais bien reçue, bien traitée, sans luxe, mais comme dans une maison bourgeoise.

En effet, j'y trouvai les meilleures gens du monde, beaucoup de simplicité, d'attentions, et tout le confortable que je pouvais désirer.

Cependant la maison était triste, dans un quartier retiré, et la fenêtre de ma chambre donnait sur une petite cour entourée de bâtimens gothiques, en pans de bois sculptés et revêtus de briques.

Je n'avais jamais vu de ces sortes de maisons, qui ne ressemblent guère à celles de Paris.

Les lieux que l'on habite influent sur les idées et sur le caractère, surtout quand on est impressionnable.

Le silence, la vue de ces murailles sombres, qui avaient l'air de celles d'une prison, me rendirent pensive et mélancolique.

Dans cette solitude, je me mis à rêver à la vie turbulente que j'avais menée jusque alors.

Les sons d'une cloche vinrent frapper mon oreille ; ils avaient quelque chose de lugubre.

L'obscurité du soir, qui commençait à rembrunir le ciel, vint ajouter à ma tristesse.

Il me semblait entendre des voix lointaines, comme un chant funèbre qui se perdait dans les airs.

Le ciel s'obscurcit encore plus, de gros nuages noirs le couvrirent. Un orage commença à gronder sourdement.

Je me trouvai saisie d'une sorte de terreur.

Dans ce moment, une vieille servante entra dans ma chambre avec une lumière, et me dit :

— Si madame a peur de l'orage, je vais lui apporter de l'eau bénite; je resterai avec elle, et nous réciterons la prière à sainte Barbe, qui préserve du tonnerre.

D'ailleurs, madame peut être tranquille; il y a au chevet du lit une branche de buis bénit que j'y ai placée le samedi saint, et que j'ai soin de renouveler tous les ans.

Un violent éclair vint nous éblouir, et le tonnerre gronda plus fort.

La vieille femme fit un signe de croix.

Je n'avais jamais été ni peureuse, ni superstitieuse. Les actrices vivent dans un tourbillon où l'on ne réfléchit guère, et où l'on s'occupe peu d'idées religieuses et mystiques.

Mais la situation d'âme où je me trouvais, ce calme, après tant d'agitations, me firent faire sur moi-même un singulier retour.

Il me semblait sortir d'un rêve.

La cloche lugubre et les chants lointains revenaient par intervalle, quand ils n'étaient pas couverts par le bruit de l'orage.

Je demandai à la vieille femme ce que c'était.

— C'est la cloche du couvent des Ursulines, et vous entendez les chants de la procession que les religieuses font dans leur jardin.

— Vous avez dans le voisinage un couvent d'Ursulines?

— Oui, madame, de bonnes saintes femmes. je puis le dire, car je les connais. Ma sœur est tourière dans leur couvent.

— Et que font-elles, ces Ursulines?

— Elles prient le bon Dieu, et elles s'occupent de l'éducation de la jeunesse.

— Comment cela ?

— Elles reçoivent de jeunes pensionnaires, qu'elles élèvent dans la science et la vertu.

Ah ! dame, ce n'est pas comme dans ces pensionnats où l'on apprend aux jeunes personnes à chanter, à danser, à jouer la comédie, et bien d'autres choses ! Je sais ça ; j'ai été domestique dans un des plus brillans de la ville. Les religieuses Ursulines prennent aussi

des dames en pension : on y est très bien. Est-ce que madame aurait envie de se mettre en pension chez elles ?

Les discours de cette vieille femme éveillèrent ma curiosité.

— Peut-être, lui dis-je ; mais je voudrais connaître la maison.

— Rien de plus facile ; je puis, demain, conduire madame ; je la mènerai à ma sœur, qui la fera parler à madame la supérieure.

— Eh bien ! venez me prendre demain matin ; je veux voir ce couvent.

— C'est convenu, madame.

Je me couchai ; je rêvai toute la nuit aux Ursulines.

Mille idées nouvelles me passaient par la tête.

Le lendemain, au lieu de me rendre au théâtre, j'allai avec la vieille femme voir les religieuses.

Lorsque nous arrivâmes, elles disaient l'office du matin.

Nous entrâmes dans l'église pour attendre qu'il fût fini.

Je ne saurais dire tous les sentimens qui m'agitèrent, lorsque j'entendis ces voix douces et mélodieuses qui chantaient les louanges de Dieu.

Les sons de l'orgue pénétraient jusqu'au fond de mon âme. Les religieuses étaient dans le chœur, qui était séparé de l'église par des

grilles et par un rideau : il me semblait entendre des anges qui chantaient dans le ciel. Mes impressions furent d'autant plus vives, qu'elles étaient nouvelles.

— Mon Dieu ! me disais-je, je suis encore jeune, je n'ai encore fait que quelques pas dans le monde, et j'y ai déjà éprouvé bien des tourmens. Que ces femmes doivent être heureuses ! Pourquoi ne le serais-je pas comme elles ?

Les chants étant finis, le rideau fut tiré, et je vis une vingtaine de religieuses, rangées des deux côtés du chœur. Elles avaient un air modeste, recueilli, calme.

Une jeune personne, toute vêtue de blanc, était au milieu d'elles.

Un prêtre entra dans l'église, monta dans la chaire et s'y agenouilla pour prier.

Ma conductrice me dit : — Nous allons avoir un sermon. Je me souviens qu'aujourd'hui l'aumônier doit prêcher pour une novice qui se dispose à prendre l'habit.

Regardez, c'est elle qui est en blanc au milieu du chœur.

Madame veut-elle rester pour entendre le sermon, ou bien reviendrons-nous plus tard ?

— Non, lui dis-je, je veux rester.

CHAPITRE IX.

Un sermon. — La tour de Jeanne d'Arc. — Une choriste religieuse. — Talma à Rouen. — Un feuilleton de Geoffroy.

Le prédicateur était un vieillard d'une figure vénérable. De beaux cheveux blancs flottaient autour de sa tête. Sa voix était douce, mais vibrante, elle se faisait entendre parfaitement. Ses gestes étaient simples et gracieux. Je l'avouerai, c'était la première fois que j'assistais

à un sermon. J'y prêtai la plus grande attention.

Il me frappa tellement, qu'en sortant, je l'avais presque écrit dans la mémoire.

Certes, je ne le rapporterai pas en entier; mais je veux en dire le sujet et les traits qui me frappèrent le plus.

Ce bon vieillard commença par peindre le vide de ce tourbillon de plaisirs brillans, de fêtes frivoles, de folies inutiles dans lesquels on cherche le bonheur, et où l'on ne trouve souvent que des tourmens, des inquiétudes pendant qu'on s'y livre, et des regrets lorsque le prestige a cessé.

Il fit ensuite le tableau d'une vie pure et

tranquille, exempte de troubles et d'orages, qui s'écoule dans une douce et paisible uniformité, dont toutes les heures sont marquées par le travail, la prière et les bonnes œuvres.

« Cette enceinte sacrée, dit-il, est un port où l'on est à l'abri du tumulte et des perfidies du monde.

» Un souffle impur n'y vient pas ternir l'éclat des fleurs qu'abreuve une fraîche rosée, qu'échauffe un doux soleil.

» Leur suave parfum monte vers le ciel, heureuse patrie des âmes exilées sur la terre.

» Là, réside l'amour dont celui du monde n'est qu'une image imparfaite.

» On y va par le chemin de la vertu, route

délicieuse dans laquelle on jouit d'avance de la félicité suprême qui en est le terme. »

Ces paroles, auxquelles l'accent de la conviction donnait plus de puissance, m'émurent au point que je sentis des larmes dans mes yeux, et que j'aurais voulu être à la place de la jeune novice pour qui on les prononçait.

Je me sentais toute disposée à me faire religieuse.

Qu'on ne croie pas qu'en écrivant ceci je fasse la tartufe ou l'hypocrite.

Qu'est-ce qui n'a pas senti souvent dans son cœur l'influence d'une parole éloquente et persuasive?

L'office étant terminé, la bonne femme me

conduisit au parloir, et la tourière alla prévenir la supérieure qu'une dame désirait lui parler.

La supérieure étant occupée, envoya à sa place une sœur qui vint s'informer de ce que je demandais. La tourière m'annonça la sœur Sainte-Angélique.

La tranquillité de l'âme se peignait sur le visage charmant de cette religieuse, qu'animait cependant le plus gracieux sourire.

Un peu de pâleur la rendait très intéressante.

Le son de sa voix était doux et insinuant.

Elle s'informa du motif de ma visite.

— Madame... lui dis-je.

— Ne m'appelez pas : Madame, me dit-elle d'un ton modeste, mais : Ma sœur. Nous renonçons, en entrant ici, aux titres mondains qui flattent la vanité.

— Eh bien ! ma sœur, je désire connaître votre sainte maison. J'avais déjà des pensées qui ont pris plus de force après ce que je viens de voir et d'entendre.

Je suis lasse de la vie agitée ; la vôtre me paraît si heureuse et si tranquille, que je voudrais ne plus vous quitter.

— C'est Dieu qui vous appelle à lui, me dit la sœur Sainte-Angélique. Profitez de cette bonne disposition. Je vais demander à notre très honorée mère, la supérieure, la permission de vous introduire.

Elle me quitta; quelques minutes après la tourière vint m'ouvrir une petite porte qui donnait dans le parloir, et je me trouvai dans le cloître, où la sœur Sainte-Angélique vint me prendre pour me conduire dans toute la maison. Elle me fit entrer dans sa cellule, dont l'élégante simplicité me parut ravissante.

Un petit lit entouré de rideaux blancs, un prie-dieu, des siéges de bois, des tableaux de piété, une petite bibliothèque, des fleurs, et sur une table des palettes, des pinceaux et de charmantes aquarelles.

— Vous peignez, ma sœur? lui demandai-je.

— On ne nous défend pas, me dit-elle, l'exer-

cice de nos talens. Je suis peintre, une autre est musicienne, une autre est même poète; mais les vers qu'elle fait ne sont pas profanes. Nous donnons à nos jeunes élèves des leçons de tous les arts.

Dans ce moment, j'entendis un piano, et une jolie voix qui chantait un air plein de mélodie.

Nous passâmes dans le jardin, où une douzaine de jeunes personnes se livraient à la gaîté de leur âge, sous la surveillance de plusieurs religieuses, dont quelques unes se mêlaient à elles et partageaient leurs jeux.

Au milieu du jardin s'élevait une haute et vieille tour.

— Eh ! mon Dieu, lui dis-je, est-ce que vous avez ici une prison ?

— Oui, me répondit-elle, mais cette prison n'est pas pour nous.

C'est un vieux monument dont le nom est historique.

C'est la Tour de Jeanne d'Arc.

C'est là qu'a été enfermée cette sainte et malheureuse fille, qui a sauvé la France, et que de cruels bourreaux ont conduite sur un bûcher.

— Pauvre femme !

—Voulez-vous entrer, madame? vous verrez encore la pierre qui lui servait de lit, l'au-

neau et les chaînes de fer qui entouraient son corps.

— Oh ! oui, ma sœur, je verrai cela comme des reliques.

Nous entrâmes dans cette terrible tour, dont la vue rappelle des souvenirs de gloire et d'ingratitude.

La tour où Jeanne d'Arc avait été prisonnière sert aujourd'hui de cellier et de bûcher à des religieuses.

Mais au dessus de la pierre et des chaînes, elles ont placé une croix, symbole du supplice de l'innocence.

Dans ce sombre cachot, je me sentis saisie

de tristesse. Je sortis de la tour de Jeanne d'Arc le cœur serré.

Nous continuâmes de visiter la maison, où tout me donnait l'idée d'une vie si heureuse, que je déclarai à la sœur Sainte-Angélique que je me sentais le plus vif désir d'y passer le reste de mes jours.

— Je vais, me dit-elle, prévenir notre très honorée mère, et vous présenter à elle.

Veuillez vous asseoir et vous reposer sous ce bosquet, je viendrai vous y retrouver aussitôt que notre supérieure pourra vous recevoir.

Je vis s'approcher une jeune religieuse vêtue de blanc, à qui la sœur Sainte-Angélique

dit :—Ma sœur, je vous prie de tenir compagnie à cette dame pendant mon absence.

Elle s'éloigna : la jeune religieuse s'approcha de moi.

—Bonjour, mademoiselle Flore, me dit-elle d'un air de connaissance.

Je ne croyais pas être connue au couvent des Ursulines de Rouen.

— Comment, ma sœur, lui dis-je toute surprise, vous savez mon nom?

— [illegible], et vous ne me reconnaissez pas? Il est vrai que cet habit doit bien me changer, et que deux années ont pu m'éloigner de votre souvenir. Ne vous rappelez-vous plus Estelle, qui sollicitait un début au théâtre des

Variétés, et qui était entrée dans les chœurs en attendant ?

— Estelle! quoi ! c'est vous ? Comment vous trouvai-je ici, religieuse ?

— Que je suis aise de vous revoir, mademoiselle Flore !

Vous m'avez toujours témoigné beaucoup d'amitié et je dois vous en remercier.

Lorsque vous avez quitté notre théâtre, cela m'a fait beaucoup de peine ; mais j'ai souvent parlé de vous, avec quelqu'un qui vous aimait bien, et qui aurait pu me rendre jalouse.

— Avec qui donc?

— Vous souvenez-vous d'un jeune officier

russe? de la comédie d'Epernay? de l'amour d'un Cosaque et de cette rencontre avec ce même officier dans une loge aux Variétés?

— Comment! Estelle, vous saviez tout cela?...

— Il était fort amoureux de vous; mais, rebuté par vos dédains, il a cherché à s'en consoler, et ce fut moi, malheureusement, qu'il choisit pour lui donner des consolations.

Il se montrait fort aimable, très empressé; que vous dirai-je? il me promit qu'il m'épouserait lorsque nous serions arrivés en Russie. Il était d'une riche et puissante famille; j'eus la faiblesse de croire que je serais comtesse, puisqu'il était comte!

Hélas! ma chère Flore, les Russes ne sont

pas plus exacts à tenir leur parole que les Français.

Je ne vous ennuierai pas de détails qui ne sont bons qu'à allonger les pages d'un roman, et qui se ressemblent tous; mais je vous dirai qu'il quitta la France et que je n'allai pas visiter la Russie.

Quoique j'eusse pris le théâtre, il faut vous dire que je suis d'une famille très pieuse, que j'avais été élevée au couvent, et que, dans ce moment de chagrins, les premières idées et les premiers principes de ma jeunesse revinrent m'offrir une consolation.

Vous m'abandonnez, dis-je au comte ***; je ne veux pas rentrer dans le monde : je ne pourrais pas y vivre heureuse, séparée de vous.

J'ai une parente au couvent des Ursulines de Rouen ; je veux m'y retirer auprès d'elle.

Ne voulant pas me quitter sans me donner des marques de sa générosité, il déposa chez un notaire de cette ville une somme de dix mille francs, qui est à ma disposition.

Mais, ma chère Flore, que me font maintenant les biens du monde?

Je ne veux plus penser qu'à ceux du ciel, et dans huit jours je dois prononcer mes vœux.

— Que je suis aise, chère Estelle, de vous avoir rencontrée! J'aurai donc ici une amie! Nous passerons le reste de nos jours ensemble.

— Que voulez-vous dire?

— Que je viens ici dans la même intention que vous.

— Vous voulez vous faire ursuline?

— Comme vous, le monde m'a trompée, et je veux le fuir.

— Vous me rendez bien heureuse en m'apprenant cette nouvelle.

Dans ce moment, je vis revenir la sœur Sainte-Angélique avec la supérieure.

— Permettez, me dit-elle, que je vous présente à notre très honorée mère.

Estelle s'éloigna en me disant : — Je vous reverrai.

J'allai au devant de la supérieure.

Sa figure froide et sévère faisait un singulier contraste avec celle de la sœur Sainte-Angélique.

Elle me parla d'un ton froid, quoique poli. Je ne dirai pas toute notre conversation ; mais, lorsqu'elle sut mon projet, elle prit une physionomie plus ouverte et un ton plus adouci.

— C'est Dieu qui vous appelle, mon enfant, me dit-elle ; quittez ce monde frivole et trompeur, l'appât des plaisirs et des richesses ; venez avec nous faire vœu d'humilité et de pauvreté.

— Quoi ! madame, vous me recevriez dans votre maison ?

— Oui, mon enfant. En entrant, vous ap-

porterez dix mille francs pour votre dot ; c'est l'usage.

— Dix mille francs! m'écriai-je.

— Vous pourrez augmenter cette somme, si vous voulez.

Je promis à la supérieure de revenir le lendemain.

Je me sentais bien assez peu d'amour-propre pour faire vœu d'humilité, mais je n'étais pas assez riche pour faire vœu de pauvreté.

— Pauvre Estelle! c'est un Russe qui a payé sa dot!

Le lendemain, au lieu de retourner au couvent des Ursulines, je me rendis au théâtre, où

m'appelait sans doute une vocation plus prononcée.

Je fus très bien reçue par le directeur. C'était M. Corréard ; il avait dans sa troupe un ami qui lui succéda plus tard dans sa direction, Ernest Vanhove, le frère de l'acteur de ce nom, du Théâtre-Français, qui y jouait les pères-nobles et les rois, et dont Talma avait épousé la fille ou la nièce, je ne me le rappelle pas précisément; mais je sais que madame Talma, avant d'être madame Petit, avait été mademoiselle Vanhove.

Talma était venu, avec sa femme, donner quelques représentations à Rouen, à la recommandation de Vanhove.

J'exposai à M. Corréard ma situation.

Il me dit qu'ayant une troupe complète, il lui serait difficile de me promettre un engagement ; mais que ne voulant pas laisser une artiste dans l'embarras, il me promettait une représentation à mon bénéfice, qu'assurément Talma ne refuserait pas d'y concourir, et qu'il me conseillait même de jouer dans cette représentation.

Je le remerciai de tout mon cœur de cette bonne volonté, et je me disposai à faire ma visite à Talma.

C'est toujours chez les personnes d'un grand talent qu'on trouve le plus de bienveillance et de générosité.

Je fus parfaitement accueillie par notre premier tragique et par sa femme ; ils me renou-

velèrent la promesse que Corréard m'avait faite, et me dirent qu'ils me réserveraient *Othello*, où ils jouaient tous les deux.

— Vous ne m'êtes point inconnue, mademoiselle Flore, me dit le bon Talma ; je me rappelle vous avoir vue jouer aux Variétés, auprès de mon vieux camarade Brunet, que, malgré le petit genre qu'il a adopté, je regarde comme un grand comédien. Il l'est même plus qu'il ne le croit. Il faut convenir aussi que la nature l'a merveilleusement servi dans son emploi.

On pourrait lui dire ce que le marquis de Ximenès disait un jour à Baptiste cadet, qui a précédé Brunet dans la carrière des Jocrisses :

« Vous avez les pieds bêtes, les jambes bêtes, les bras bêtes, la tête bête : vous avez tout bête ! »

Mais Brunet a, de plus que Baptiste cadet, un naturel exquis, une admirable naïveté, une grande chaleur.

Il a surtout le talent de s'identifier avec ses rôles, de ne pas être l'acteur, mais le personnage. Si vous retournez auprès de lui, mademoiselle, étudiez dans Brunet tout ce qu'il n'étudie pas lui-même.

Il n'en a pas besoin, tandis que beaucoup de comédiens ne peuvent être naturels qu'à force d'art.

Brunet est en comédie ce que Jean-Jacques

Rousseau prétendait être en philosophie, *l'homme de la nature et de la vérité.*

Je n'ai connu qu'un seul acteur qui ait pu, sous ce rapport, être comparé à Brunet : c'est Michot.

Il fallait qu'il jouât tout bonnement et sans étude, et alors il était sublime.

Je me souviens qu'un jour Préville, ce grand maître, qui était noble, bouffon, qui faisait rire et pleurer comme il le voulait, et que j'ai eu le bonheur de connaître, je me souviens, dis-je, qu'un jour Préville donnait des conseils à plusieurs acteurs qui répétaient une pièce nouvelle.

— Et moi, monsieur Préville, lui dit Michot, vous ne me dites rien ?

— Toi, lui dit Préville, garde-toi bien de travailler ton rôle, tu le gâterais.

Je vous ai donc vue jouer aux Variétés, mademoiselle Flore, et je vous ai trouvé beaucoup de dispositions.

C'est par votre naturel que vous réussirez.

Vous en avez beaucoup.

Soyez toujours vous-même.

L'instinct de la scène, que je vous reconnais à un très haut degré, vous servira mieux que toutes ces roueries et ces finesses dont tant de comédiens font usage, et qu'en argot de coulisses nous appelons des *ficelles*.

J'écoutais Talma, je dévorais ses paroles, je me pénétrais de ses excellens conseils.

— Quant à moi, continua Talma, j'ai eu besoin de beaucoup de travail, et si j'ai acquis quelque supériorité, je le dois à la sévérité avec laquelle j'ai été traité lors de mes premiers pas dans la carrière du théâtre.

J'y ai été long-temps en butte à cette sévérité, elle a même dégénéré en injustice.

Lorsque le public applaudissait à mes efforts constans, après vingt ans d'études et de travaux par lesquels j'avais cherché à me corriger de mes défauts, un journaliste partial, dont je n'avais pas voulu assouvir la vénalité en me rendant son tributaire, prit à tâche de me dénigrer dans ses feuilles, et me persécuta jusqu'au jour où j'obtins son silence par une action que je me reproche aujourd'hui, mais dont je ne fus pas maître de m'abstenir.

Eh bien! je dois l'avouer, la haine de cet homme m'a été utile.

Dans ses critiques, il y avait des choses vraies, des observations justes, et j'ai eu le bon esprit d'en faire mon profit.

— Je me souvins alors d'une scène extraordinaire dont j'avais été témoin, et je pense que c'est le moment de la raconter à mes lecteurs, qui doivent s'intéresser à tout ce qu regarde un homme du talent de Talma.

Le fameux abbé Geoffroy rédigeait le feuilleton des spectacles, dans le *Journal de l'Empire*. C'est ce journal qui est devenu depuis celui des *Débats,* et que l'on a appelé plaisamment, pendant quelque temps, le *Journal des Rabats,* parce qu'il avait parmi ses rédacteurs

plusieurs abbés, entre autres, l'abbé Geoffroy, l'abbé Féletz, l'abbé Grozier, et quelques autres dont je ne me rappelle pas les noms. Geoffroy était ordinairement assez sévère, mais il se montrait, en général, bienveillant pour le théâtre des Variétés, et surtout pour les actrices. Il aimait beaucoup qu'on lui fît des visites et qu'on lui demandât son indulgence. Il ne la faisait pas acheter; mais il recevait volontiers les petits cadeaux que l'on envoyait à sa femme.

Comme on commençait à me distinguer, j'allai rue de Matignon, où il demeurait, lui faire ma visite, qui fut fort bien reçue.

Madame Geoffroy était une grosse femme, qui me parut assez commune, et qui me fit l'effet de Corsse dans le rôle de madame Angot.

Du reste, elle avait l'air d'une assez bonne personne, et ne faisait pas trop valoir sa protection, quoiqu'elle fût *fort puissante.....* auprès de son mari.

Quelques jours après ma visite, Geoffroy, en rendant compte d'une pièce nouvelle dans laquelle je ne jouais pas, fit de moi le plus grand éloge, et dit que j'y avais eu beaucoup de succès.

Je me gardai bien d'aller l'avertir de son erreur, ayant à cœur de conserver ses bonnes dispositions pour moi. Au contraire, me trouvant un jour aux Français, dans une loge de baignoires voisine de la sienne, j'allai l'y remercier et lui dire que je ne méritais pas tout le bien qu'il avait écrit de moi. C'était vrai, puisque je n'avais pas joué dans la pièce.

Mais il ne comprit pas l'*amphibologie* (je crois que c'est le mot), et il attribua mes paroles à ma modestie.

Il n'y avait pas dix minutes que j'étais rentrée dans ma loge avec quelques amis, lorsque j'entendis dans le corridor un bruit épouvantable, des cris, du tumulte. Nous ouvrîmes notre porte pour voir ce qui se passait. Nous vîmes Talma, pâle, les yeux égarés, sortant de la loge de Geoffroy qui se referma brusquement, y frappant à coups de pieds et à coups de poings, et prononçant de gros mots qui n'étaient nullement du langage héroïque de la tragédie.

On sortit de plusieurs loges. La foule s'amassa autour de Talma. Personne ne devinait

le sujet de sa colère. On eut toutes les peines du monde à l'entraîner.

Je ne raconterais pas aussi bien cette histoire que l'abbé Geoffroy lui-même, et j'aime mieux, mes chers lecteurs, vous donner un extrait de l'article qu'il fit insérer dans le *Journal de l'Empire*, le 15 décembre 1812 :

« On a bercé les oisifs, depuis quelques jours, de contes ridicules sur l'étrange visite que j'ai reçue mardi dernier dans une loge du Théâtre-Français.

» Il y en a qui ont prétendu que, dans cette rencontre, j'étais tombé sous les coups du *grand Talma*, oubliant qu'il ne faut pas confondre cet acteur avec les héros qu'il représente.

» D'autres ont dit que j'étais presque mort

de peur, ignorant sans doute que Talma ne fait peur que sur la scène.

» Voici l'exacte vérité, et, pour ainsi dire, le procès-verbal des faits :

» J'étais dans une petite loge du rez-de-chaussée, assez près du théâtre, avec trois autres personnes.

» On jouait le premier acte de la *Revanche*, et ce spectacle occupait toute notre attention, lorsque tout à coup la loge s'ouvre.

» Un homme entre brusquement, l'air furieux, l'œil égaré, tel que Hamlet poursuivi par un fantôme, ou tel qu'Oreste tourmenté par les furies.

— » C'est vous que je cherche ! me dit-il

en me serrant la main bien plus fort que ne fait un ami. Je sentis même que cette main, qui serrait la mienne, était armée de griffes fort tranchantes, telles que les poètes en donnent aux princes infernaux.

» Une égratignure assez forte est la seule blessure que j'ai reçue dans cette action mémorable, et j'en porte encore la cicatrice glorieuse.

» Mais il faut juger mon redoutable adversaire plutôt sur l'intention que sur le fait.

— » *Sortez!* a-t-il répété d'un ton tragique.

— » *Sortez vous-même.*

» Et aussitôt nous avons chassé l'ennemi

de la place où il s'était introduit par surprise ; exploit assurément très facile.

Que vouliez-vous qu'il fît contre quatre?
. . . . Qu'il sortît !

» Sur les quatre, il y avait deux femmes ; il s'est fait un grand mouvement dans la salle ; tout le monde s'est levé ; notre loge est devenue le lieu de la scène. Les acteurs, cessant de parler, n'ont plus été un instant que spectateurs.

» Nous avons laissé Talma à la porte, dans un beau désespoir : ne jugeant pas même ce champ de bataille indigne de sa valeur, il a continué à battre la loge avec la grosse artillerie des menaces et des injures, jusqu'au moment où des gens sages se sont emparés de sa personne, et ont soustrait son délire

aux regards des curieux, auxquels il donnait une scène de fureur sur un théâtre qui ne devait pas être le sien. »

Après une très longue discussion, dans laquelle Geoffroy établissait que Talma avait fait un acte de témérité et de violence très condamnable, qu'il avait commis une offense grave envers le public, un délit contre l'ordre dont l'impunité pourrait avoir des conséquences funestes à la tranquillité des spectateurs, il finissait ainsi son article :

« C'est ici mon dernier mot sur cet acteur : un profond silence est désormais ce que je lui dois; il est devenu étranger pour moi; je ne le connais plus; je ne peux plus, avec honneur, dire ni bien ni mal de son talent.

» Mes éloges auraient l'air de la crainte et de la bassesse ; mes critiques ressembleraient à la haine et à la vengeance : ces sentimens sont bien loin de mon cœur.

» La seule passion qui m'anime est l'amour des lettres et de l'art dramatique ; mon seul désir est d'être agréable à mes lecteurs, désir insatiable qui se réveille plus vif et plus ardent à mesure qu'il est satisfait. »

En effet, à dater de ce jour, Geoffroy ne parla plus du tout de Talma, qu'il avait jusque alors critiqué très sévèrement.

Lorsque plusieurs de nos amis allèrent voir Talma après cette scène, il leur dit qu'il n'avait pas été maître de lui-même, qu'il se repentait de sa vivacité, et même qu'il profi-

terait des conseils qu'il avait souvent trouvés dans les articles de Geoffroy, parmi lesquels il y en avait de très justes.

— Mes amis, ajoutait-il, les comédiens devraient toujours se rappeler ce vers de Boileau :

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

CHAPITRE X.

Le théâtre des Éperlans.—Ma rencontre avec Bobêche.—Les parades des boulevarts. — Je dîne avec le grand tragédien et le grand paradiste. — *Une banque !*

Je restai quelque temps à Rouen, en attendant ma représentation à bénéfice. J'allai plusieurs fois voir jouer Talma, auquel tous les Rouennais donnaient des fêtes. J'appris qu'outre le grand théâtre, il y en avait un autre sur le quai, que l'on appelait par dérision le *théâ-*

tre des Éperlans. On le nommait ainsi parce qu'il n'était guère fréquenté que par les matelots et les marchands de poissons.

Je voulus voir si cette troupe était aussi mauvaise que celle dont je faisais partie, lorsque je courais les départemens avec Volange.

J'appris bientôt que le principal acteur de ce petit théâtre, qui était en même temps l'entrepreneur et le directeur, avait joui à Paris d'une grande célébrité.

C'était le dernier des Romains de la parade du boulevart du Temple.

C'était Bobêche !

De Talma à Bobèche, la transition est brusque.

Dans la scène variée du théâtre du monde, dans les circonstances de la vie, ne passe-t-on pas subitement du drame à la farce, de la situation la plus terrible à la plus bouffonne ?

Peu de mes contemporains sauraient aujourd'hui ce que c'est que Bobêche, si sa réputation n'avait été renouvelée par une pièce du théâtre du Palais-Royal, intitulée : *Bobêche et Galimafré*, dans laquelle Alcide Tousez a prêté son jeu comique et sa physionomie amusante au rôle de ce paradiste fameux.

Mais on ne sait plus aujourd'hui ce que c'était que les parades.

On ne voit plus ce spectacle en plein air, qui a tant amusé le peuple, et même la haute société de Paris.

A-t-on bien ou mal fait de l'interdire? Je n'entrerai pas dans cette question *politique*; mais on a détruit un spectacle fort amusant.

Dans ma jeunesse, il y avait encore des parades à la porte de quelques petits spectacles du boulevart du Temple; mais la révolution de 1789 avait fait disparaître dans ses premières années celles que l'on faisait devant les théâtres de l'Ambigu-Comique et de la Gaîté.

Sous l'ancien régime, ces parades étaient exigées par l'autorité, pour établir la ligne de démarcation entre les grands théâtres et les théâtres forains, auxquels les spectacles du boulevart étaient assimilés.

Je puis faire ici, moi-même, *parade* de mon érudition d'emprunt, car je n'aurais pas su les

détails curieux que je veux transmettre à mes chers lecteurs pour leur instruction, si je n'avais pas été au théâtre des Éperlans.

La société qui composait ordinairement la salle, étant, comme je l'ai dit, assez populaire, une femme bien mise devait y être remarquée.

C'est ce qui arriva.

Je ne fus pas peu surprise, pendant un entr'acte, de voir entrer dans ma loge un monsieur qui me salua d'un air fort poli et d'assez bon ton, et qui me dit : — Je suis flatté, mademoiselle Flore, que vous ayez honoré mon spectacle de votre présence...

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au directeur de ce spectacle, M. Mandart, dit Bobêche.

— Comment, monsieur, c'est vous qui êtes...

— Bobêche, en personne, comme j'ai l'honneur de vous le dire. Je suis fâché que vous ayez payé votre loge, je me serais fait un plaisir de vous l'offrir ; et si vous restez quelque temps à Rouen, je vous prie, pendant votre séjour, d'accepter vos entrées pour vous et votre société.

— Monsieur, je serais fâchée d'abuser...

— Du tout. Ce sont des égards que l'on se doit entre artistes. Vous me feriez de la peine en me refusant.

— Je ne veux pas vous faire de peine : je profiterai de votre offre obligeante.

— Je l'espère, mademoiselle Flore, je vous ai vue jouer à Paris, aux Variétés, où j'allais quelquefois. J'espère aussi que vous ne me refuserez pas d'accepter, un de ces jours, mon dîner. — Si vous étiez libre demain ?

— Demain, précisément, je suis invitée par Talma.

— Vous êtes liée avec ce grand acteur qui est à Rouen dans ce moment-ci ?... Ah ! mademoiselle Flore, si j'osais vous exprimer un vœu, bien téméraire, peut-être, mais qui me comblerait d'honneur et de bonheur !... Si vous vouliez demander à M. Talma, pour moi, la faveur de me présenter à lui, de lui parler

une seule fois, un seul moment, ce serait le plus beau jour de ma vie.

— Talma n'est point difficile à aborder; c'est le meilleur homme du monde et le plus simple. Je lui en parlerai; je ne doute point qu'il se fasse un plaisir de vous recevoir.

— J'en aurais tant à causer avec lui de l'art dramatique. de cet art qui fait la passion de ma vie!... Mais l'entr'acte avance, je joue dans deux pièces, il faut que j'aille m'habiller.

Il sortit, et je le vis jouer dans les deux dernières pièces, qui étaient du répertoire des Variétés.

Il joua un rôle de Brunet et un rôle de Potier.

Il ne me sembla pas aussi amusant que lorsqu'il jouait le rôle de Bobèche, dans la parade, sur le balcon extérieur du théâtre de mademoiselle Malaga.

Cette demoiselle Malaga, danseuse de corde, a joui d'une grande réputation ; elle a précédé la fameuse madame Saqui, directrice du théâtre des Acrobates, qui fut d'abord le théâtre des Associés, qui devint le théâtre patriotique du sieur Sallé, ensuite le Vaudeville du boulevart, en 1797 le théâtre sans Prétention, et qui est aujourd'hui celui des Délassemens. Que de métamorphoses, que de changemens de titres ! Les révolutions en ont changé bien d'autres.

Madame Saqui a fait une grande fortune. Elle a acheté le château de Voltaire, à Ferney.

Voltaire ne se doutait guère que son château appartiendrait un jour à une danseuse de corde.

En sortant de cette représentation, je passai au théâtre des Arts, et je parlai à Talma de la rencontre que je venais de faire, et du désir qu'avait Bobèche de le voir.

— Parbleu ! me dit Talma, ce désir est partagé. Je serai enchanté de voir de près M. Bobêche, et de causer avec lui.

C'est, dans son genre, une célébrité. On m'a dit qu'il n'était pas sans esprit naturel, et sans éducation première.

Flore, engagez-le de ma part, et amenez-le demain dîner avec nous sans cérémonie. Di-

tes-lui qu'entre artistes il ne faut pas en faire. Nous serons en petit comité.

En effet, lorsque Bobêche vint le lendemain chez moi, et que je lui appris que Talma m'avait chargée de l'inviter à dîner, je crus qu'il allait tomber à la renverse de surprise et de joie.

Il me demanda la permission d'aller faire sa toilette, et il revint une heure après, en grande tenue : l'habit noir, les bas de soie, les boucles d'or aux jarretières et aux souliers.

Il avait, sous ce costume, une tournure singulière ; il était bien mieux en Bobêche, avec sa culotte jaune, sa veste rouge, sa perruque rousse à la Jocrisse, et son chapeau gris à la Janot.

Quoi qu'il en soit, je le présentai, dans ses superbes atours, à Talma, qui était en pantalon gris et en redingote, avec une casquette sur la tête.

— Bonjour, monsieur Bobêche, lui dit Talma du ton le plus affectueux, enchanté de faire votre connaissance particulière. Non seulement je vous connaissais de réputation, mais je me suis souvent arrêté à vous voir jouer.

J'aime le talent partout où il se trouve.

Je me suis rencontré devant vos tréteaux... pardon, devant votre théâtre, avec M. Français de Nantes, qui était un grand amateur de parades.

Il m'est arrivé aussi de le rencontrer quel-

quefois aux Champs-Élysées devant Polichinelle.

Que la comparaison ne vous fâche pas, mon cher monsieur.

Il y a des Polichinelles partout, dans le monde comme au théâtre, et vous êtes un Polichinelle comique, comme je suis un Polichinelle tragique.

— Me fâcher, monsieur Talma, quand un grand artiste comme vous veut bien assimiler à lui un pauvre baladin comme moi !

— Vous êtes trop modeste, monsieur Bobêche, pardon de vous donner ce nom, je ne sais pas l'autre; mais c'est celui de vos succès. On m'appelle quelquefois Manlius.

— Monsieur Talma, mon nom propre est Mandart. Je porte le même nom que la rue où est le rocher de Cancale; mais je ne suis pas de la même famille.

J'étais peintre en miniature, et vous avez pu voir sur le boulevart un cadre de portraits, surmonté du mien. Je faisais les portraits en deux séances et je prenais 6 francs : ce n'est pas cher; mais c'était à peu près ce qu'ils valaient.

Du goût de la peinture, j'ai passé à celui de la parade. Tous les peintres sont farceurs, mais tous les farceurs ne sont pas peintres. J'ai cumulé; cela m'a donné des pratiques. Beaucoup de gens étaient flattés de se faire peindre par Bobêche. — Ah ! si vous vouliez que je fisse votre portrait !... je le ferais gratis !

— Merci, monsieur Mandart.

Après quelques lieux communs de conversation, Talma dit à Bobèche :

— Est-ce que vous composiez vous-même vos parades ?

— J'en ai fait quelques unes, quand mes auteurs ne m'en fournissaient pas.

— Il y a donc aussi des auteurs pour ce genre-là ?

— Comme pour tous les autres. Ils venaient me lire leurs pièces, et je ne les recevais pas toujours.

— Pauvres auteurs ! Et leurs ouvrages étaient ils payés sur la recette ?

— On les représentait devant un public qui ne payait pas !

— Ah ! c'est vrai. Le public ne pouvait pas se plaindre qu'il n'en avait pas pour son argent.

— Du reste, monsieur Talma, la parade est un genre qui a dégénéré comme l'art dramatique.

On n'en fait plus comme celles que j'ai vues dans ma jeunesse.

Oh ! les belles parades, que celles qu'on jouait devant les théâtres de Nicolet et de Sallé !

Avez-vous vu la grande parade des Savetiers, qui ne se jouait que le jeudi, et qui attirait la foule ?

— Certainement, dit Talma ; le beau monde ne dédaignait pas ce spectacle, et les voitures s'arrêtaient sur la chaussée. Je m'en souviens parfaitement.

Cette parade finissait par un jeu fort plaisant, dans lequel les spectateurs devenaient acteurs, sans s'en douter.

Les savetiers se battaient et se lançaient des seaux d'eau, qui arrosaient tous ceux qui se trouvaient près de la balustrade.

Ceux qui connaissaient ce lazzi avaient soin d'amener, et de faire placer sur le devant, des curieux, qui étaient enchantés de ce qu'on leur laissait les premières places, sans se douter de l'aspersion qui les attendait, ce qui excitait le rire général.

Je me souviens encore, continua Talma, du père Rousseau ; c'était un bon gros paillasse, dont la verve et la physionomie bouffonne rappelaient un peu Dugazon. Je le vois encore avec le serre-tête, la collerette et le costume en toile à matelas.

Il avait pour compère un nommé Germon, qui faisait le rôle de Cassandre ou celui du maître.

Rien n'était amusant comme de voir le paillasse Rousseau chanter la chanson du matelot de Bordeaux.

Il cachait ses bras derrière son dos. Germon passait les siens sous ceux de paillasse et faisait les gestes pendant que celui-ci chantait.

Germon lui prenait le menton, le mouchait,

lui donnait une prise de tabac, et quand, par un geste maladroit, la prise arrivait à l'œil au lieu d'arriver au nez, les spectateurs éclataient de rire, et moi aussi.

— J'ai été, dit Bobêche, le successeur de Rousseau, et, n'ayant pas le même talent, j'ai changé le genre.

Mais il faut que je vous fasse ma confession : l'ambition m'a perdu.

Enivré de mes succès populaires, flatté de ce qu'on m'avait fait venir dans de grandes soirées, chez des banquiers, chez des princes, j'ai voulu renfermer mes talens, j'ai joué dans l'intérieur.

Ceux qui m'applaudissaient dehors m'ont sifflé, quand il a fallu payer pour entrer.

Alors, comme nul n'est prophète dans son pays, n'osant plus me montrer sur la parade que j'avais abandonnée, j'ai quitté Paris, et je suis venu ici, où je fais assez bien mes petites affaires.

J'écoutais avec beaucoup d'intérêt cette histoire de parades, racontée par deux hommes si différens, et je m'étonnais de voir un grand tragédien entrer dans ces détails burlesques, lorsque Talma ajouta :

— Et moi aussi, j'ai joué la parade.

— Vous, monsieur Talma ?

— Oui : pour m'amuser, à la vérité, en société, et avec grand succès.

J'ai fait le Pierrot dans la pantomime d'*Arlequin mort et vivant.*

J'avais vu des clowns en Angleterre, et je les ai imités d'une manière assez bouffonne.

Il faut qu'un acteur sache se plier à tous les genres, qu'il assouplisse son talent.

J'avais prié mon ami Lemercier de me faire un rôle comique ; mais il m'a fait *Pinto :* c'était un Figaro sérieux.

Chénier avait voulu aussi me faire une comédie ; mais il n'y entendait rien ; j'aurais dû m'adresser à Picard.

J'aurais joué avec plaisir M. Riflard de la *Petite-Ville*, M. Dasnières dans le *Sourd* ou l'*Auberge pleine*, comme Elleviou jouait Pierrot dans le *Tableau parlant*, et Léandre dans l'*Irato ;* mais la Comédie-Française ne me l'a pas permis.

On a dit, avec raison peut-être, que si une fois j'avais fait rire, je ne pourrais plus faire pleurer ni inspirer la terreur.

Et cependant Préville était aussi admirable dans le baron d'Hartley d'*Eugénie* et dans Stukeli de *Beverley,* que dans Sganarelle et dans Crispin.

Bobêche écoutait tout cela la bouche béante; il ouvrait ses oreilles et écarquillait ses yeux.

— Monsieur Talma, dit-il, je donnerai demain relâche à mon théâtre pour avoir le bonheur de vous voir jouer.

— Et moi, lui répondit Talma, je vous promets de vous rendre la pareille : j'irai vous voir après-demain.

Bobêche eut la malheureuse idée de mettre sur son affiche :

« M. Talma, premier tragédien de l'Europe, assistera à cette représentation.

« Le prix des places sera doublé. »

Lorsque Talma apprit *cette banque*, il fit dire à Bobêche qu'il était indisposé, qu'il ne pourrait pas aller à son spectacle, et il lui envoya dix louis.

CHAPITRE XI.

Une représentation à mon bénéfice. — Othello et Hédelmone. — Petite biographie d'Odry. — Portrait de Rostopchin. — Le *Tyran peu délicat.* — Mademoiselle Ferton et l'amiral Tchitchagoff.

La représentation à mon bénéfice eut lieu comme Talma me l'avait promis. Il se surpassa dans Othello, et madame Talma fut ravissante dans Hédelmone.

Cette excellente actrice, qui avait quitté le

Théâtre-Français en 1811, méritait bien les regrets des amateurs du vrai talent.

Rien n'était plus touchant, plus vrai que le son de sa voix ; rien n'était plus agréable et plus modeste que son maintien.

La plus douce sensibilité animait ses regards et les traits de sa figure distinguée.

Sa diction, ses gestes, ses attitudes même, avaient une teinte de langueur qui la rendaient ravissante dans le drame.

Je n'oublierai jamais les larmes qu'elle fit couler dans le rôle de madame Michelin, de la *Jeunesse de Richelieu* ou le *Lovelace français*, et l'effet déchirant qu'elle produisait dans celui de la *Mère coupable*, où de bons juges la préféraient à mademoiselle Contat.

Dans Hédelmone, elle chanta, au dernier acte, la délicieuse romance du *Saule,* que Ducis avait placée dans sa tragédie, et que personne depuis elle n'a osé chanter au Théâtre-Français.

Une romance dans une tragédie, cela peut paraître singulier, surtout dans le temps où le *romantique* n'était pas encore inventé.

Depuis, on y a bien mis autre chose que des romances !

Je retournai à Paris avec le produit de mon bénéfice, et le moment arriva où j'allais enfin rentrer aux Variétés.

Mes anciens directeurs signèrent mon nouvel engagement.

Mais il fallait me refaire un répertoire.

Les auteurs avaient leurs habitudes.

Les actrices intriguaient pour avoir tous les bons rôles nouveaux.

Ce ne fut qu'au mois de juin 1817, que deux anciens amis eurent le courage de songer à moi et de me donner un petit rôle dans le ballet comique de *Figaro et Suzanne*, et dans le prologue intitulé les *Comédiens bourgeois.*

Pour signaler ma rentrée, je chantai, je jouai la pantomime et je dansai.

Dans le prologue, je jouais la jeune Toinette, et, dans la pantomime, la vieille Marceline.

Bientôt je pris ma véritable place aux Variétés.

Elomire quitta le théâtre, et je me trouvai en possession des rôles comiques en chef et sans partage, comme cela se dit dans les coulisses.

Je créai le rôle de Toinon dans l'*École de village* ou l'*Enseignement mutuel*. Odry y jouait celui de Lucas, et je peux me vanter que nous fîmes rire à qui mieux mieux.

Odry n'avait pas encore été remarqué, excepté dans un petit rôle de *Quinze ans d'absence*, qui avait été refusé par Blondin, et dans lequel il brillait par son silence.

C'est donc ici le lieu de parler de ce comédien bouffon, dont la réputation a grandi de-

puis ce jour-là, et s'est enfin élevée à la hauteur du célèbre Bilboquet des *Saltimbanques*.

Odry était aux Variétés depuis 1808. Il y avait passé dix ans, presque inaperçu.

Il faut convenir qu'il était entouré de manière à trouver difficilement le moyen de briller.

Cependant, s'il est vrai que les circonstances font les grands hommes, il faut dire aussi que les grands hommes savent profiter des circonstances.

S'il faut s'en rapporter à sa biographie déjà publiée, la ville de Versailles a été fondée tout exprès par Louis XIV, pour donner naissance à ce farceur d'Odry.

Ses parens étaient d'honnêtes artisans qui n'avaient pas la prétention d'en faire un artiste, et qui, voyant sa répugnance à s'occuper d'un travail manuel, voulurent en faire un *homme d'étude.* Il entra chez un procureur, grossoya et sauta les ruisseaux pendant un mois.

La chicane ne s'apprend pas en si peu de temps, mais il paraît qu'Odry n'était pas né pour la chicane.

Ce qui le charmait, c'étaient les parades, et il nous a raconté bien des fois que, dès qu'il arrivait à Versailles des bateleurs, des saltimbanques ou des joueurs de marionnettes, une puissance supérieure le poussait vers leurs baraques et leurs tréteaux, et que le rôle de spectateur ne lui suffisait pas.

Si l'opérateur vendait de la poudre pour les dents et proposait d'en faire l'essai sur une mâchoire complaisante, Odry prêtait la sienne; il ne la refusait que quand l'opérateur offrait de prouver son adresse à extraire les molaires et les canines, sans douleur.

Fallait-il monter sur la femme forte, qui était posée sur deux tabourets par les talons et la pointe de ses cheveux, ou frapper sur l'enclume placée sur son estomac, Odry était un des premiers à s'offrir pour lever le marteau ou se tenir en équilibre sur la patiente.

Fallait-il dégraisser un habit, le savon à dégraisser emportait la moitié de la crasse de son collet. S'agissait-il d'un cirage luisant, l'un de ses souliers en recevait le lustre. De sorte qu'il rentrait souvent à la maison pater-

nelle, d'où il était sorti dans le plus simple négligé, avec deux dents d'une blancheur éblouissante, son habit propre d'un côté, un soulier ciré et l'autre crotté.

C'est ainsi que se passèrent ses jeunes et innocentes années, selon ses propres récits.

A l'âge de neuf ans, ses idées politiques n'étaient pas encore parfaitement développées; cependant, élevé près de la cour qui résidait à Versailles, il y prit des manières de gentilhomme, qu'il n'a jamais pu perdre tout à fait, et dont il a donné au public des échantillons dans quelques rôles où il a porté l'habit brodé.

Après la prise de la Bastille, tout le monde

sait que la cour quitta Versailles pour venir à Paris : Odry fut du voyage.

Un de ces curieux, de ces chercheurs d'anecdotes, de ces furets de coulisses qui s'attachent particulièrement à la vie des acteurs, des actrices, et à l'histoire des théâtres, feu M. de Soleinne, qui possédait une si belle bibliothèque dramatique, sachant que je m'occupais depuis long-temps de la rédaction de mes Mémoires, a bien voulu me laisser prendre dans ses notes toutes celles qui pouvaient m'être utiles, et suppléer à ce que je pouvais ignorer de ces détails précieux pour mon ouvrage.

En les joignant à tous ceux que j'ai recueillis par moi-même, ces faits formeront un ensemble complet et un supplément intéressant

à l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers, qui a souvent négligé, dans son ouvrage, ces particularités.

Si, dans ce rapprochement, on me taxe d'ambition, je dirai que je ne me compare pas au grand historien ; mais que mes Mémoires, à côté de son beau livre, seront comme la petite pièce après la grande.

Au Théâtre-Français, après un chef-d'œuvre de Corneille et de Racine, ne joue-t-on pas une farce de Dancourt et de Hauteroche ?

Ces deux auteurs étaient comédiens, comme je suis comédienne.

J'en reviens à Odry, dont je ne puis parler de moi-même que du moment où il fut mon camarade.

Mon curieux prédécesseur n'a eu aucune nouvelle de lui pendant la révolution.

Il a su seulement que vers 1800, à l'époque où la fureur de la comédie bourgeoise gagna toutes les classes, on vit Odry paraître sur quelques uns des théâtres de société, dont il y eut à Paris une quantité prodigieuse.

On jouait la comédie dans les caves, dans les greniers, dans les arrière-boutiques.

Ce fut en 1803 qu'Odry parut pour la première fois sur un théâtre public, ou du moins qu'il y créa un rôle : c'était au théâtre de la Gaîté, dans un vaudeville intitulé *Monsieur Rigolet* ou *Je vais en Russie*.

Pendant quelques temps, il joua dans des troupes d'occasion, qui couraient d'un théâtre

à l'autre, à cette époque où certaines salles de spectacle s'ouvraient et se fermaient tous les quinze jours.

On le vit tantôt au théâtre du Marais, tantôt à celui des Délassemens, tantôt sur quelques autres du même genre.

En 1805, il entra au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Là il y avait une excellente troupe de comédie, où l'on distinguait Dugrand, Adney, Bourdais, Talon. Il y joua les seconds comiques, les Crispins, Basile, Bridoison et le marquis du *Joueur*.

Enfin, il entra aux Variétés en 1808, et il y débuta dans le rôle de Galopin, de la *Banqueroute du savetier*.

Pendant trois ans, il végéta dans les acces-

soires, lorsque Brunet, l'ayant vu, dans une soirée donnée chez un grand personnage, faire le ventriloque, parla de lui à un auteur qui lui donna le rôle du *Valet ventriloque;* il eut le bonheur de réussir.

Voilà Odry posé; j'étais destinée à le voir auprès de moi dans toutes les pièces comiques : dans la *Marchande de Goujons*, dans les *Cuisinières*, dans bien d'autres.

Laissons-le reposer un instant.

Je jouais un rôle de poissarde dans *Dorat et Vadé*.

On sait combien ce costume est favorable à une jolie femme.

Le caraco en *beau-rouge*, le grand *battant-*

l'œil de dentelle, les girandoles aux oreilles, le collier de velours noir et le cœur et la croix à la Jeannette, sur une peau blanche, tout cela donne un air agaçant qui séduit.

Je n'étais pas seule en poissarde dans cette pièce.

La belle madame Lepeintre et madame Vautrin, qui n'était pas encore une duègne, étaient mes rivales.

Nous étions les trois Grâces de la Halle.

La loge de baignoire d'avant-scène, du côté droit du théâtre, était habituellement occupée par des étrangers distingués qui ne quittaient pas notre spectacle.

Je voyais toujours leurs lorgnettes bra-

quées sur nous; l'une d'elles ne me perdait pas de vue.

Cette lorgnette était dans la main d'un homme encore jeune, aux manières gracieuses, à la physionomie douce, je dirai même candide.

Je veux vous faire son portrait avant de le nommer :

Il avait le front élevé, des yeux bleus, un regard fin, mais calme; de beaux sourcils; le nez un peu petit, agréablement arrondi; la bouche délicate et souriante; un menton à fossette; des cheveux d'un joli blond, coupés court, et dégageant sa figure.

Cet ensemble était on ne peut plus aimable.

M'apercevant que ce personnage, décoré de plusieurs ordres, me regardait continuellement, je fus curieuse de savoir qui il était, et je m'en informai : on me nomma...

Rostopchin !

Le gouverneur de Moscou, celui qui avait incendié la ville sainte !

Celui qui avait causé la défaite de notre armée, la retraite de Russie, et tous les événemens qui s'en étaient suivis !

Rostopchin, que des caricatures nous avaient représenté comme un monstre, comme un homme d'une laideur effrayante !

Je ne revenais pas de ma surprise.

L'autre personnage qui l'accompagnait or-

dinairement, était l'amiral Tchitchagoff, autre Russe; il attachait des regards très significatifs sur ma jeune camarade Ferton, qui venait de débuter à notre théâtre, et qui jouait avec moi dans l'*École de village* ou l'*Enseignement mutuel*.

Elle était la fille de madame Ferton, ancienne actrice des Variétés-Montansier, charmante femme, qui avait joué avec beaucoup de succès les amoureuses et les ingénues.

Il était aisé de voir que ces deux messieurs avaient des projets; nous ne tardâmes pas à en avoir la preuve.

L'accès du théâtre, interdit aux étrangers, ne l'était pas à des hommes de cette distinction.

Le comte Rostopchin et l'amiral Tchitchagoff vinrent donc plusieurs fois sur le théâtre, causèrent avec plusieurs de nos dames, et particulièrement avec mademoiselle Ferton et avec moi.

L'amiral nous invita à venir voir une charmante maison de campagne qu'il venait d'acheter à Sceaux.

Nous ne pouvions pas refuser une aussi agréable invitation.

Un jour que nous avions relâche, Ferton et moi, le comte Rostopchin vint de bonne heure nous prendre dans sa voiture, pour nous conduire à Sceaux.

Nous causâmes beaucoup en route : sa con-

versation était aimable, vive, enjouée; je ne pus m'empêcher de lui témoigner combien il ressemblait peu à l'idée que je m'étais faite de lui, d'après les portraits effrayans que l'on en avait fait courir.

— Je m'attendais, lui dis-je, à voir un barbare, une espèce de Robert chef de brigands, avec un regard épouvantable, et je vois un homme qui a des manières de cour, presque des façons de petit-maître, et une tournure plus française que ne l'ont certains Français.

— Voilà, mademoiselle, me dit-il, comme on juge les choses, à travers le prisme trompeur des opinions et des passions.

Je vous dirai d'abord, si vous l'ignorez, que non seulement la cour, mais la bonne société

de Russie, joint à l'ancienne étiquette la grâce et l'urbanité de la meilleure compagnie dont la France était le modèle dans le siècle dernier.

Votre révolution a détruit ces traditions, en renversant et brisant tout d'un coup les formes sociales, les usages établis, et ce bon ton décent que l'anglomanie avait déjà beaucoup altéré.

Le dernier règne, quoiqu'il ait en partie reconstitué votre société, avait une physionomie toute militaire, qui rachetait par le prestige de la gloire ce qui lui manquait en grâces et en amabilité.

Dans la fusion et le contact de votre ancienne société avec la nouvelle, et de la no-

blesse de l'ancienne cour avec celle de l'empire, chaque partie faisait une concession à l'autre : il en résultait que l'une n'était plus ce qu'elle avait été, et que l'autre n'était pas encore ce qu'elle pouvait devenir.

Quant à nous, nous sommes ce que nous étions sous Catherine II, et nous vous rapportons tout ce que nous avions reçu de vous.

Je ne vous redis peut-être pas toutes ces choses aussi bien que le comte Rostopchin les exprimait; toutefois, c'est à peu près le sens de ses paroles.

— Mais, monsieur le comte, lui disais-je, comment se peut-il qu'un homme comme vous, qui parle de formes sociales, de politesse, de grâce, d'urbanité, ait commis des

horreurs, pardonnez-moi le mot, ait incendié une ville comme Moscou, et livré au brigandage, au pillage les malheureuses contrées qu'il a traversées ?

— Je vous répondrai, mademoiselle, par une phrase que je vous ai entendu dire à vous-même, dans une pièce où vous jouiez il y a quelques jours.

— J'ai retenu cette phrase qui est sortie de votre bouche, dans le *Tyran peu délicat*, et je l'ai même fait remarquer à l'amiral, qui en a, comme moi, admiré le sens profond.

Vous avez dit :

« Le seigneur Poignardini est un châtelain comme un autre, et, excepté quelques petits

crimes indispensables dans son état de tyran, on n'a rien à lui reprocher. »

— C'est vrai, monsieur le comte, il y a cette phrase dans le rôle de Rosa.

— Eh bien, mademoiselle, excepté quelques petits crimes indispensables dans mon métier de militaire et d'homme politique, on n'a rien à me reprocher.

J'ai fait mon devoir en employant le seul moyen qui fût en ma puissance pour empêcher les ennemis de mon pays d'y faire ce que je suis venu faire dans le vôtre.

La politique et la guerre ont leurs lois auxquelles est obligé de se soumettre l'homme qui les déplore même en les exécutant.

Du reste, mademoiselle, ce sont ces actions, qui semblent si barbares, et qui le sont en effet, aux yeux de la philosophie et de l'humanité, qui sont cause que j'ai aujourd'hui le plaisir de vous voir.

Tous les événemens s'enchaînent, et si Napoléon n'avait pas fait sa désastreuse campagne de Russie, je ne serais pas venu au théâtre des Variétés, et nous n'irions pas ensemble, aujourd'hui, dîner à Sceaux, chez l'amiral Tchitchagoff.

— De sorte, lui répondis-je, que vous avez brûlé Moscou, pour venir faire la cour aux actrices des Variétés ?

— Telle était la marche inévitable de la destinée. Je crois à une puissance supérieure

qui dirige nos actions selon sa bizarre volonté.

Les hommes sont les jouets du hasard.

Ils subissent l'influence ou de leurs propres passions ou des passions des autres.

J'étais tellement frappée de ces raisonnemens du comte Rostopchin, qu'il n'est pas étonnant qu'ils se soient gravés dans ma mémoire.

D'autant qu'ils me faisaient penser qu'une grande catastrophe, qui avait bouleversé tout un empire, se résumait en une liaison avec un homme qui était né à cinq cents lieues de moi, et qui avait traversé toute l'Europe avec trois cent mille hommes, pour venir dîner à la campagne avec deux comédiennes.

Mademoiselle Ferton, qui nous écoutait,

était une jeune et très gentille personne. J'ajouterai qu'elle était spirituelle, que son éducation avait été soignée, qu'elle possédait plusieurs talens agréables, et qu'elle était fort bonne musicienne.

Elle prit la parole à son tour.

— Monsieur le comte, dit-elle, permettez-moi de vous parler avec la franchise naturelle de mon caractère.

Vous avez été nos ennemis, la paix est faite, ne parlons plus de la guerre.

Il faut oublier ce qui est triste, jeter un voile sur le passé, et jouir un peu du présent; mais il faut aussi prévoir l'avenir.

Vous avez eu la bonté de nous distinguer parmi nos camarades.

Vous auriez beau me dire que ma bonne amie Flore ne vous a pas inspiré un certain sentiment, je ne vous croirais pas.

Quant à M. l'amiral, il n'a pas été si discret que vous, car il m'a offert... son amitié.

L'amitié est un mot de trois syllabes ; il aurait pu en employer un de deux ; mais je l'ai parfaitement compris.

Cependant, monsieur le comte, soyez assez bon pour me dire bien franchement ce qu'est M. l'amiral Tchitchagoff, que je ne connais, comme vous, que par des dehors fort aimables, ce qui ne suffit pas pour que je consente à autre chose qu'à voir sa maison de campagne, et accepter son dîner, dans une compagnie aussi agréable que la vôtre.

— Mademoiselle, répondit le comte Rostopchin, l'amiral est un homme d'honneur. S'il fait une promesse, il la tiendra comme un brave homme de guerre et un franc marin.

Sa vie a été orageuse.

Fils d'un marin illustre, il a, dès sa jeunesse, servi dans la marine. Il a été, sous Paul Ier, disgracié et enfermé dans une forteresse.

Lorsque Alexandre est monté sur le trône, il a été nommé amiral et ministre de la marine.

Lors de l'invasion des Français, il a pris un commandement dans l'armée de terre, et il a fait une campagne malheureuse.

Il a pris sa retraite volontairement, et il a quitté librement la Russie ; mais la publication de ses Mémoires a irrité contre lui l'empereur Alexandre, qui a prononcé son bannissement.

— Voyez ce que c'est que de publier des Mémoires !...

Le comte continua :

— Maintenant, il a choisi la France pour son séjour, et il m'a avoué que ce qui lui plaisait surtout en France, c'étaient les Françaises.

— Vous croyez donc, dit mademoiselle Ferton, qu'il se fixerait dans ce pays?

— Il ne demanderait pas mieux que quelqu'un voulût l'y fixer, reprit le comte en re-

gardant mademoiselle Ferton avec un sourire malin.

— Et vous, monsieur le comte, lui dis-je avec un sourire aussi malin que le sien, est-ce que votre intention serait aussi de rester en France ?

— Moi, répondit le comte d'un ton moitié sérieux moitié, moitié plaisant, je suis venu en France pour juger par moi-même du mérite réel de trois hommes célèbres :

Le duc d'Otrante, le prince de Talleyrand et Potier.

J'avoue que, des trois, Potier est le seul qui me semble au niveau de sa réputation.

La voiture était à Sceaux ; elle entra dans

la cour de l'amiral, qui vint au devant de nous jusque sur le perron.

— Soyez les bien-venus, nous dit-il.

Il prit la main de mademoiselle Ferton pour l'aider à descendre de voiture.

Le comte me fit la même politesse.

— Vous allez, nous dit l'amiral, trouver ici bonne compagnie.

Un de mes compatriotes, avec une charmante Française, un grand homme d'État et un très spirituel académicien.

Il poussa lui-même la porte du salon, et dit aux personnes qui s'y trouvaient :

— Voici du renfort pour passer gaîment la journée.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

FIN DE LA TABLE.

